LÉON DE TINSEAU

# L'ATTELAGE

DE

# LA MARQUISE

QUATORZIÈME ÉDITION




PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

# L'ATTELAGE

DE

# LA MARQUISE

# CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

## DU MÊME AUTEUR

### Format grand in-18.

| | |
|---|---|
| ALAIN DE KERISEL | 1 vol. |
| L'ATTELAGE DE LA MARQUISE | 1 — |
| AU COIN D'UNE DOT | 1 — |
| BIEN FOLLE EST QUI S'Y FIE ! | 1 — |
| BOUCHE CLOSE | 1 — |
| CHARME ROMPU | 1 — |
| LE CHEMIN DE DAMAS | 1 — |
| LA CHESNARDIÈRE | 1 — |
| LA CLEF DE LA VIE | 1 — |
| DANS LA BRUME | 1 — |
| DERNIÈRE CAMPAGNE | 1 — |
| DETTE OUBLIÉE | 1 — |
| DU HAVRE A MARSEILLE, par l'Amérique et le Japon | 1 — |
| LES ÉTOURDERIES DE LA CHANOINESSE | 1 — |
| FAUT-IL AIMER? | 1 — |
| MA COUSINE POT-AU-FEU | 1 — |
| MADAME VILLEFÉRON JEUNE | 1 — |
| MAITRE GRATIEN | 1 — |
| LA MEILLEURE PART (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) | 1 — |
| MENSONGE BLANC | 1 — |
| MON ONCLE ALCIDE | 1 — |
| MONTESCOURT | 1 — |
| LES PÉCHÉS DES AUTRES | 1 — |
| PLUS FORT QUE LA HAINE | 1 — |
| LE PORT D'ATTACHE | 1 — |
| LA PRINCESSE ERRANTE | 1 — |
| ROBERT D'ÉPIRIEU | 1 — |
| LE SECRÉTAIRE DE MADAME LA DUCHESSE | 1 — |
| STRASS ET DIAMANTS | 1 — |
| SUR LE SEUIL | 1 — |
| SUR LES DEUX RIVES | 1 — |
| UN NID DANS LES RUINES | 1 — |
| LA VALISE DIPLOMATIQUE | 1 — |
| VERS L'IDÉAL | 1 — |

## ÉDITIONS ILLUSTRÉES

| | |
|---|---|
| MA COUSINE POT-AU-FEU, *illustrations de Paul Destez*, format grand in-8° jésus | 1 vol. |
| EN NORVÈGE, format in-32 | 1 — |

676-09. — Coulommiers. — Imp. Paul Brodard. — P11-09.

LÉON DE TINSEAU

---

# L'ATTELAGE
## DE
# LA MARQUISE

LE SECRET DE L'ABBÉ CÉSAIRE

COMMENT ON DEVIENT PACHA




PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

---

# L'ATTELAGE DE LA MARQUISE

---

## I

Durant l'automne de 1883, un escadron de chasseurs fut envoyé, pour les grandes manœuvres, dans la petite ville de G..., située au milieu d'une lande immense du Morbihan, entre Pontivy et la mer.

G... ne se pique point d'être la patrie du progrès. Elle est à vingt-huit kilomètres du chemin de fer, et le télégraphe ne s'y est établi qu'à l'encontre d'un vote unanime du conseil municipal refusant les cinq cents francs que l'État lui demandait pour sa quote-part dans la dépense.

— Nous n'avons pas besoin que Paris espionne ce qui se passe chez nous, disaient ces braves Bretons.

Dieu sait pourtant que G... n'a rien à cacher. Tout au plus quelques paquets de tabac circulant en contrebande et quelques coups de *pen-bass* un peu trop vigoureux, les soirs de Pardons, quand l'année s'est montrée bonne pour le cidre.

Bien entendu, cette cité méfiante a conservé ses vieux remparts, dont les talus, affermés à quelques bouchers propriétaires de moutons, constituent le principal revenu de la caisse municipale. L'éclairage est demeuré stationnaire et la police de la voirie quelque peu relâchée. Après huit heures du soir, les rares passants gardent soigneusement le milieu du pavé, car certains détails du service intérieur des maisons s'accomplissent par les fenêtres, inconvénient peu grave dans un pays où il pleut trois cents jours par an, l'un dans l'autre.

Au moment de la Révolution, sur ses deux

mille âmes, G... comptait vingt-cinq maisons nobles dont les armoiries se voient encore dans le granit sombre des façades. La plupart de ces familles ont disparu, envolées vers le soleil d'une civilisation plus vivante, ou endormies pour toujours, soit sous les dalles de la vieille église, soit, à quelques lieues plus loin, dans le caveau de Quiberon.

Quatre ou cinq s'éteignent là, fièrement drapées dans l'orgueil du nom comme dans un manteau qui cache leur pauvreté et leur souffrance, réalisant ce tour de force de vivre, à la fin du XIX[e] siècle, avec ce qui était déjà la gêne quatre-vingts ans plus tôt.

On n'avait pas vu de cavalerie à G... depuis les soulèvements de 1832, à l'exception des quatre hommes et du brigadier de gendarmerie. Les chasseurs y furent accueillis avec des dispositions qui flottaient entre la curiosité et la résignation, sans revêtir aucunement la forme de l'enthousiasme. Eux-mêmes, d'ailleurs, les officiers surtout, entraient là comme on entre au Purgatoire, heureux de penser que les

manœuvres les tiendraient du matin au soir en rase campagne, hors de cette bourgade toute noire de granit et d'ardoises, aux allures sévères d'abbaye, où tout parlait bas-breton, jusqu'aux enseignes des cabarets.

Le premier jour, l'escadron fit son entrée à G... vers les sept heures du soir, à moitié mort de faim et de fatigue. Les sept ou huit officiers descendirent de cheval devant l'hôtel Le Goaziou, qui s'était chargé de leur mess. Puis, leur dîner fini, la plupart s'allèrent mettre au lit, dans les logements qui leur étaient assignés chez l'habitant. Il fallait avoir le temps de se reposer avant la « surprise » qui devait être tentée par l'ennemi sur les deux heures et demie du matin, d'après le programme.

— Chez qui logez-vous, d'Avricourt? demanda au lieutenant de ce nom un de ses camarades.

— Je n'en sais vraiment rien, répondit ce dernier, et j'avoue que je ne m'en inquiète guère.

Puis, tirant un papier de la poche de son dolman :

— Diable! fit-il; la marquise de la Méaugon! C'est un nom qui sonne bien. Je lui ferai remettre ma carte en entrant chez elle.

— Vous avez toujours de la chance pour vos logements, vous!

— Oh! de la chance! parce que ma bourgeoise est marquise? Vous pouvez croire que si elle était, par-dessus le marché, jeune et jolie, elle ne resterait pas dans un trou pareil. Allons, bonsoir! Notre enragé de général aurait bien dû mettre l'alerte nocturne à neuf heures du matin...

— Et surtout nous faire chasser de G... par l'ennemi, au lieu de nous y laisser vainqueurs durant une semaine.

## II

La marquise habitait, sur le Mail, une maison bâtie du temps de Louis XV, mais dont aucun ornement d'architecture ne pouvait indiquer l'époque, parce qu'il en coûte trop cher de fouiller le granit breton de moulures, de coquilles et de volutes. Le temps lui-même renonce à l'entamer.

Raoul d'Avricourt n'eut qu'à pousser, pour pénétrer chez sa noble hôtesse, les battants de la lourde porte de chêne ouverte en dedans. Le spectacle qu'il aperçut dans la cour, à la

lueur mourante du crépuscule, était si étrange, qu'il se dissimula, pour mieux voir, derrière un massif de lauriers-thym qui flanquait l'entrée, à l'intérieur.

Devant le perron, une calèche de forme surannée stationnait, veuve de tout attelage, mais non pas de cocher, car un vieillard à cheveux blancs était assis sur le siège, aussi fier que s'il eût tenu sous son fouet une paire de carrossiers de cinq cents louis. Une vieille femme, appuyée sur deux femmes plus jeunes, descendait les marches et s'apprêtait à monter dans le véhicule.

Avant d'y prendre place, elle interpella de sa voix cassée, encore grasseyante, l'automédon honoraire.

— Vous tenez bien vos chevaux, Thégonnec?

— Madame la marquise n'a rien à craindre, répondit l'homme très haut, en se découvrant.

— Bien, mon ami. Soyez prudent. Vous savez combien je suis poltronne en voiture.

Madame de la Méaugon s'installa dans le fond de sa calèche et ses deux compagnes sur

le siège du devant. Deux servantes en coiffes relevèrent le marchepied monumental, et l'une d'elles fut ouvrir les battants de la porte cochère, tandis que le vieux cocher, descendu sans bruit, faisait de la main un geste d'autorité auquel deux gars vigoureux, dissimulés dans un coin du mur, répondirent en venant docilement se placer aux palonniers. Thégonnec avait pris la tête du timon; les deux servantes étaient derrière, prêtes à pousser.

Dans l'intérieur de la voiture, la voix de la marquise commanda :

— Chez madame du Faoüet !

Aussitôt l'attelage humain raidit ses muscles, l'équipage s'ébranla, franchit le seuil et disparut dans la rue. Le lieutenant pouvait se croire le seul être humain resté dans la maison.

Mais, comme il se demandait de quelle façon il pourrait trouver sa chambre dans cette demeure déserte, un bruit de bottes ferrées se fit entendre dans l'ombre de la cour.

— C'est toi, Moreau? appela l'officier.

— Oui, mon lieutenant; je vous attendais pour vous conduire chez vous.

Cinq minutes après, Raoul procédait à sa toilette de nuit dans une pièce tellement vaste que l'unique bougie de cire qui l'éclairait ne parvenait à y répandre qu'une lueur incertaine. Perdu dans cet espace immense, le maigre mobilier, qui eût tenu à l'aise dans une mansarde à l'exception du lit colossal, paraissait plus insuffisant encore. Et, contraste saisissant, sur la table de châtaignier noirci par les années, on voyait briller l'argent, le cristal et l'ivoire des pièces nombreuses du nécessaire élégant d'un homme à la mode.

— Ah çà! dit le lieutenant, tandis que le fidèle Moreau lui tirait ses bottes, à quelle fantasmagorie viens-je d'assister? Ces gens-là sont-ils fous? Ou bien est-ce l'usage du pays de mettre le cocher à la place des chevaux? Tu n'es pas homme à vivre ici depuis deux heures sans être au courant des histoires de la maison.

— Pour ce qui est d'être au courant, répondit le soldat valet de chambre, je crois y être à

peu près, grâce à ce que le vieux Thégonnec parle français ou quelque chose d'approchant. Nous sommes chez la marquise de la Méaugon, retraitée ici, seule avec ses deux petites-filles.

— Cela ne me dit point pourquoi elle ménage tant ses chevaux.

— Ses chevaux, mon lieutenant? Il y a deux ans qu'ils traînent la diligence d'Auray. Mais la vieille dame, qui est aveugle et au trois quarts sourde, ne s'en doute pas. Faut vous dire qu'elle avait un gendre, le comte de Pordic, qui avait mis toute sa fortune dans une grande banque. Seulement il y a eu un...

— Un krach!

— C'est ça, mon lieutenant. Alors tout a été nettoyé; le comte est mort de chagrin et ses deux demoiselles, pour empêcher leur grand'-mère de faire de même, l'entortillent depuis deux ans, sauf le respect que je vous dois. Vous avez vu le coup de la voiture; moi j'ai vu le coup du dîner.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— J'étais à la cuisine, ayant besoin de tiédir l'eau de Fanfreluche. J'ai eu l'œil sur le service, sans en avoir l'air, et j'ai compris le truc, bien simple d'ailleurs. Une aile de poulet pour l'ancienne et des crêpes de blé noir pour les jeunes. C'est la misère en quatre volumes.

— Mais avec quoi paye-t-on tout ce monde?

— Thégonnec et les deux bonnes sont seuls de la maison, et, dans ce pays-ci, un domestique ne coûte pas cher à nourrir. Quant à leurs gages... pas de danger qu'ils les dépensent; vous me comprenez. Pour ce qui est des deux timonniers, ce sont deux neveux du cocher qui viennent donner un coup de main à leur oncle, leur journée finie.

— Ce qui m'étonne, c'est que la marquise n'ait pas été dispensée du logement militaire. C'était son droit.

— Elle n'a pas voulu. C'est une vieille dame qui a du cœur et de la fierté haut comme une montagne. Tout de même, un peu plus de rentes vaudrait mieux... Mon lieutenant n'a besoin de rien?

— Non, va te coucher. Tu m'éveilleras cette nuit, à deux heures. Aie soin qu'on prévienne ces dames, pour qu'elles ne soient pas effrayées si elles entendent quelque chose.

## III

Le vicomte d'Avricourt était fils d'un gentilhomme de vieille souche et d'une bourgeoise richissime. Mais, en garçon intelligent, il avait tiré de cette mésalliance le meilleur parti possible, prenant de son père le nom, le caractère et les sentiments, qui étaient d'un homme de race, tandis qu'il héritait de sa mère, morte jeune, deux yeux noirs très beaux et un ou deux millions fort liquides. Seulement, s'il se servait — et même très bien — de ses yeux, il n'avait encore que la nue propriété

des millions. En attendant que son père les lui laissât, il vivait de sa solde de deux cent seize francs par mois, sans faire plus de dettes qu'il n'est convenable. Il est vrai qu'à ces appointements un peu maigres, le comte d'Avricourt avait la bonne habitude d'ajouter un subside mensuel de mille écus. C'est un système que devraient bien prendre les pères qui ont des enfants dans les grades inférieurs de l'armée.

Raoul avait le meilleur cœur du monde. Il se coucha, tout gêné de dormir dans les draps d'une marquise dont les petites-filles n'avaient pas de quoi manger de la viande. Aussi y dormit-il fort mal. Il pensait au singulier équipage de madame de la Méaugon, et ne se sentait plus aussi fier d'avoir fait accepter, au printemps, une paire de ponettes merveilleuses à une certaine dame qui n'était pas marquise, bien que ses draps fussent plus fins et sa cuisine moins frugale.

— Voilà ce que c'est que le monde ! pensait-il. Celle-là a trouvé mon cadeau parfaitement correct et, si je m'avisais d'envoyer seule-

ment un pot-au-feu à mon hôtesse actuelle, sa cuisinière me le jetterait à la tête. Et cependant je sens qu'il me sera impossible de dîner demain si je pense aux galettes de blé noir de mesdemoiselles de Pordic. Pourvu qu'elles soient laides, mon Dieu! ces pauvres filles!

L'homme le plus généreux s'apitoie doublement sur les souffrances d'autrui, si cet autrui est une femme agréable. Saint Martin lui-même, trouvant sur sa route, au lieu d'un mendiant, une jolie pauvresse, n'eût pas gardé la moitié de son manteau pour lui. Mais peut-être qu'il n'eût point été canonisé pour son aumône.

Quand Moreau vint le réveiller, Raoul rêvait que la marquise, accompagnée de ses petites-filles — qui, malheureusement, étaient jolies — se promenait au Bois dans une victoria que lui, d'Avricourt, avait payée.

# IV

A l'heure convenue, les ennemis, représentés par deux ou trois compagnies de ligne, tentèrent la surprise; mais ils furent accueillis de la bonne façon et chaudement poursuivis jusque dans leurs positions, avec des alternatives de revers et de succès. A dix heures du matin on se battait encore. Un peloton opérait au galop un mouvement tournant dans un chemin creux.

— Halte! commanda d'Avricourt, qui conduisait la petite troupe.

Les vingt-cinq chasseurs appuyèrent sur les

rênes. Les chevaux fatigués s'arrêtèrent sur place, tout en chassant les mouches par des coups de pieds qui faisaient sonner les fourreaux des sabres contre leurs flancs baignés de sueur.

— A gauche, en bataille! cria de nouveau l'officier.

La manœuvre s'accomplit; le peloton se mit en haie, laissant un espace assez étroit entre les têtes des chevaux et le talus de terre surmonté de châtaigniers qui bordait l'autre côté du chemin.

— Comment! grommela une vieille moustache, la journée n'est pas finie? En voilà une invention que leurs grandes manœuvres! Je parie que ces fainéants de pousse-cailloux vont encore nous canarder. Avec ça que c'est malin, dans des chemins comme ceux où nous sommes!

— Allons! dit un sous-officier; taisez-vous, les autres; faites pas tant d'embarras! Ce n'est rien. C'est simplement le bon Dieu qui va défiler par la droite.

En effet, on voyait s'approcher un cortège qui formait, avec le peloton immobile sous les armes, un contraste des plus saisissants.

Un jeune gars marchait d'abord, tenant d'une main une lanterne fixée au bout d'un bâton, et faisant, de l'autre, tinter sa sonnette de cuivre. Puis un Breton en veste courte, en *bragou-brass* retombant sur le mollet, portant sous le bras son large chapeau noir, ses cheveux gris flottant sur les épaules, conduisait par la bride un bidet à tous crins, pouvant avoir quatre pieds au garrot. Sur la paisible monture, un vieux prêtre en surplis s'en allait donner le viatique à quelque malade agonisant dans une chaumière voisine. Sept ou huit paysannes de tout âge suivaient, égrenant leurs rosaires, et faisant, avec leurs cierges allumés et leurs grandes coiffes du temps de la duchesse Anne, l'effet d'une de ces processions que les artistes du XVI^e siècle aimaient à peindre sur les vitraux de l'époque.

L'arrière-garde était formée par une servante au costume plus moderne, mais aussi

peu luxueux, accompagnant sa maîtresse, une jeune fille à la taille élégante, au profil aristocratique, dont une mantille noire, jetée à la hâte, couvrait l'admirable chevelure d'or pâle. Ses yeux d'un azur clair, mais soutenu, avaient, à cause de la profondeur infinie du regard, cette attraction saisissante que des yeux plus foncés exercent d'ordinaire. On y lisait à la fois la pureté et la tendresse, le dévouement et la poésie, la mélancolie et le courage, mais surtout le rayonnement glorieux d'une âme loyale et fière. Certes, partout cette belle personne eût été remarquée. Mais, au fond de ce désert breton, dans le cadre mystique de ce paysage austère, au jour vague que l'ombrage épais répandait sur cette scène étrange, l'apparition éclatait avec le charme de l'inattendu et dans l'harmonie d'un décor qui semblait avoir été fait pour elle.

La petite procession défila devant le front des chasseurs qui présentaient le sabre, tandis que leurs chevaux, mâchant le mors, avaient l'air de sourire à la vue de l'étrange congénère

dont les oreilles, le garrot et la croupe formaient une ligne horizontale, et dont la crinière lavée touchait presque le sol.

Au passage de l'hostie, le lieutenant avait salué de l'épée. Mais, quand la belle jeune fille blonde arriva devant lui, la lame brillante était encore baissée vers la terre, comme si, à cette vierge chrétienne, il adressait aussi son hommage.

Et, dans le silence à peine troublé par la sonnette de l'enfant de chœur, ainsi que par le glas qui tintait au loin du haut d'un clocher invisible, Raoul d'Avricourt, contemplant avec extase l'inconnue, s'oublia jusqu'à dire à demi-voix :

— Il doit faire bon de mourir sous le regard de deux yeux semblables !

La rougeur qui colora les joues de la jeune fille montra qu'elle avait entendu ces paroles. Bientôt le cortège sacré disparut à un angle du chemin, tandis que les cavaliers, le sabre remis au fourreau, continuaient leur marche dans la direction opposée.

Il n'y avait pas un de ces hommes qui ne fût

devenu plus sérieux. Quant au lieutenant, la rencontre de ces deux consolatrices suprêmes : la religion et la femme, allant remplir leur mission sainte, l'avait jeté subitement dans une suite de pensées qui ne se logent pas, d'ordinaire, sous le képi d'un officier de vingt-huit ans.

Il revoyait un lit de mort, celui de sa mère; un prêtre bénissant l'agonisante. Il entendait la dernière parole de celle qu'il avait tendrement aimée :

— Mon cher enfant, j'espère que Dieu te donnera une bonne femme !

Puis, comme une réponse vivante au dernier vœu de la morte, l'apparition mystérieuse de tout à l'heure lui revenait à l'esprit, avec une insistance étrange. Qui était-elle, cette jeune fille inconnue que la charité conduisait près du lit funèbre d'un pauvre? Certes, celle-là était *une bonne femme*, et comme elle était belle !

— Oui, pensa encore une fois Raoul d'Avricourt, on serait heureux de mourir pleuré par ces yeux tendres et fidèles, en tenant cette main compatissante !

Bientôt le peloton arrivait en vue de la ferme isolée où un déjeuner formidable avait été commandé, la veille, pour les états-majors des deux armées. Personne n'ignore combien deux ou trois douzaines d'huîtres et quelques verres de chablis développent les dispositions d'une nature déjà bonne par elle-même. A peine rentré dans ses quartiers, d'Avricourt fit une toilette minutieuse, qui transforma le guerrier poudreux en un cavalier de haute mine. Puis il envoya demander à la marquise s'il pouvait avoir l'honneur d'être reçu par elle. Nous voici loin de la simple carte que le lieutenant jugeait suffisante la veille au soir.

La réponse se fit attendre cinq minutes, que Raoul employa à se passer lui-même en revue dans une glace un peu ternie par l'humidité. Cependant il s'agissait de rendre visite à une aveugle pour qui tous ces frais devaient être perdus. Mais, qui sait? mesdemoiselles de Pordic seraient peut-être là, et tout permettait d'espérer qu'elles avaient de bons yeux.

Averti qu'il serait le bienvenu, Raoul fut in-

troduit par Thégonnec, transformé en valet de chambre, dans un salon qui s'accordait déplorablement avec le carrosse sans chevaux et le dîner sans rôti. On eût dit que le commissaire-priseur et son marteau venaient de passer par là. Sur la tapisserie damassée des murs, pâlie par le temps, on voyait partout des carrés de nuance plus vive gardant la trace de tableaux de prix disparus depuis peu. Au-dessus de chaque porte, un panneau de plâtre s'étalait comme une page blanche sinistrement éloquente : on avait fait argent de tout.

La marquise entra, conduite par ses petites-filles. Cette vieille femme avait l'air si noble, si souverainement calme, si parfaitement bon, que Raoul crut un instant que c'était lui le ruiné, et que cette grande dame allait lui dire :

— Pauvre jeune homme ! ne vous désolez point. A votre âge, tout s'arrange.

De chaque côté de cette belle figure, un visage frais et rose, distingué, charmant, remplaçait avec avantage les portraits envolés.

Mesdemoiselles de Pordic ne se ressemblaient pas, ou se ressemblaient comme la rose rouge à la rose blanche. L'une blonde, mélancolique, rêveuse; l'autre brune, enjouée, sémillante, qui semblait l'aînée, mais pas de beaucoup. Les trois femmes étaient vètues de noir, et l'on devinait que les couturières qui avaient taillé leurs robes n'étaient pas loin.

— Madame, fit d'Avricourt en s'inclinant un demi-mètre plus bas qu'on ne fait aujourd'hui pour les duchesses de la rive gauche, il est difficile que vous ne maudissiez pas votre envahisseur. J'ai voulu mettre à vos pieds, le plus tôt possible, mes excuses pour ce dérangement involontaire.

— Involontaire de votre côté, Monsieur, mais non pas du mien. Je suis fille de soldat et j'ai tenu, malgré mes privilèges de vieille femme sans défense, à prendre ma part des charges de la guerre. On m'en a récompensé en m'envoyant un homme comme il faut. A propos, ajouta l'aveugle avec une gaieté surprenante pour qui savait son histoire, il paraît que nous

l'avons échappé belle, cette nuit. Mais, grâce à vous, j'étais prévenue que la ville ne serait point prise.

— Elle ne sera prise que dans huit jours. Jusque-là vous êtes condamnée à l'ennui de notre présence.

— L'ennui ne saurait-être grand, hélas! Je n'y vois plus et n'entends guère. Au moins, n'êtes-vous point trop mal chez moi? Vos chevaux s'entendent bien avec les miens, j'espère. Ceux-ci ne sont pas habitués à voir des étrangers; mais ils sont vieux, et forcément paisibles.

Mesdemoiselles de Pordic devinrent rouges comme des cerises en entendant ces paroles. Quant à Raoul, depuis le commencement de l'entretien, il n'avait guère cessé de regarder l'une des jeunes filles, la blonde, et celle-ci avait tenu obstinément les yeux baissés à terre, ce qui est quelquefois, pour des yeux de dix-huit ans, la meilleure manière d'y voir fort bien.

— Pardon, Mademoiselle, dit-il enfin; mais

il me semble que nous nous sommes rencontrés ce matin.

— Oui, répondit-elle, tout heureuse de détourner une conversation tristement gênante. Vous savez, grand'mère? Ces soldats que nous avons trouvés dans le chemin de Kergrist, c'était Monsieur qui les commandait. Comme c'était beau, tous ces cavaliers armés en guerre, abaissant leurs sabres devant un pauvre prêtre, qui semblait l'image de la paix!

— Et devant vous, qui sembliez l'ange de la charité, Mademoiselle. Vous ne craignez pas la fatigue, à ce que je vois, quand il s'agit d'une œuvre pieuse.

— Hélas! je ne me fatiguerai plus à retourner chez la pauvre Annic, qui laisse des petits enfants sans pain et sans asile.

— Vous daignerez accepter mon aumône pour vos protégés, dit Raoul en tirant son portefeuille.

— Oh! s'écria la jeune fille, les yeux brillants de joie. Que vous êtes bon! Comme les chers petits vont bénir notre rencontre!

Ils y ont gagné du pain pour tout l'hiver.

— Et moi, fit doucement Raoul, retrouvant son émotion de la veille, j'y ai gagné des souvenirs qui dureront plus que l'hiver.

Yvonne ne répondit pas et, durant une minute, le silence régna dans le salon de la marquise.

— Madame, dit enfin l'officier à son hôtesse qui, le cou tendu et l'oreille au guet, attendait la suite de l'entretien, je vois que, malheureusement, il ne vous est pas possible d'accompagner vos petites-filles dans leurs promenades.

— Ma santé s'y oppose. Tout ce que je peux faire, c'est de monter en voiture trois fois par semaine pour aller passer la soirée avec une vieille voisine encore plus à plaindre que moi, car elle est paralysée et ne quitte pas son fauteuil.

L'entretien continua quelque temps. La marquise parla au jeune homme de sa famille : il se trouva qu'ils avaient des alliances communes.

— Eh bien! dit madame de la Méaugon, puisque nous sommes parents ou à peu près, il faut dîner avec moi demain soir. J'avais un cordon bleu qui m'a quittée et dont la place est vacante depuis lors. Mais un militaire en campagne s'accommode de tout, et ces petites feront de leur mieux pour que vous ne mouriez pas de faim.

Cette fois, les « petites » devinrent pâles de terreur, et quatre grands yeux suppliants se levèrent sur l'officier comme pour dire :

— Nous espérons bien que vous n'aurez pas la cruauté d'accepter.

Mais lui, semblait ne s'apercevoir de rien.

— Madame, répondit-il, un plus discret que moi se croirait tenu à refuser. Moi, j'accepte; seulement, puisque nous sommes en guerre, vous me permettrez de vous poser mes conditions. Mon ordonnance, qui rendrait des points à Vatel, s'emparera de vos fourneaux, et vous prendrez votre part de notre butin de tout à l'heure.

— Fi ! monsieur l'officier. Du butin ! Vous

conduisez-vous, par hasard, comme des Prussiens ou des Cosaques?

— Nullement, bien que l'imitation soit à l'ordre du jour. Dans nos charges de cavalerie, nous faisons des hécatombes de gibier. J'en ai rapporté plein mes fontes.

Ce fut au tour du jeune homme à rougir de son mensonge, qui ne trompa point mesdemoiselles de Pordic. On le vit bien à la fierté blessée qui éclata dans leurs regards. Mais, en se levant, Raoul mit un doigt sur sa bouche et montra aux deux orphelines leur grand'mère qui souriait de plaisir dans son fauteuil. Elles comprirent le geste et chacune, d'un mouvement spontané, tendit la main au lieutenant. Celui-ci, en se retirant, eut une longue conférence avec Moreau, qui était précieux pour les combinaisons de tout genre.

Le soir, tandis qu'elles se déshabillaient dans leur chambre commune, Jeanne de Pordic, la brune, dit à sa sœur, continuant une conversation depuis longtemps commencée :

— Ce vicomte d'Avricourt est, en vérité, fort bien de sa personne. Tu l'avais reconnu tout de suite?

— Tout en le voyant entrer chez grand'mère. Mais si tu savais comme il était mieux à cheval, à la tête de ses hommes, moins verni, moins brossé, l'air plus guerrier, enfin! Et, avec cela, une voix si douce!

— Comment! une voix si douce! pour commander son escadron?

Yvonne rougit; mais elle ne jugea pas plus à propos que le matin de raconter ce que Raoul avait dit de ses yeux.

— Comme il est bon! continua-t-elle sans répondre. Cent francs! Voilà ces pauvrets tout à fait riches. Plus riches que nous, ajouta-t-elle avec un sourire triste. Ah! malgré tout, cette rencontre, presque à côté d'un lit de mort, m'effraye un peu. Qui sait si nous ne la regretterons pas?

— Superstitieuse! Pourquoi la regretterions-nous? Je n'ai jamais vu d'homme inspirant aussi vite la confiance. Il a rendu le sou-

rire à grand'mère ; c'en est assez pour que je l'adore.

— Et lui t'aimera. Il te prendra et je resterai seule. Tu verras si je me trompe; on a toujours dit que j'ai le don de seconde vue.

— Tu ne sais pas ton métier. S'il en aime une, ce sera toi. Tu es blonde, tu as le type gaëlique et tu t'appelles Yvonne : comment veux-tu qu'un Parisien y résiste?

— Tiens, tu as le talent de rire de tout! Songe que, demain, nous allons dîner des largesses de cet homme.

— Il faudra bien que tu t'y habitues, quand tu seras sa femme. A vous deux, vous aurez cent mille cinq cents francs de rente, car son brosseur a dit à Thégonnec qu'il en aurait cen mille de son côté.

La discussion continua quelque temps en core. Puis, dans les lits blancs, tout se tut Seulement un œil capable de percer les ténè bres eût pu voir que, sous l'aile mystérieus du rêve, c'était le visage d'Yvonne, la belle attristée, qui, maintenant, souriait.

## V

Le lendemain, quand on fut au rôti, madame de la Méaugon dit à son hôte, après avoir trempé ses lèvres dans un verre de vieux médoc :

— Monsieur, me voilà prête à confesser que votre ordonnance est un homme précieux pour la cuisine. Mais avouez que ma pauvre cave a de beaux restes.

Il y avait du temps que les restes du cellier de la marquise étaient devenus la possession de l'hôtelier Le Goaziou, qui avait consenti à en

rétrocéder divers échantillons à Moreau, pour la circonstance. Aux paroles de son aïeule, la fière Yvonne rougit et baissa la tête dans son assiette. Elle ne faisait que cela depuis le commencement du repas, non pour manger, car elle avait à peine touché à ce qu'on lui servait. On eût dit qu'elle regrettait ses galettes de blé noir, et l'on ne se fût pas trompé, peut-être.

— Je ne m'y connais pas beaucoup, fit Jeanne, qui trouvait plus digne d'accepter la situation en face; mais je jurerais que ce vin-là a fait plus d'un voyage avant d'arriver ici.

— C'est pour cela qu'il est si bon, répondit Raoul. Je n'en ai jamais goûté qui me fasse autant de plaisir. Madame la marquise, je le bois à votre santé et à l'honneur que vous me faites en ce moment.

La conversation devint plus gaie. Raoul avait de l'esprit. Il en aurait eu davantage s'il eût moins regardé en face de lui, c'est-à-dire du côté d'Yvonne, qui était jolie à tourner une tête plus solide que celle d'un lieutenant de chasseurs. Quand on se leva de table, le pauvre

d'Avricourt se sentait si déconfit qu'il lui sem blait que madame de la Méaugon dût s'en apercevoir, tout aveugle qu'elle était. Mais la chère femme était préoccupée d'une autre idée. Après qu'on eut passé au salon, elle dit à ses petites-filles :

— Mes enfants, voici l'heure où vous allez à l'église. M. d'Avricourt vous permettra de le laisser seul avec moi un quart d'heure.

Raoul s'inclina et mesdemoiselles de Pordic disparurent.

— Mon cher vicomte, commença la douairière quand ils furent seuls, ce n'est pas souvent qu'il m'arrive de causer avec un homme au courant des choses. Laissez-moi donc vous faire mes confidences. Mon gendre, je puis bien vous le dire, s'entendait aux affaires comme moi à commander l'exercice. Je n'en dirai point de mal puisqu'il n'est plus là ; mais, somme toute, il a été fâcheusement inspiré le jour où il a mis toute notre fortune dans cette banque… vous savez de quoi je veux parler?

— Je le sais, Madame.

— Certaines gens prétendent qu'on nous a pris nos pauvres écus jusqu'au dernier. Moi, je n'en crois pas un mot, car il y a, parmi les chefs de la compagnie, des noms qui sont la meilleure des sûretés. Mais, quoi qu'il en soit, depuis deux ans nous n'avons pas touché un sou, et, de vous à moi, je ne laisse pas que d'être fort gênée.

— C'est une difficulté passagère, fit Raoul. Peut-être n'avez-vous pas réclamé?

— Si, assurément. Seulement on n'écoute guère une pauvre femme aveugle, reléguée au bout du monde. Ma petite-fille Jeanne, qui me sert de secrétaire, n'a jamais obtenu de réponse à ses lettres.

Hélas! elle en avait reçu, des réponses! Mais au lieu d'envoyer de l'argent, on en demandait.

— Pour le moment, continua la marquise, quelques milliers de francs, à compte sur les intérêts, me feraient prendre patience et je laisserais mes débiteurs tranquilles, provisoirement. Peut-être, Monsieur, pourriez-vous

m'indiquer un homme consciencieux, qui se chargerait d'agir en mon nom?

— Prenez mon notaire, Madame, fit d'Avricourt. C'est un habile homme, qui m'a rendu un service du même genre à moi-même, car je suis, comme vous, intéressé dans ces sottes affaires.

— Et l'on vous a donné de l'argent?

— Un peu, oui. Il ne s'agit que de savoir montrer les dents. J'écrirai demain à maître Fossier. Mais d'abord, Madame, veuillez me donner quelques chiffres.

Quand mesdemoiselles de Pordic revinrent de l'église, elles trouvèrent madame de la Méaugon rajeunie de vingt ans.

— Mes enfants, dit-elle, venez m'embrasser. Je suis bien heureuse, ce soir. Sans vous l'avouer, j'étais assez inquiète de votre avenir. Mais monsieur notre vieil ami que voilà m'a rassurée. Peut-être qu'après tout, votre pauvre père n'a point été si mal inspiré dans le placement de sa fortune.

Les jeunes filles levèrent encore une fois sur

Raoul leurs grands yeux, presque sévères. Encore une fois il mit un doigt sur sa bouche. Pendant ce temps-là, on entendit la pauvre aveugle qui disait :

— Yvonne ! qu'on fasse prévenir madame du Faouët de ne point m'attendre ce soir, parce que j'ai du monde chez moi. Thégonnec peut dételer.

Chère noble femme, de qui le foyer visité par la ruine était privé maintenant d'autres visiteurs ! Il fallait entendre sa voix cassée s'enfler joyeusement pour dire :

— J'ai du monde chez moi.

Si quelqu'un eût prophétisé, la veille, à Raoul, qu'il passerait une des plus charmantes soirées de sa vie en face d'une aveugle septuagénaire, et de deux jeunes filles en robe de mérinos noir, il eût haussé les épaules. Cela prouve qu'il ne faut jurer de rien, surtout de ne point aimer quelque jour une pauvre petite provinciale qui le mérite, quand on a feint, jusque-là, d'aimer beaucoup de brillantes Parisiennes qui ne le méritent guère.

La marquise voulut que d'Avricourt racontât son histoire. Il obéit sans se faire prier, en supprimant quelques détails... Le résultat fut une biographie tellement édifiante qu'il fallait se demander pourquoi ce jeune homme n'était pas au séminaire au lieu d'être aux grandes manœuvres. Cependant, sur les trois femmes, il y en avait une au moins qui eût été bien fâchée que Raoul portât la soutane au lieu de ce bel uniforme qui lui allait si bien. Celle-là était mademoiselle Yvonne, la mélancolique, dont tout le monde disait à G...

— En voilà une qui mourra religieuse.

Quand cette vieille bavarde de pendule essaya de frapper ses onze coups, Raoul eût voulu la jeter par la fenêtre. La marquise, presque aussitôt demanda l'heure.

— Grand Dieu! fit-elle; nous perçons la nuit. Ces enfants doivent tomber de sommeil.

Mais personne n'avait envie de dormir.

D'Avricourt baisa la main de la marquise et de mademoiselle Jeanne. Devant la seconde

sœur il s'inclina profondément, sans chercher à prendre ses doigts. Et cependant ce fut Yvonne qui devint toute rouge.

Le lendemain, au jour, tandis que Raoul guerroyait dans les landes voisines, Moreau galopait vers la gare la plus proche pour mettre à la boîte de l'express un pli portant l'adresse suivante :

M. Fossier, notaire,

rue de Lille,

Paris.

# VI

La soirée du lendemain et celle du surlendemain ressemblèrent à celle qui vient d'être racontée, ce qui valut au lieutenant, devenu invisible pour ses camarades, une grêle de plaisanteries qu'il s'efforça de ne prendre ni trop bien ni trop mal.

Le matin du cinquième jour fut témoin d'un événement bien rare. Le courrier apportait une lettre chargée à l'adresse de la marquise de la Méaugon! mademoiselle Jeanne, mandée en toute hâte, retira de l'enveloppe trois bil-

lets de mille francs et une lettre de maître Fossier, notaire.

Pendant la lecture de la lettre, madame de la Méaugon, radieuse, caressait de ses doigts amaigris les trois billets, qui, eux, du moins, n'étaient pas une imposture.

— Vous voyez, ma fille! dit-elle à Jeanne de Pordic. Avais-je raison de vous blâmer de jeter trop facilement le manche après la cognée? Mais comme il est vrai de dire qu'il faut avoir des amis partout! Ce notaire me paraît être un bien brave homme, et M. d'Avricourt un conseiller précieux.

Jeanne s'enfuit, sous prétexte d'aller porter la bonne nouvelle à sa sœur.

— Yvonne, s'écria-t-elle, le voilà maintenant qui veut faire croire à grand'mère que nous sommes riches! Mais, pour le coup, c'est trop!

Quand elle eut raconté l'envoi du prétendu acompte :

— Il faut tout dire à grand'mère, fit Yvonne. Nous ne pouvons pas seulement toucher du doigt l'argent de cet homme.

— J'y ai déjà réfléchi, répondit Jeanne. Voici ce que je vais faire. Je préparerai un reçu que tu signeras avec moi. Nous rendrons cette somme un jour, quand nous serons toutes seules. Nous nous placerons comme institutrices, s'il le faut. Mais je n'ai pas le courage de détromper grand'mère. D'ailleurs, pour la voir mourir tranquille, je me sens capable d'accepter l'aumône.

— Alors, dit lentement Yvonne, je partirai, moi.

— Pourquoi, ma sœur ? Tu n'as donc plus autant de courage que moi ?

— Non, je n'ai plus de courage. J'aime mieux nous voir mourir toutes trois que de prendre *son* argent.

— Je comprends, soupira Jeanne. Tu l'aimes. Pauvre Yvonne !

Et l'aînée de mesdemoiselles de Pordic laissa tomber ses mains tandis que ses lèvres murmuraient :

— Ah ! mon Dieu ! rendez-la aveugle, elle aussi. Qu'elle ne voie pas ce qu'elle v ame faire souffrir !

Pendant ce temps-là, d'Avricourt, tout en poussant à gauche et à droite ses reconnaissances, commençait à ne plus se reconnaître lui-même. Il en arrivait à trouver la Bretagne un charmant pays, les grandes manœuvres une institution des mieux conçues, les femmes de Paris des poupées sans esprit et sans cœur. Il allait plus loin. Son imagination n'avait pas besoin de bâtir des châteaux en Espagne, puisqu'il en avait un tout fait en Lorraine, et fort beau ; mais elle installait dans la demeure en question le plus amoureux des jeunes ménages et même le plus rose des bébés, ce qui était aller un peu vite.

La jeune femme était blonde ; une jolie nuance. Elle s'appelait Yvonne ; un joli nom que Raoul répétait à part lui, pour mieux s'en convaincre :

— Oui, ma chère Yvonne. — Non, ma petite Yvonne. — Yvonne, avez-vous dit à la nourrice d'aller promener votre fille? — Yvonne, m'aimes-tu? — A cette question, Yvonne ne répondait pas, et pour cause,

et Raoul n'osait pas répondre pour elle.

— Au fait, pensait ce chasseur devenu subitement timide, qui me dit qu'elle m'aimera jamais? Et puis qu'importe! L'épouser? Allons donc! Est-ce qu'on se marie à mon âge quand on a le monde devant soi et un uniforme sur le dos? D'ailleurs je m'exposerais à faire un sot marché. J'ai cent mille livres de rente et elle n'a rien. Comment saurai-je jamais si c'est moi qu'elle accepte ou le fils de ma mère?

Le lieutenant d'Avricourt était né sous une heureuse étoile, car le hasard allait se charger d'éclairer ce doute, peu facile à résoudre d'ordinaire.

Comme il descendait de cheval, au milieu de l'après-midi, dans la cour de madame de la Méaugon, les deux sœurs parurent. L'aînée tenait une lettre et un papier.

— Monsieur, dit-elle, le lieu n'est pas très bien choisi pour ce que nous avons à vous dire. Mais il est essentiel que grand'mère ignore cet entretien. En deux mots, vous nous avez prêté trois mille francs, un peu par force. Nous les

acceptons et sommes sincèrement vos obligées. Voici notre reçu, signé de ma sœur et de moi.

Raoul aurait voulu être à cent pieds sous terre.

— Cela commence bien ! pensa-t-il, tout en prenant, fort penaud, le papier qu'on lui tendait, car le ton de mademoiselle Jeanne ne comportait aucune réplique.

Cela devait finir bien plus mal — ou bien mieux.

Par la porte de la rue restée ouverte, une belle dame venait d'entrer, vêtue d'un costume dit *de voyage* mais bien plutôt combiné pour faire voyager les autres que pour voyager soi-même. Cette élégante personne semblait être là comme chez elle. C'était son opinion, d'ailleurs, puisqu'elle était chez son ami l'officier à qui elle venait faire une surprise. Elle avait l'humeur vive et adorait les coups de théâtre, ce qui était son droit puisqu'elle était artiste dramatique à ses heures. J'oublie déjà le nom de la scène où elle montrait quelquefois ses épaules et autre chose encore. Elle avait

trouvé le moyen de servir deux maîtres: son directeur à qui elle ne coûtait guère, et d'Avricourt qui n'en était pas quitte à si bon marché.

On lui avait dit que la Bretagne était un pays à peu près sauvage, où il ne fallait pas se gêner. Elle s'avança vers d'Avricourt, la main tendue, ne s'embarrassant guère de la présence de ces deux jeunes filles, dont sa femme de chambre n'eût pas endossé le costume pour un empire.

— Ah! ah! fit-elle. Je crois, parole d'honneur, que je vous dérange!

Fiez-vous donc aux hommes! Au lieu de prendre la délicieuse menotte gantée de frais qui se présentait à lui, Raoul devint blême de colère. Mademoiselle Yvonne, qui avait décidément le don de seconde vue, tant elle comprenait vite les choses, devint blême aussi; ses jambes plièrent sous elle, et le lieutenant la reçut dans ses bras. Il ne se fût jamais douté que le service des ambulances offrît des agréments semblables. Il tenait la réponse qu'il cherchait depuis le matin.

La pauvre Yvonne revint à elle, juste à temps

pour entendre l'officier dire à Moreau, qui se trouvait toujours là quand on avait besoin de lui :

— Va-t'en chez un loueur, commande une voiture et fais-y monter madame. Tu la conduiras à la gare et, quand tu l'auras vue partir, tu reviendras m'en rendre compte.

La belle voyageuse lut dans les yeux du plus ingrat des vicomtes qu'il n'y avait pas à discuter. Elle suivit Moreau, emportant un papier qu'elle avait ramassé à terre : c'était le reçu des deux sœurs. D'Avricourt le racheta plus tard un bon prix et, certes, les pauvres orphelines ne se doutaient guère que leur signature valût tant d'argent.

Mademoiselle de Pordic avait refermé les yeux, et Raoul en profitait pour la garder sur son cœur. C'était un plaisir qu'il comptait se donner souvent, car, dès ce moment, son parti était pris et il ne trouvait plus que le mariage fût chose si sotte.

## VII

Le soir, comme à l'ordinaire, le lieutenant se fit annoncer chez la marquise. Il avait l'oreille basse ; mais il vit tout de suite que madame de la Méaugon ne savait rien.

— Arrivez, mon hôte, fit la vieille dame du fond de son fauteuil. J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre : la plus jeune de mes petites-filles est souffrante et sa sœur reste près d'elle. Vous voilà condamné au tête-à-tête.

— Eh bien, Madame, j'en profiterai pour causer avec vous de choses sérieuses, car mes

heures sont comptées. Ne songez-vous pas à marier vos petites-filles?

— Je ne songe qu'à cela. Mais vous êtes au courant de nos affaires, et vous savez où le bât nous blesse. Vous connaissez trop le monde pour qu'il soit besoin de vous dire que les épouseurs ne font pas queue chez nous. Vous qui opérez des miracles, feriez-vous celui de trouver des maris à deux jeunes filles dont la dot est moins facile à prouver que la noblesse? Avez-vous des sujets en vue?

— J'en ai un, mais il y a deux difficultés. La première, c'est que mon homme songe à la cadette de ces demoiselles.

— Il les connaît donc?

— Il les connaît. Le second obstacle c'est que mademoiselle Yvonne doit avoir de lui une assez fâcheuse idée, et qu'elle pourrait bien se défier du prétendant.

— Comment! Elle l'a vu?

— Hélas! elle ne l'a vu que trop...

— Mais, Monsieur, interrompit la marquise toute tremblante, il n'est pas possible que vous

vouliez parler?... Comment admettre qu'il puisse être question?... Vous devez prétendre aux plus grands partis de France... Vous pouvez choisir entre mille...

— C'est précisément pour cela que je choisis si bien. Malheureusement, je débute mal, et je soupçonne que, si mademoiselle Yvonne est indisposée, c'est contre moi qu'elle l'est.

— Contre vous? mais, mon cher enfant, est-ce possible? Si j'avais quelque soixante ans de moins, je serais folle de vous, moi qui vous parle. Ah! sainte Vierge! indisposée contre vous, Yvonne! Il faudrait qu'elle fût plus aveugle et plus sourde que sa grand'mère.

— Eh! Madame, qui sait! fit Raoul. Mais, puisque vous prenez mon parti, daignez le prendre tout à fait. Je n'ai plus qu'une soirée à passer ici. Demain, je vous ferai mes adieux. Si mademoiselle Yvonne n'est pas guérie, je comprendrai qu'il ne me reste rien à faire. Si elle se trouve assez bien pour se laisser voir, je reviendrai chez vous dans peu de semaines, après avoir reconduit mes hommes dans leur

garnison. Alors, Madame, vous m'apprendrez si vous avez réussi à gagner ma cause, que je vous confie.

— Ne vaut-il pas mieux pour vous que je la perde, et n'allez-vous point un peu vite en besogne? Il y a huit jours, vous ne soupçonniez pas notre existence!

— Ah! ne me parlez pas de ce que j'étais il y a huit jours. J'ai vu ici, en moins d'une semaine, plus de grandeur, de noblesse, de vraie beauté, que je n'en ai rencontré dans toute ma vie; et j'ai vingt-huit ans! Voilà ce qu'il faut dire à mademoiselle Yvonne, et, si cela ne suffit point, ajoutez, Madame, qu'ayant perdu ma mère, moi aussi, je n'ai point eu le bonheur de la voir remplacée par une grand'mère comme j'en connais.

— Vous me flattez; c'est dans votre rôle. Mais, Monsieur, vous avez un père. Et les pères, d'habitude, recherchent peu les belles-filles sans dot. Du moins c'était comme cela de mon temps.

— Oh! Madame, c'est bien changé mainte-

nant. Mon père m'a répété plus de cent fois qu'il n'avait épousé une femme riche que pour permettre à son fils de se marier à sa guise.

— Vous avez réponse à tout. Enfin, Monsieur, revenez demain. Nous verrons si ma petite Yvonne veut quitter sa chambre.

Raoul se retira, assez content de sa soirée. Il n'était pas sorti par une porte que mesdemoiselles de Pordic entraient par l'autre.

— Mes enfants, dit la marquise, asseyez-vous là. J'ai de grosses nouvelles à vous apprendre.

— Peine inutile, grand'mère, répondit Jeanne. Nous écoutions par la serrure.

— Et, comme je suis sourde, M. d'Avricourt parlait très haut. Fi, Mesdemoiselles ! N'avez-vous pas honte d'espionner aux portes, comme des femmes de chambre ?

## VIII

Les manœuvres étaient terminées. On avait passé la revue finale. Le lendemain, avant le jour, les chasseurs devaient abandonner G... à sa solitude.

Tandis que le punch municipal flambait à la mairie et que la fumée des cigares, déplorablement humides, luttait d'épaisseur avec l'éloquence des toasts, Raoul d'Avricourt, qui s'était excusé, pénétrait dans le salon de madame de la Méaugon. Celle-ci l'attendait seule.

— Mademoiselle Yvonne?... interrogea-t-il avec une émotion dont on lui sut bon gré dans la pièce voisine.

— Il faut croire que son malaise d'hier était plus grave que nous ne pensions. Elle jure qu'elle ne saurait quitter sa chaise longue, en ce moment, sans risquer sa vie.

— Alors elle ne veut pas de moi ?

— A vous dire le vrai, je crois que vous lui faites un peu peur. Elle a sur le mariage des idées qui sentent la province d'une lieue, et prétend qu'elle mourrait de chagrin si, un jour, elle se voyait trompée.

— Eh ! Madame, je vous prie de croire que je suis tout aussi provincial sur ce point. Mais qui parle de tromper ou d'être trompé? Les vilaines paroles que voilà ! Ne saurait-on point avoir confiance? J'aime votre petite-fille de tout mon cœur, et je vous jure que je la rendrai heureuse.

— La confiance? Entre nous, Monsieur, c'est justement ce qui paraît manquer à Yvonne. Elle m'a raconté quelque chose qui me donne

à croire que vous êtes ce qu'on nomme un charmant... mauvais sujet.

— Hélas ! vous auriez raison à moitié. Écoutez ma confession. Vous verrez...

— Doucement, mon lieutenant, fit la marquise en tournant la tête avec inquiétude du côté de la porte. J'ai l'oreille trop dure pour un confesseur, et vous seriez obligé de dire vos péchés trop haut.

— Enfin, Madame, en un mot comme en cent, j'ai fait à peu près ce que peut faire un jeune homme qui court le monde à vingt ans, avec un uniforme sur le dos et trop d'argent dans ses poches. Mais, à l'heure où je vous parle, j'ai rompu avec mes mauvaises habitudes...

— Peste ! voilà des habitudes qui reçoivent facilement leur congé ! Êtes-vous sûr qu'elles soient loin ?

Raoul fut sur le point de répondre qu'elles devaient être bien près de Paris si le train n'avait pas eu de retard. Mais il dit sérieusement :

— Je ne garantis rien, puisque votre petite-fille me repousse. Peut-être que je vais devenir

cent fois pire qu'avant, et ce sera sa faute. Vous lui direz que mon cœur était resté bon et que ce cœur était à elle. Vous pouvez ajouter qu'elle est la première à qui je l'ai donné.

En ce moment, une porte s'ouvrit et Jeanne parut, tirant par le bras sa sœur, qui était un peu bien rose pour une personne malade.

— Monsieur, fit l'aînée avec un son de voix singulier, j'ai peut-être conseillé à ma sœur une imprudence; mais je l'ai engagée à ne point laisser partir, sans lui dire un mot d'adieu, l'hôte qui a été si plein d'attentions pour notre grand'mère.

— Bon cela! appuya la marquise à demi-voix.

Yvonne tendit la main à Raoul, qui la prit se mit à genoux et la baisa lentement sans rien dire. Si c'était un adieu, il faut avouer qu'il ressemblait terriblement à un au revoir.

— Eh bien! personne ne parle plus? demanda l'aveugle, étonnée du silence qui régnait. Qu'est-ce qu'ils font?

— Ils ne font rien, grand'mère, répondit Jeanne qui remplissait, un peu pâle, le rôle de

maîtresse des cérémonies. Ils sont là, à genoux près de votre fauteuil, attendant que vous les bénissiez. Étendez les mains. Vous toucherez leurs deux têtes.

## IX

Deux mois après, un soir, la marquise monta dans sa calèche pour aller, comme à l'ordinaire, chez son amie du Faoüet. Elle n'avait plus avec elle qu'une seule petite-fille. L'autre était partie, le matin, avec son mari, au sortir de la messe de son mariage. Mais, cette fois la voiture de madame de la Méaugon était traînée par de vrais chevaux.

— Jeanne, dit la vieille femme quand on fut en route, vous allez rire de moi. Je regrette le pauvre attelage que votre sœur m'a forcée de

changer contre un neuf. L'autre me conduisait plus doucement.

Mademoiselle de Pordic, sans répondre, pressa doucement la main de sa grand'mère. Elle avait le cœur gros et songeait que, désormais, l'attelage blond et brun était dépareillé pour toujours.

A la fin de l'année, la marquise de la Méaugon mourut, et Jeanne resta seule. Sa sœur Yvonne voulut la prendre avec elle.

— Viens, disait la vicomtesse d'Avricourt; je te trouverai un autre Raoul. En attendant, tu auras un frère.

Jeanne a voulu rester à G... et rester fille, sous prétexte que le nom de Pordic vivra ainsi quelques années de plus. Mais ceci n'est qu'un prétexte.

En vérité, il faut être Bretonne et fille de Chouans pour dévouer sa vie à porter le deuil d'un amour ignoré.

# LE

# SECRET DE L'ABBÉ CÉSAIRE

---

## I

Le vent et la pluie d'une affreuse soirée de novembre font rage, au dehors, contre les persiennes fermées. A l'intérieur, en face d'un feu brillant, autour d'une table que l'abat-jour enveloppe de son cône de lumière, trois personnes sont absorbées par des occupations diverses.

Un homme qui a dépassé soixante ans, une jeune fille qui semble en avoir seize au plus — le père et la fille, à en juger par l'analogie de certains traits — achèvent une partie de dames.

A l'autre bout de la table, une femme de quarante ans écrit des lettres.

Sous la lumière de la lampe, le crâne dénudé, le front puissant du joueur luisent comme de l'ivoire. Ses lèvres et son menton rasés, ses larges favoris déjà presque blancs indiquent, au premier abord, le juge ou le marin. Mais ce visage d'une pâleur mate n'a jamais connu les caresses brutales du vent salé de la mer; ces mains douces et soignées comme celles d'une femme n'ont pas été brûlées par le soleil des tropiques. Il n'y a pas de doute possible, c'est un magistrat que nous avons sous les yeux.

Sa fille est une mignonne, agréable, assez jolie brunette, au regard vif, décidé, plein de franchise. Son teint légèrement bistré est celui d'une Espagnole du nord, mais son nez est celui d'une vraie Parisienne, et son regard velouté, plein de douceur, dirigé droit en avant, n'a pas cette étincelle un peu dure, cette obliquité inquiétante de l'œillade des femmes de là-bas. Ces yeux bons, francs, sincères, n'eussent pas été le rêve de Musset

peignant une de ses *marchesas* désordonnées et fougueuses. Ils seront, peut-être sont-ils déjà, celui d'un honnête homme cherchant la compagne de sa vie.

Quant à la personne occupée à sa correspondance, le seul bruit de sa plume grinçant sur le papier, à la façon d'une lime sur le fer, dénote une nature nerveuse pour ne pas dire — ce serait juger bien vite — un caractère désagréable. La main est maigre, ainsi que toute la personne. Le visage serait presque beau sans une contraction pénible des lèvres, laissant croire que cette bouche est condamnée perpétuellement à avaler des choses d'une acidité spéciale.

Cette personne, cependant, n'est pas une vieille fille : l'anneau d'or brille à son doigt. C'est la seconde femme du président des Touches, la belle-mère de la jeune fille qui joue aux dames. Les moqueurs disent qu'elle est deux fois présidente honoraire, puisque son mari a donné sa démission depuis dix ans et qu'elle n'a jamais connu les joies mater-

nelles. Les méchants ajoutent qu'elle était deux fois faite pour être belle-mère.

— Tu n'es pas à ton jeu ce soir, Sabine? dit M. des Touches à sa fille. On dirait que tu pousses tes pions au hasard. A quoi penses-tu?

— Oh! papa, je vous demande pardon. Mais songez que, dans moins d'une heure, ma nouvelle institutrice sera ici. Et c'est si ennuyeux cette connaissance à faire!

— Alors, si cela t'ennuie, tâche que celle-là soit la dernière. Croirait-on qu'à ton âge tu es déjà à la cinquième.

— C'est vrai, mais je n'en ai fait partir que deux, répondit Sabine en jetant sur sa belle-mère un regard qui semblait indiquer l'auteur des deux autres catastrophes. Ce qui m'inquiète dans celle-ci, c'est qu'elle est Anglaise, et j'ai les Anglaises en horreur.

— Qu'en sais-tu, puisque tu n'as jamais eu que des Françaises ou des Allemandes?

— Hélas! je la vois d'ici, la fâcheuse miss Wood. Une grande fille maigre avec des lunettes

bleues, un chapeau en forme de cloche, des manches à gigot et des pieds énormes, chaussés de bottines à élastiques et à tirettes qui retombent. Oh !

— Le fait est, appuya madame la présidente honoraire en posant sa plume, qu'il me tarde de savoir ce que Sabine pourra gagner à avoir une Anglaise près d'elle.

— Mon Dieu ! répondit M. des Touches, elle y gagnera d'abord d'apprendre l'anglais.

— Elle l'apprenait très bien avec mademoiselle Worms, l'Allemande.

— Oh ! très bien ? s'écria Sabine, devenue tout à coup l'avocat de la cause contraire. Maurice prétend que je suis arrivée à parler une langue intermédiaire, qui rappelle vaguement le suédois.

— Vous oubliez, ma chère, dit le président avec quelque sévérité, combien mademoiselle Worms vous était antipathique et ce que vous souffriez quand elle mangeait ses épinards avec son couteau.

— Pauvre Mina? s'écria Sabine, c'est moi qui l'ai corrigée en lui mettant un jour dans les mains un couteau à papier en buis, comme moins dangereux pour cet usage délicat.

— Il est neuf heures, fit M. des Touches en regardant la pendule. Pourvu que rien ne soit arrivé ! Quel temps ! Les chemins de traverse doivent être devenus des fondrières.

— Aussi, mon ami, je me demande pourquoi vous avez fait sortir le coupé et les deux chevaux par une nuit pareille. Le tilbury et une jument de ferme eussent mieux convenu, à coup sûr.

— C'eût été de la barbarie. Songez que cette pauvre fille est en route depuis hier soir et qu'elle a traversé le détroit par une tempête véritable.

— Précisément. Après une tempête sur mer, qu'est-ce que trois lieues sous la pluie en voiture découverte?

— Sabine, mon enfant, dit le président sans répondre à cet argument barbare, je t'engage à t'assurer qu'il y a un bon feu chez miss Wood

et qu'elle trouvera son dîner chaud en arrivant.

— C'est très bien d'être bon, remarqua madame des Touches quand la jeune fille se fut éloignée. Mais si l'on traite cette personne comme l'enfant de la maison dès le premier jour, je me demande où nous en arriverons.

— Nous en arriverons d'abord à la garder, et à n'avoir pas l'ennui d'en chercher une autre. Si vous n'aviez pas traité mademoiselle Worms en domestique, elle serait encore ici, et votre équipage ne courrait pas les chemins de traverse à cette heure et par ce temps.

— Si nous savions seulement ce que sera cette Anglaise qui tombe du ciel avec si peu de de renseignements.

— Ma chère amie, les renseignements se pèsent et ne se comptent pas. Il y a quarante ans que je connais l'abbé Césaire, et je sais ce que vaut son jugement.

— Loin de moi la pensée d'en discuter la valeur ; mais je me demande comment un curé de canton de la Charente-Inférieure peut con-

naître si bien une jeune fille qui n'avait jamais mis le pied hors de l'Angleterre avant ce matin.

— Voyons, Berthe, ne recommençons pas des discussions inutiles. Vous savez tout comme moi que l'abbé Césaire a habité Londres, il y a quinze ans, et y est retourné plusieurs fois depuis. D'ailleurs, vous n'oublierez pas ce qui est convenu entre nous. Pour l'éducation de ma fille, je crois nécessaire de conserver à moi seul la responsabilité des décisions sérieuses.

— Papa, j'entends les chevaux. Dieu! qu'il me tarde de la voir! dit Sabine en entr'ouvrant vivement la porte du salon.

Le père et la fille sortirent dans le vestibule pour recevoir l'institutrice, tandis que la maîtresse de maison, s'installant dans un fauteuil au coin du feu, prenait une pose digne.

Madame des Touches se montrait en tout fort soucieuse de sa dignité, ainsi qu'il convient à la femme d'un président de Chambre honoraire de la Cour de Paris. Cet *honoraire* était

d'ailleurs un adjectif gros de déceptions qu'elle n'avait point pardonnées à son mari et ne semblait point disposée à lui pardonner jamais. Elle l'avait épousé quatorze ans plus tôt, déjà vieille fille, assez pauvre, aigrie au fond du cœur d'avoir vu se passer dans le monde terne de la magistrature moyenne le meilleur de sa jeunesse et d'une beauté bien vite fanée.

A cette époque, M. des Touches, père d'une petite fille de deux ans et d'un fils de quinze, président de Chambre, fort en vue, était regardé par tous ses collègues comme destiné aux honneurs de la cour suprême.

Deux ans plus tard, il donnait sa démission, une démission inexpliquée qui faisait du bruit dans la presse et au palais, mais plus encore dans son intérieur. Madame des Touches poussa des gémissements tels qu'on eût dit de quelque malheureuse épouse trahie, dont le mari s'est éclipsé, emportant la dot. Cependant le mari lui restait, et, pour de bonnes raisons, sa dot n'avait rien à craindre. Mais ce qui était parti, c'était son rêve d'être un jour la femme

d'un conseiller à la Cour de cassation, peut-être plus, et de recevoir, à son tour, après en avoir fait jusqu'à vingt-huit ans, les grandes révérences des femmes et des filles des magistrats d'un ordre inférieur.

Au lieu de cela, la vie sérieuse de la campagne, dans un château confortable, mais sévèrement situé sur les bords de la Charente, entre de grandes prairies tristes, inondées chaque hiver, et des coteaux gris plantés de vignes, sans un arbre. Comme relations, la noblesse peu nombreuse des environs, et les rares fonctionnaires de Saintes que la longueur du chemin et les frais d'un locatis n'effrayaient pas. Cela durait de juin à mars. Vers cette époque, on allait à Paris, pour trois ou quatre mois. Mais quelle figure faire dans un appartement de mille écus, au troisième étage, rue de Beaune, et sans chevaux à soi, car l'équipage restait au Sauzet.

Cependant Sabine avait une grosse fortune du chef de sa mère ; seulement, M. des Touches avait, à cet égard, des idées si étranges !

— A quoi sert à votre fille d'être riche? disait la présidente. Ce n'est pas dans un salon de vingt pieds carrés que vous lui trouverez un mari.

— Un salon! répondait le père de Sabine. Nous en aurons trois quand il en sera temps. Mais, jusqu'à vingt ans, je garde mon enfant pour moi seul. En attendant, de bonnes lectures et de bonnes promenades lui valent mieux que tous les salons du monde.

Cela était dit très doucement, aussi madame des Touches n'insistait-elle pas, car elle savait que la gravité des résolutions de son mari était en raison inverse du volume de sa voix; une vieille habitude de magistrat. Jadis, quand il condamnait un homme à mort, il fallait tendre l'oreille pour connaître la sentence. S'il lavait la tête à un témoin qui voulait tergiverser, on l'entendait de la salle des Pas-Perdus.

En résumé, il n'y avait rien eu de changé depuis douze ans dans le petit appartement de la rue de Beaune. Sabine avait grandi, non sans avoir plusieurs institutrices « tuées sous

elle », comme elle disait tout haut, en pensant tout bas qu'elle aurait pu dire aussi « sous sa belle-mère ».

Et voilà pourquoi, par la plus détestable soirée de novembre qu'il soit permis d'imaginer, miss Mary Wood arrivait d'une traite du couvent de Roehampton, à quatre lieues de Londres, pour continuer et achever, s'il plaisait à Dieu et à madame Berthe, l'éducation de Sabine des Touches.

## II

Devant le perron du petit château du Sauzet, sous la pluie et le vent qui semblaient redoubler leurs rafales, les deux chevaux fumants, crottés jusqu'au ventre, s'étaient arrêtés. Un domestique portant une lanterne ouvrait la portière du coupé. On ne vit d'abord qu'un pied émergeant de la caisse sombre, un pied charmant qui n'avait rien d'Anglais, non certes! mais qui paraissait bien en peine de savoir où il allait se poser.

Par bonheur, Sabine ne craignait ni le vent

ni la pluie. En deux bonds, elle avait descendu les marches et presque pris dans ses bras la pauvre voyageuse.

— Appuyez-vous sur moi, miss Wood, dit-elle. Quel bonheur que vous soyez arrivée! Vous devez être morte de faim, de fatigue et de froid.

— Mademoiselle Sabine? demanda une voix très douce qui sortait de derrière plusieurs voiles et qui n'était pas comme le pied, car l'origine anglaise s'y faisait franchement sentir. Oh! vous vous êtes mouillée pour moi. Comme je suis fâchée!

Dans le vestibule peu éclairé, la jeune fille avait commencé à dépaqueter son institutrice avec le soin et la curiosité d'une fillette déballant sa poupée neuve. Quand les couvertures, les plaids, les châles eurent été défaits, Sabine toucha l'épaule de la nouvelle venue dont les yeux éblouis ne distinguaient pas encore les objets.

— Voici mon père, dit-elle.

M. des Touches s'avançait, la main tendue.

— Mademoiselle, dit-il, vous êtes chez des amis qui vous auront bientôt fait oublier, je l'espère, cet affreux voyage. Prenez mon bras. Je vais vous présenter à ma femme, qui sera ravie de vous voir, et à un bon feu dont vous vous approcherez avec plaisir, je pense.

A dire vrai, madame des Touches ne parut point « ravie » à l'aspect de la nouvelle institutrice de sa belle-fille. Elle répondit, par une légère inclination de la tête, à la révérence de la pauvre Mary qui se sentait plus glacée qu'elle ne l'avait été en touchant, à minuit, l'estacade de Calais toute ruisselante de l'eau de la mer.

— Vous avez fait bon voyage? demanda la présidente sans songer à ce qu'elle disait, car elle était occupée à considérer le visage de l'Anglaise avec une attention moins que bienveillante.

— On peut toujours dire qu'on a fait bon voyage, répondit doucement celle-ci, quand on arrive à bon port et qu'on est reçue comme je viens de l'être. Mademoiselle, j'en ai peur, s'est mouillée pour m'aider à descendre.

— Vous êtes folle, Sabine ! s'écria madame des Touches en reportant les yeux sur les vêtements humectés de sa fille. N'y avait-il donc pas un domestique pour ouvrir la portière ? Toujours des exagérations! Allez vite changer de robe.

— Oh ! ma mère, si vous permettez, c'est inutile, dit Sabine en regardant son père, ce qui lui arrivait souvent quand elle parlait à madame des Touches.

— Tu n'as vraiment pas froid, mon enfant ?

— Oh ! non, papa. Dans cinq minutes tout sera sec.

— Alors, occupe-toi du dîner de miss Wood et conduis-la dans sa chambre. Pour ce soir, Mademoiselle, si vous le permettez, les rôles seront intervertis, et c'est vous qui serez confiée aux soins de ma fille.

Restée seule avec son mari, madame des Touches se renversa dans son fauteuil, joignit les mains par le bout des doigts, et, agitant son pied devant la flamme, elle dit avec cette ironie tranquille de la femme qui a raison, mais dédaigne de s'en prévaloir :

— Eh bien! je pense que vous la trouvez suffisamment jolie? On ne pourra pas nous reprocher, dans tous les cas, d'avoir choisi un repoussoir pour Sabine.

— Sabine n'a pas besoin de repoussoir, Dieu merci! Quant à Mary Wood, j'avoue que je l'eusse préférée moins belle. Mais qu'y faire?

— Voilà ce que l'on gagne à prendre des institutrices par correspondance. On s'en mord les doigts.

— Je n'ai pas pris celle-là par correspondance, ma chère; ne revenons pas là-dessus. Quant à me mordre les doigts, rien ne prouve que l'envie m'en vienne jamais. Les jeunes filles très belles se gardent assez souvent mieux que les laiderons.

— Voilà une théorie que je ne discuterai pas. Mais le vulgaire bon sens apprend qu'il ne faut pas donner à une fille à marier, ou à peu près, un chaperon dont les yeux tourneront la tête à tous les hommes.

— Eh! qui sait? répondit gaiement M. des Touches. Il y a peut-être là un calcul profond.

Si l'homme qui prétend à la main de ma fille a la tête si mal attachée, j'aime mieux qu'il la perde tandis qu'il n'est pas encore mon gendre, et vous aussi, je pense.

— Vous avez réponse à tout. Dieu veuille qu'il en soit toujours de même. Laissez-moi vous demander encore s'il est bien prudent d'introduire une merveille semblable dans une maison où il y a un jeune homme.

— D'abord le « jeune homme » est à cent cinquante lieues d'ici et nous ne le verrons guère avant le mois de septembre. Ensuite, vous savez combien Maurice est sérieux, occupé de sa carrière qu'il adore et qui promet d'être brillante. Un homme qui est arrivé, à vingt-neuf ans, à la direction d'un parquet n'est pas si prompt à s'enflammer.

Au même instant, on entendit se fermer la porte extérieure du vestibule. La personne qui venait d'entrer frappait des pieds à grand bruit sur le pavé de marbre, sans doute pour faire tomber la pluie de ses vêtements.

— Seigneur ! s'écria la châtelaine, qui peut

venir à neuf heures et demie du soir par un temps pareil ?

Comme pour lui répondre, la porte du salon s'ouvrit et donna passage à un prêtre de haute taille, très droit et très robuste encore, malgré ses cheveux blancs. Son visage, rayonnant d'intelligence, était celui d'un saint, mais d'un saint qui ne s'est point sanctifié dans une cellule et a connu le monde ailleurs que dans une cure de campagne. Sur le front très large, on lisait une certaine expression malicieuse, tempérée par une bonté sans limites.

— J'aurais parié que c'était vous, mon cher curé, dit le magistrat en allant avec empressement au devant du prêtre. *Elle* est arrivée, et ma fille la fait dîner en ce moment.

— Mon Dieu ! monsieur le curé, vous êtes trempé ! dit la maîtresse de maison avec un regard où l'on devinait plus de sollicitude pour les tapis du salon que pour la personne du visiteur.

— Excusez-moi, Madame, dit le vieux prêtre avec un profond salut et un fin sourire. Mais

il a tant plu qu'il ne reste pas de boue dans les chemins, et c'est surtout de l'eau que je vous apporte. *Elle* n'est pas trop fatiguée? continua l'abbé Césaire en se retournant vers son ami.

— J'ai peur qu'elle le soit beaucoup; mais elle semble courageuse et robuste. Le bonheur de vous voir lui fera oublier sa fatigue. Je craignais pour votre pupille que cette tempête ne vous empêchât de venir ce soir.

— Le pauvre enfant aurait moins besoin de me voir si elle était arrivée par un ciel radieux: je n'ai pas fermé l'œil cette nuit en songeant à la chère petite, ballottée, seule, sur le détroit. Elle n'avait jamais vu la mer!

Pendant ces paroles, M. des Touches avait sonné.

— Prévenez ces demoiselles, dit-il au domestique, que je les prie de passer au salon avant de remonter. Ne leur annoncez pas que M. le curé est venu.

— Vous ne nous aviez pas prévenus que miss Wood est une beauté? fit la présidente, reve-

nant à son idée avec l'inexorable ténacité des femmes d'un certain caractère.

— Madame, j'ai prévenu votre mari que miss Wood est une jeune fille très bonne, très intelligente, très dévouée à ses devoirs et remarquablement instruite et bien élevée. J'ai dit et je répète que je réponds d'elle, ce qui est vrai dans tous les sens, car je me considère comme son tuteur devant Dieu. Je ne suis pas compétent pour décider si elle est une beauté, mais je déclare que je n'y vois nul inconvénient et surtout nul remède.

Hélas! oui, miss Wood était une beauté, il n'y avait pas à se faire d'illusions. Elle paraissait en ce moment sur le seuil, conduite par Sabine qui lui donnait le bras comme à une amie et qu'elle dépassait de plusieurs pouces. Elle avait quitté son manteau de laine et son chapeau de voyage. Malgré un soupçon de raideur britannique, sa taille richement développée était une merveille d'élégance et de grâce. Sous l'épiderme des joues, fin et lustré comme le pétale d'une rose nouvelle, un sang

riche faisait courir les teintes toujours changeantes de la jeunesse. Les yeux d'un bleu foncé, largement ouverts, honnêtes, confiants, un peu mélancoliques peut-être, des yeux *liquides*, comme disent les Anglais, s'abritaient sous de longs cils presque bruns. La chevelure, au contraire, était d'or pâle. Tordue en lourdes tresses qui lançaient à chaque mouvement des lueurs blondes, elle eût fait l'orgueil d'une reine et semblait poser comme une couronne massive sur une tête d'une rare petitesse. La physionomie sérieuse, intelligente, paraissait un peu froide à cause de la régularité même des traits. Mais, sous ce noble visage, on sentait l'enthousiasme et la vie comme on devine, derrière le marbre d'un portique, les vastes salles pleines de lumières, de chaleur et de parfums.

Auprès d'elle, cependant, Sabine des Touches ne paraissait point plus laide, avec son minois piquant de méridionale, où l'espièglerie de l'enfant gâtée laissait entrevoir déjà les premières approches de la coquetterie un peu gamine des femmes d'aujourd'hui.

En apercevant l'abbé Césaire, miss Wood avait eu un mouvement pour s'élancer. Elle s'était contenue, mais elle était devenue toute pâle. De son côté, le vieux prêtre qui n'oubliait jamais un devoir, même de simple éducation, — et la sienne était raffinée, — commença par saluer affectueusement mademoiselle des Touches, marquant, dès la première minute, avec son tact infaillible, l'attitude qu'il comptait garder envers sa protégée.

Enfin, il s'approcha de celle-ci dont les grands yeux semblaient l'appeler d'une supplication muette. Il posa une main sur la tête de la jeune fille inclinée devant lui avec ce respect plus marqué des catholiques anglaises pour les ministres de la religion, et, d'une voix un peu basse, il lui dit :

—*Poor child ! I hope you are not too much fatigued from this dreadful journey.*

Il savait que ces quelques mots de la langue qu'elle avait toujours parlée feraient plus de bien à la pauvre Mary qu'un long discours.

— Eh bien ! continua-t-il en français, pour

donner à la jeune fille le temps de vaincre l'émotion qui la gagnait, vous ne vous êtes pas trompée de chemin? J'avais peur que vous ne vous réveilliez à Ostende, à Cologne, ou même tout simplement au fond de l'eau. Je ne vous demande pas si vous avez été malade pour vos débuts.

— Je ne l'ai pas été, répondit la jeune fille un peu lentement, mais dans un français irréprochable. Je suis bien contente, parce que quelqu'un m'a dit : « Après cette épreuve, vous pourrez aller en Amérique sans craindre le mal de mer. » Les lames étaient si grosses!

— Et vous n'avez pas eu peur?

— Un peu, mais tout le monde a été très bon pour moi! D'ailleurs, cette mer furieuse était superbe. Je l'admirais tant qu'il me paraissait impossible qu'elle pût me faire du mal, et, chose étonnante, il me semblait l'avoir déjà vue.

— Vraiment? dit l'abbé Césaire, qui demeura un instant perdu dans ses pensées. Maintenant, reprit-il bientôt, parlez-moi de votre Supé-

rieure. Comment va-t-elle, la sainte femme?

— Elle va bien, mon Père, mais elle est fort triste de mon départ. Elle m'a chargée pour vous d'une lettre qui est dans ma malle...

— Vous me l'apporterez demain, si M. des Touches veut bien le permettre. Et maintenant, mon enfant, allez dormir, et que Dieu rende bonne votre première nuit sur le sol de... de ma paroisse.

— Merci, mon Père.

— Appelez-moi : monsieur le curé. Nous ne sommes plus au couvent ici. Mais le nom ne fait rien à l'affaire et le cœur de votre vieil ami ne changera jamais pour vous.

Miss Wood, très émue, salua M. et madame des Touches et sortit du salon toujours escortée de Sabine qui la regardait sans la quitter des yeux, avec une admiration non déguisée. L'abbé Césaire se retira presque aussitôt.

Une heure après, tout le monde reposait dans la maison, et celle qui dormait le mieux était la pauvre orpheline.

Elle venait, cependant, de quitter l'abri

tranquille de ses belles années. Pour la première fois, sa bouche avait goûté ce pain qu'il lui faudrait gagner jusqu'à la vieillesse, peut-être. Devant elle, maintenant, s'ouvrait la réalité sombre.

Mais il n'y a guère qu'une chose qui écarte le sommeil de deux yeux de vingt ans. Dormez, la belle ! Un jour, vous aussi, vous connaîtrez l'insomnie.

## III

A neuf heures, le lendemain matin, Mary Wood, remise, comme on se remet à cet âge, des fatigues de la veille, attendait dans sa chambre, séparée par un salon d'études de celle de son élève, que quelqu'un lui donnât signe de vie. Un pâle soleil de novembre, qui semblait presque brillant à ses yeux d'Anglaise, éclairait un paysage assez triste. A ses pieds l'enclos, moitié parc moitié jardin, étalait ses buis aux dessins étranges, ses corbeilles de fleurs mourantes cerclées de leurs

cordons de pommiers nains, ses allées où la pluie de la veille laissait une surface lisse de boue jaunâtre. Un bassin carré, débordant d'une eau trouble où surnageait une tonne à demi submergée, dormait derrière sa margelle aux moulures rongées par la mousse, tandis que, sur les couches désertes, des cloches de verre semblables aux tentes d'un campement abandonné, conservaient encore la mémoire des cantaloups depuis longtemps disparus.

A gauche, au delà d'un mur palissé d'espaliers, la prairie où quelques maigres tas de regain finissaient de pourrir s'étendait jusqu'à la Charente, bordée d'un rideau monotone de peupliers jaunis, derrière lesquels la voile grise d'une gabarre descendant vers Saintes se montrait et disparaissait tour à tour.

A droite, un coteau peu élevé, planté de vignes à perte de vue, était coupé, près du château par « la garenne », l'orgueil de l'habitation du Sauzet. De ce côté, au-dessus des têtes encore presque vertes des chênes séculaires, on apercevait le toit trapu et les der-

nières assises d'une tour romane délabrée. C'était le clocher de Saint-Eutrope.

D'un œil mélancolique, miss Wood contemplait ce paysage si différent du site charmant de Roehampton que, deux jours plus tôt, elle apercevait encore. Au moment où elle commençait à s'oublier en des pensées tristes, un coup léger frappé à la porte la fit tressaillir.

— Comment, miss Wood, déjà levée et prête! fit la voix de Sabine. Voilà une heure que je marche sur la pointe du pied dans ma chambre de peur de vous réveiller.

Mary eut un mouvement pour tendre les mains avec effusion à son élève. Mais elle se souvint qu'à partir de cette heure, son rôle d'institutrice était commencé et lui défendait tous les luxes, même celui des effusions.

— Je vois que vous êtes très bonne, Sabine, dit-elle en rougissant légèrement, ce qui arrivait sans cesse à cause de l'étonnante finesse de sa carnation. Voilà la deuxième fois que je m'en aperçois depuis hier soir.

— Je ne suis pas très bonne, ou plutôt je ne

suis bonne que pour ceux qui me sont sympathiques. Quel mystère que la sympathie ! Hier, en voyant votre pied tâtonner pour trouver la marche, j'ai senti que vous m'attiriez à vous, et cependant je ne connaissais pas votre figure. Mais le thé est servi. C'est vous qui le ferez, voulez-vous ? car moi je ne m'y entends guère.

— Ce n'est donc pas votre déjeuner de tous les jours ?

— Non, mais je veux m'y habituer. On dit que les Anglaises sont si malheureuses sans leur thé !

Cinq minutes après, comme les deux jeunes filles étaient assises en face de la bouilloire fumante dans le petit salon de Sabine, Mary demanda :

— Avez-vous eu déjà plusieurs institutrices ?

— Vous êtes la cinquième. Je vois que cela vous fait frissonner, mais vous avez tort. Je sens que vous serez la dernière et nous resterons longtemps ensemble, car je n'ai que seize ans et papa veut me marier très tard.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je res-

terai plus longtemps que les autres? demanda miss Wood en souriant.

— Je vous l'ai dit : vous m'êtes sympathique. Avec les autres, j'avais un système. Je les étudiais pendant quinze jours. Au bout de cet essai loyal, comme on dit maintenant, j'étais fixée, et, si mon institutrice ne me convenait pas, ce n'était pas long. J'en ai fait partir deux, et je vous assure que celles-là ne songeaient point à me trouver très bonne.

— Mon Dieu! Sabine, vous me racontez des choses terribles. Et les deux autres?

— Oh! celles-là, c'est... ce n'est pas moi qui les ai fait partir. Vous savez que madame des Touches n'est pas ma mère.

— Je le sais. Avez-vous connu la... la véritable?

— Je n'avais que huit jours quand elle est morte. Et vous, miss Wood, possédez-vous encore vos parents?

— J'ai perdu ma mère à trois ans. Mon père avait déjà succombé aux colonies. Je ne me souviens ni de l'un ni de l'autre.

Il y eut un silence de quelques minutes, Mary le rompit bientôt. Elle n'était pas là pour faire partager ses tristesses à son élève.

— Avez-vous appris l'anglais, Sabine ?

— Hélas ! oui, avec une institutrice allemande ! Aussi je me sens malheureuse d'avance en songeant combien vous allez rire de ma prononciation. Mais vous, miss Wood, est-il vrai que vous parlez toutes les langues?

— Pas tout à fait, mais vous trouverez que j'en parle déjà trop, peut-être, si je dois vous les apprendre.

— Papa dit que vous m'apprendrez le dessin, le piano, le chant, la physique, enfin tout ce que je voudrai. Vous êtes un puits de science, n'est-ce pas? Moi, j'ai peur d'une chose, c'est que vous me fassiez recommencer la grammaire française.

— Qu'est-ce qui vous donne cette crainte?

— Toutes les autres débutaient par là. Elles prétendaient qu'on m'avait fait suivre une méthode déplorable et qu'il fallait reconstruire l'édifice par la base. Aussi, telle que vous me

voyez, je ne suis jamais arrivée au bout de ma syntaxe.

— Voilà ce que c'est que d'étudier ses institutrices au lieu d'étudier ses leçons. Que savez-vous comme art d'agrément ?

— Je dessine assez mal et je joue du piano assez bien. Mais tout cela c'est du temps perdu, car, quand je serai mariée, je ne toucherai plus ni à mes crayons ni à ma musique. C'est si prétentieux une jeune femme qui pose pour l'art !

— Mais de quoi vous occuperez-vous, alors ?

— Je m'occuperai de mon mari. Cela vaut bien un piano.

— Oui, mais un piano est toujours là. J'ai entendu dire qu'en France, à Paris surtout, les maris sortent souvent.

— Oh ! s'écria Sabine avec impétuosité, mon mari ne sera pas Parisien !

— Vous me paraissez avoir des opinions très arrêtées sur les choses.

— C'est ce que dit papa. Cependant on me traite toujours comme une enfant. En fait de théâtres, j'en suis encore à l'Hippodrome et au

Concert Pasdeloup. En fait de monde, à des dîners de tantes et de cousines où l'on s'amuse... je ne vous dis que ça. Vous jugerez par vous-même, au mois d'avril.

— Alors vous préférez la campagne?

— J'adore le Sauzet, et j'y aurais été la plus heureuse des créatures si je n'avais eu mes institutrices sur le dos.

— Soyez juste. Elles ne pouvaient pas faire votre éducation sans que vous les vissiez quelquefois. Moi aussi, je serai forcé d'être « sur votre dos ».

— Oh ! vous, ce n'est pas la même chose, et je ne pourrai jamais me figurer que vous êtes mon institutrice. Vous en avez si peu l'air !

— C'est un compliment que vous croyez m'adresser ?

— Assurément. Les autres étaient affreuses, tandis que vous !... Figurez-vous que je m'attendais à voir paraître une vieille fille jaune comme un coing, avec de longues dents, de longs pieds et des tire-bouchons sur les oreilles. Jugez de mon heureuse surprise...

— Allons ! Sabine, c'est assez causé. Travaillons. Montrez-moi vos cahiers.

— Tiens ! cela vous fâche d'entendre dire que vous n'êtes point laide ? Où allons-nous, mon Dieu ! Je vous assure que les autres...

— Eh bien ! ne m'avez-vous pas dit que je ne ressemble point aux autres ?

— Travaillons, dit Sabine en embrassant miss Wood. Vous ferez de moi tout ce que vous voudrez. On ne peut pas vous haïr.

Quand M. des Touches entra chez sa fille, ainsi qu'il faisait chaque matin, il la trouva penchée sur ses livres.

— Papa, dit-elle en sautant au cou de son père, si vous saviez comme j'aime déjà ma chère miss Wood !

# IV

Dans l'après-midi, Sabine monta en voiture avec ses parents pour une visite de voisinage.

— Je pense qu'il vous est agréable d'aller passer une heure ou deux chez l'abbé Césaire, dit le président à miss Wood. Bien que la distance d'ici à Saint-Eutrope ne soit pas longue, je vous engage à rentrer avant la nuit.

— Je vous remercie, Monsieur, répondit Mary. J'aurai soin d'être de retour au château de bonne heure.

— A bientôt, fit Sabine, en embrassant l'Anglaise.

— Mon Dieu! dit madame des Touches à sa belle-fille, quand la voiture fut en mouvement, où en arriverez-vous dans six mois, si vous en êtes déjà aux accolades le premier jour ? J'aurais pensé, continua-t-elle en s'adressant à son mari, que vous auriez fait accompagner miss Wood par une femme de chambre?

— Eh! ma chère, quelle idée! ce serait la première fois qu'une institutrice de Sabine aurait un chaperon.

— Oui, mais les autres étaient d'âge et de figure à n'en avoir pas besoin.

Le père et la fille soupirèrent sans se regarder. L'un songeait qu'il devait s'attendre à voir ce reproche amer revenir souvent dans l'entretien. L'autre se disait que la pauvre miss Wood aurait bientôt à se repentir d'être jolie.

— Nous aurions pu, reprit Sabine, la prendre avec nous et la déposer à la porte de la cure, avec un léger détour.

— Il ne manquerait plus que de lui donner ces habitudes, répondit madame des Touches.

Cependant l'institutrice, enveloppée dans son plaid et coiffée d'un petit chapeau de paille noire très allongé devant, de cette forme gracieuse appelée par les Anglais : *baby's hood*, s'engageait, d'une marche un peu lente, sous les chênes encore garnis de leurs feuilles. Pour la première fois, depuis quarante-huit heures, elle avait le temps de penser, de méditer, de se souvenir. Deux jours plus tôt, à la même heure, elle était à genoux près du fauteuil de madame O'Brien, la supérieure presque octogénaire du couvent de Roehampton, où elle avait passé son enfance et sa jeunesse.

Elle entendait encore les paroles de la sainte religieuse :

« Nous ne nous reverrons plus dans ce monde, mon enfant, du moins je le souhaite pour vous. Le malheur pourrait seul vous ramener dans cette maison dont vous trouverez toujours la porte ouverte. Que Dieu vous bénisse. Vous n'aurez bientôt plus que lui sur

qui compter, car l'abbé Césaire approche, comme moi, du terme. Celui-là est un saint et, quoi que vous fassiez, — c'est ma dernière parole — vous ne lui rendrez jamais la centième partie de ce qu'il a fait pour vous. »

Ensuite, elle avait perdu de vue les grands arbres de Roehampton. La course vertigineuse avait commencé, l'entraînant successivement, comme dans un rêve d'affolement infernal, à travers le tourbillon bruyant et enflammé de Londres; sur une mer dont elle devinait dans les ténèbres les déchaînements furieux; au milieu des longues avenues désertes d'une autre capitale s'éveillant à peine. Puis encore des kilomètres dévorés, des ponts franchis presque sans les toucher, des souterrains faisant subitement la nuit et le tonnerre, des arrêts brusques dans des gares, avec des noms inconnus criés à la hâte. Enfin, le terme du voyage, une maison nouvelle, des visages étrangers, une vie différente, la vie qui se gagne, le travail qui se paye!

Et cependant, il ne fallait pas se plaindre.

Sur les trois êtres dont elle devenait la commensale, deux au moins promettaient d'être bons pour l'étrangère. Elle ne quittait, hélas! aucun parent. Elle retrouvait l'homme qui, depuis son bas âge, lui tenait lieu de famille, qu'elle respectait de toute sa vénération, qu'elle aimait de toute sa tendresse.

Elle était sortie de la garenne. Une légère éminence, plantée de bruyères, à descendre, un ruisseau à franchir sur un pont rustique, une barrière peinte en blanc à ouvrir, et les premières maisons de Saint-Eutrope se dressaient devant elle, alignées de chaque côté de la route.

C'était un grand bourg qui ne ressemblait guère aux villages d'Angleterre, car, ici, un mot expliquait tout, résumait tout, gouvernait tout : la vigne. Partout l'œil n'apercevait que des tonneaux, tantôt vides, rangés devant les maisons, rebattus à grand bruit par le cercleur, roulés presque debout, avec un miracle d'équilibre, par l'apprenti courant derrière eux; tantôt pleins, chargés sur de longues charrettes

que des bœufs poussaient lourdement de leurs grands fronts matelassés de toisons de brebis.

Dans les fossés du chemin, les *brûleries* faisaient couler le résidu sombre, à l'odeur affadissante, de leurs alambics, tandis qu'au coin de chaque cour, le *chai* soigneusement fermé étalait sur les tuiles de son toit, comme sur une immense trogne enluminée, la teinte chaude produite par l'émanation des fûts d'eau-de-vie vieillissant dans l'ombre.

Mary suivait l'interminable rue où la pluie de la veille avait laissé une purée blanche de boue calcaire. Sans demander son chemin, elle se dirigeait vers l'église qui formait le centre du bourg. Au pied de la vieille tour délabrée, dont elle apercevait la maigre croix de fer penchée par le vent, elle était sûre de trouver la cure et celui qu'elle allait voir. Elle atteignit la place, formée par la rencontre de deux rues perpendiculaires. Elle passa devant la gendarmerie, dont l'adjectif : *nationale*, peint de frais, rappelait au passant que les gouvernements changent, mais que les voleurs restent.

Endormie pacifiquement au soleil, la Bastille cantonale ne laissait voir, par la porte entr'ouverte de sa cour, qu'une garnison féminine de quatre ou cinq amazones restaurant des culottes bleues. La directrice des Postes et Télégraphes vit passer Mary et la salua. Vouée par ses fonctions au plaisir de connaître les secrets de chacun et au chagrin de les taire, elle aurait pu dire qui était miss Wood, d'où elle arrivait, ce qu'elle était venue faire dans « la localité ».

Déjà Mary se demandait si elle n'allait pas se faire indiquer, par cette affable personne, la direction du presbystère. Mais, voyant l'église ouverte, elle y entra, voulant, avec la tendre recherche d'un cœur pieux, que sa première visite fût pour le Maître, la seconde pour le serviteur.

Le temple, assez pauvre, était désert. Les pays où l'on récolte le plus de vin ne sont pas ceux où l'on répand le plus de prières, et Saint Eutrope n'échappait pas à la loi générale. En s'agenouillant près du pilier dont l'enduit de chaux blanche enlevé par les coudes laissait

voir presque partout la pierre jaunâtre, Mary sentit peser sur elle une impression de tristesse. Tel ce serrement de cœur qui nous saisit en pénétrant dans un intérieur où la gêne éclate. Quelle différence entre ces murs nus, ces fenêtres dont les vitraux blancs, ternis par la poussière, laissaient pénétrer une lumière crue, cet autel strictement orné du nécessaire, et la chapelle de Roehampton avec ses tableaux, ses sculptures, l'or des chandeliers et des lampes brillant dans la lumière empourprée des verrières gothiques !

— O mon Dieu ! dit-elle en appuyant son front dans ses mains, vous êtes, vous, toujours le même.

Et, de ses lèvres, s'échappa, avec un soupir, l'appel ardent et plaintif des êtres qui sont seuls au monde.

Elle n'aurait pas pu dire depuis combien de temps elle était là, lorsqu'une main touchant légèrement son épaule l'arracha à sa prière. Elle leva la tête et vit devant elle le visage paternel du saint prêtre qui lui souriait.

— Vous avez bien fait de commencer par *lui*, dit-il à voix basse en montrant l'autel. Mais, à présent, c'est mon tour. Venez.

Le presbytère ressemblait aux autres maisons, aux pauvres s'entend, sauf qu'il n'y avait devant la porte ni la rangée de tonneaux, ni le petit ruisseau d'eau noire.

Quand Mary fut assise dans l'un des deux fauteuils de paille qui garnissaient le modeste parloir, l'abbé Césaire prit place dans l'autre, s'y établit commodément comme pour une longue causerie et, regardant la jeune fille avec un air de satisfaction complète, il engagea l'entretien par ces mots :

— Eh bien?

— Eh bien, répondit gaiement l'institutrice, me voici. C'est ce que j'ai à vous dire de plus intéressant.

— N'avez-vous pas été bien surprise quand votre bonne supérieure vous a dit que je vous faisais débuter comme ma paroissienne?

— Bien surprise et encore plus heureuse. Depuis que j'ai l'âge de réfléchir, je savais qu'il

me faudrait un jour gagner ma vie. Je ne m'en effrayais point, car je tâche de n'avoir peur de rien, excepté de ce qui est mal. Mais ce qui était, malgré tout, une réalité pénible devient pour moi un rêve inespéré.

— Et moi, depuis bien des années, j'avais décidé, sans en rien dire à personne, que la première éducation dont vous auriez la charge serait celle de Sabine des Touches. Vous voyez que, quand l'abbé Césaire a décidé une chose...

Et le digne prêtre aspira voluptueusement une prise, comme une récompense décernée par lui-même à son succès.

— Mais, dit miss Wood, comment se fait-il que vous ne m'ayez jamais parlé de cette famille, même quand vous êtes venu à Roehampton au mois de juillet?

— Eh! mon enfant, par une prudence bien simple. Si mes projets n'avaient pas abouti et qu'au lieu de venir ici, vous eussiez été forcée de vous placer bien loin, comprenez-vous quelle déception et quel chagrin pour vous?

— M. des Touches sait-il tout cela?

— Il le sait maintenant. La chose une fois faite, il m'aurait paru que c'était peu loyal de dissimuler. D'ailleurs, l'ancien président est pour moi un ami et l'un des hommes que j'estime et respecte le plus en ce monde.

— Vous le connaissez depuis longtemps?

— Depuis qu'il était étudiant à Paris, et moi vicaire à Saint-Sulpice. Je l'ai perdu de vue, il y a vingt ans, quand ma santé m'a obligé à quitter le ministère paroissial. C'est alors que je suis allé en Angleterre et que le couvent d'où vous sortez m'a choisi comme aumônier. Mais je ne voulais pas mourir loin de la France. Je suis revenu dans la Saintonge qui est mon pays et celui de la famille dans laquelle vous allez vivre. Le président a voulu m'avoir pour curé et je me suis laissé faire, ce qui ne m'a pas empêché, presque chaque été, de revoir ma chère chapelle, mes bonnes religieuses et ma petite Mary. Voilà toute l'histoire.

— Toute l'histoire! vous oubliez la partie qui me regarde. Où serais-je maintenant sans vous? Qui sait si je ne serais pas une men-

diante des rues ? A qui dois-je, pauvre orpheline, d'avoir été élevée comme une fille de pair, dans le premier couvent catholique de Londres?

— Vous le devez à Dieu qui nous a donné pour enfants, à nous autres, ceux qui n'ont plus de père ici-bas.

— Ah ! je me demande souvent si je n'ai pas gagné au change. A mesure que j'ai pu réfléchir davantage, j'ai deviné un triste mystère sous les réticences de votre charité. Comme mes pauvres yeux se sont fatigués souvent à vouloir percer la nuit sombre qui environne ma naissance!

— Ne regardez que l'avenir qui réclame tout votre courage. Pensez à vos nouveaux devoirs. Quelle impression vous a produite votre arrivée au Sauzet?

— Certes — je me le disais tout à l'heure — je n'ai point à me plaindre. J'ai trouvé, en Sabine, une jeune fille très bonne, très simple, avec quelques-uns des défauts que j'ai entendu critiquer chez les Françaises. Je n'ai

rien à ajouter sur M. des Touches, après ce que vous en avez dit tout à l'heure, si ce n'est que mon impression confirme vos paroles. Quant à madame des Touches...

— Ne vous pressez pas de la juger. Elle n'a, d'ailleurs, que voix consultative pour l'éducation de sa belle-fille. Sur ces trois personnes, je suis sûr que deux au moins vous apprécieront et vous aimeront. Soyez *vous* et faites votre devoir. Peu à peu il vous apparaîtra, au moyen de votre tact et de mes conseils. Ayez grande confiance en M. des Touches. C'est un homme rare et supérieur à tous les points de vue.

— Pourquoi a-t-il quitté la magistrature si jeune?

— Il ne l'a dit à personne, et vous devez éviter soigneusement toute allusion à ce sujet qui lui est pénible. Et maintenant, venez que je vous montre mon jardin et l'école de mes bonnes Sœurs. Après quoi je vous promets un thé tellement *anglais*, qu'en fermant les yeux, vous vous croirez à Roehampton.

A la chute du jour, miss Wood encouragée et réconfortée par les heures qu'elle venait de passer avec le bon abbé, reprenait le sentier de la garenne.

Pendant ce temps-là, l'ancien aumônier lisait la lettre suivante dont madame O'Brien. la supérieure, avait chargé pour lui l'oiseau qui s'envolait, afin de chercher sa vie à travers le monde :

« Monsieur et vénérable abbé,

» La pauvre Mary part tout à l'heure, bien triste de nous quitter et bien heureuse à la pensée que vous l'attendez à l'autre bout du chemin. Je me réjouis, quant à moi, du succès de vos désirs. Dans une famille comme celle dont vous m'avez fait la peinture, avec les conseils de votre sagesse et de votre affection à sa portée, Mary a toutes les chances de commencer, de la façon la plus favorable, la dure carrière qui s'ouvre devant elle.

» En vous portant garant de son mérite,

vous n'avez pas à craindre le reproche d'avoir fait des promesses qui ne seront pas tenues. Mary Wood est une personne hors ligne sous tous les rapports. Son instruction est complète; c'est ce que nous pouvons faire et, probablement, ce que nous avons fait de mieux depuis longtemps. Sa piété est grande, mais éclairée et solide. Son jugement est sûr; son courage à toute épreuve. S'il s'agissait de beaucoup d'autres, je dirais que son extérieur est trop séduisant, mais je la crois, plus que le très grand nombre, à l'abri de ce côté, et, d'ailleurs, avons-nous le droit de reprocher à Dieu d'avoir donné à sa créature une perfection trop grande?

» Durant les deux mois de vacances qu'elle vient de passer chez lady Claremont, ainsi qu'elle le fait depuis plusieurs années, elle a achevé d'acquérir un usage du monde qui en fait une jeune femme accomplie. Elle a été fort remarquée, et son ancienne compagne, en la ramenant à Roehampton, me disait que Mary pouvait espérer, selon toute apparence, un

mariage avantageux dans notre pays, où l'absence de dot n'est pas, comme dans le vôtre, un vice rédhibitoire pour une jeune fille.

» Mais vous voulez que la chère enfant connaisse la France ,et ni elle ni moi ne songeons à discuter les décisions du seul protecteur qu'elle ait en ce monde. Que Dieu l'assiste et la conduise.

» Son départ me causera moins de tristesse si, comme je l'espère, je reçois de vous la promesse que son absence ne privera pas de vos visites habituelles le petit troupeau dont vous avez été le pasteur, et qui se recommande aux prières de votre charité. »

— Oui, certes, j'ai voulu qu'elle connaisse la France, dit en lui-même le curé de Saint-Eutrope en refermant la lettre. Et cependant, plus l'instant décisif approche, plus je me demande si mon instinct m'a sagement guidé. A la grâce de Dieu ! je crois que j'ai fait mon devoir, le ciel fera le reste.

Le jour baissait déjà. C'était l'heure où l'abbé Césaire allait voir ses malades.

— Justine ! cria-t-il d'une voix forte, mon chapeau et ma douillette, je sors.

Une vieille femme à cheveux gris, dont la haute taille commençait à se courber, entra en s'essuyant les yeux. Ses vêtements sombres et son bonnet de tulle noir lui donnaient presque l'air d'une religieuse. Mais son visage n'offrait pas, en ce moment surtout, cette expression de calme dont les années du cloître revêtent la physionomie humaine.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue *la* voir? demanda le prêtre. Vous vous êtes cachée, je gage ?

— C'est vrai, monsieur le curé, fit la servante. Je n'ai pas eu le courage de me trouver en face d'elle.

— Il faudra bien finir par avoir ce courage, mon enfant. Miss Wood viendra souvent ici. D'ailleurs, elle ne se doute pas que vous... l'avez vue naître et que vous êtes avec moi la seule créature vivante qui sachiez son histoire.

— Dieu veuille qu'elle ne se doute jamais de ce que je sais !

— Peut-être aurez-vous le devoir de le dire un jour, Justine ; ce sera votre expiation. Mais vous auriez été surprise de la retrouver si grande et si belle. Vous ne l'auriez pas reconnue si vous aviez pu la voir.

— Je l'ai vue, monsieur le curé, sans qu'elle m'aperçoive. Elle est le portrait de sa pauvre mère. Ah ! me voilà bouleversée pour longtemps !

— Il faut vous calmer, mon enfant ; Dieu vous a pardonné. L'enfant que vous avez su retrouver dans l'immensité de Londres vous pardonnera un jour. Sans vous, peut-être, elle serait aujourd'hui une mendiante.

## V

— Êtes-vous contente de votre après-midi, Sabine? demanda miss Wood à son élève quand elles se retrouvèrent ensemble, durant l'heure précédant le dîner.

— Elle n'a rien eu d'extraordinaire. Chaque semaine, une fois au moins, nous allons à la Grand'Combe, chez nos cousins d'Uzel. Ces dames font leur tapisserie, sous la charmille, quand il fait beau, au salon quand il pleut, tandis que mon père et mon oncle se promènent dans les champs en causant agriculture.

— Vous ne devez pas beaucoup vous amuser. Est-ce qu'il y a des enfants dans la maison?

— Un seul, qui se nomme Roger. Le baron a des idées à lui sur l'éducation et sur la politique. Aussi n'a-t-il jamais voulu que mon cousin quittât la maison paternelle.

— Alors, il a un précepteur?

— Oh ! fit Sabine en rougissant un peu, je ne crois pas Roger très fort sur le latin ou le grec, mais c'est un si bon garçon ! Ses parents passent toute l'année à la Grand'Combe, sauf quelques semaines à Paris, au printemps. M. d'Uzel n'aime que la campagne et je crois que son fils sera comme lui.

La cloche du dîner se fit entendre.

— Grand Dieu ! s'écria Sabine, descendons vite. Si vous étiez en retard le premier jour, madame des Touches ne vous le pardonnerait pas. Elle ne pardonne pas facilement, ma belle-mère.

A table, le président et miss Wood firent tous les frais de la conversation qui roula exclu-

sivement sur la visite de l'institutrice à Saint-Eutrope. Sabine écoutait, évidemment charmée par le langage de Mary, qui s'exprimait avec la correction un peu raffinée d'une étrangère bien instruite dans notre langue, soulignant ses réponses, moins par ses gestes dont elle était sobre, que par l'expression parlante et animée de sa physionomie, pleine de mobilité et de charme.

Madame des Touches ne perdait pas un seul des mouvements de la jeune fille, lui faisant subir, à l'insu de la pauvre Anglaise, un véritable examen sur les règles de la conduite à table.

Comme on passait au salon, la présidente ne put s'empêcher de dire du ton un peu sec d'un examinateur grincheux qui n'a pas trouvé le placement de ses boules noires :

— Est-il vrai, Mademoiselle, que vous n'ayez jamais quitté le couvent jusqu'à aujourd'hui?

— Je n'ai jamais eu d'autre *home*, comme nous disons, Madame. Mais une de mes compagnes qui m'aimait beaucoup est devenue

lady Claremont, et, plusieurs fois, j'ai passé des mois de vacances chez elle.

— C'était un grand château?

— Un des plus grands d'Angleterre, Madame, à ce que j'ai entendu dire.

— Alors vous devez trouver notre maison bien petite et bien sévère?

— Ma chambre de Roehampton était plus petite encore, et la règle plus sévère. Cependant j'ai vécu bien heureuse là-bas.

— Vous avez entendu? demanda madame des Touches à son mari quand ils furent seuls. Croyez-vous qu'il soit agréable pour une maîtresse de maison d'avoir chez elle une fille qui a des habitudes semblables? Je rougirai, maintenant, chaque fois qu'il me faudra faire reservir au déjeuner un plat de la veille. Un des plus grands châteaux d'Angleterre! Vous avez vu sa désinvolture en disant cela? Positivement elle a l'air d'une duchesse égarée chez de petits bourgeois.

— Hélas! ma chère amie, la perfection n'est pas de ce monde. Souvenez-vous de ce que

vous a fait souffrir *Fraulein* Worms par ses manières qui n'avaient certes rien de ducal. Celle-ci me semble avoir fort bien pris son parti de n'être pas chez des gens qui ont vingt millions de rente.

Le lendemain, après midi, le soleil était radieux, et les chemins devenus secs permettaient une longue promenade dans la campagne.

— De quel côté irons-nous, miss Wood? demanda Sabine, l'heure de sortir arrivée.

— Mais, dit l'institutrice en riant, je suis forcée d'abdiquer mon autorité tant que je ne connaîtrai pas mieux le pays. Choisissons le premier chemin qui s'ouvrira devant nous.

Il se trouva que ce chemin était celui de la Grand'Combe. Au bout de quelques pas, Sabine prit la parole :

— Je voudrais vous demander une faveur, miss Wood. Je ne suis plus une petite fille, puisque je vais accomplir mes dix-sept ans. Je n'ai pas d'amie intime et j'ai... une belle-mère. Vous m'avez inspiré, dès la première minute,

une grande confiance, parce que vous êtes simple. J'adore les gens simples. Si vous vouliez être pour moi autre chose qu'une institutrice? Figurez-vous que nous nous sommes connues au couvent, et que vous êtes chez moi comme vous étiez chez lady Claremont.

— Ma chère Sabine, répondit Mary, votre pensée me touche plus que je ne puis dire. Mais ce que vous me demandez avec tant de bon cœur ne dépend ni de vous ni de moi. Nous ne vivons pas seules, au Sauzet.

— Aussi ne serons-nous des amies qu'en tête-à-tête. Hors de là, l'étiquette règnera entre nous comme à la cour de Louis XIV. En public, je vous appellerai miss Wood. Mais, si vous vouliez, quand personne ne pourra nous entendre, je vous appellerais Mary.

— De tout mon cœur, dit l'institutrice sincèrement émue, à une seule condition : votre père le saura.

— Je le lui dirai ce soir, mais nous pouvons commencer provisoirement, voulez-vous?

Pour toute réponse, miss Wood embrassa cordialement son élève.

— Voyez-vous ? continua celle-ci, on pourrait croire que rien ne me manque. Et cependant, je vis dans une solitude pénible. Mon père m'adore, mais ses fonctions l'ont rendu un peu grave et je le trouve même souvent triste. Mon frère se jetterait au feu pour moi, mais, en dehors d'un mois de vacances, je ne l'aperçois jamais. Je n'ai donc personne à qui je puisse dire tout ce que je pense, et je vous assure que je pense beaucoup.

— Tant pis ! répondit miss Wood. Il ne faut pas trop penser, à votre âge.

— Mon Dieu ! Mary, on dirait que vous avez trente ans.

— Pire que cela. J'ai une élève qui va en avoir dix-sept.

Soudain, comme elles arrivaient au détour d'un petit bouquet d'arbres, elles aperçurent un jeune homme qui venait à leur rencontre, cheminant lentement, et fort occupé à faire

voler au loin, du bout de sa lourde canne, les pierres roulantes du sentier.

C'était un grand garçon de cinq pieds huit pouces, avec des épaules larges en proportion. Ses pieds, chaussés de grosses bottines, ne brillaient point par la petitesse, ni ses mains, qu'il gardait nues, par la blancheur. Le regard très franc de ses yeux bleus avait quelque chose de si jeune, on aurait presque pu dire de si enfant, que le visage à peine marqué d'une moustache blonde semblait comme déplacé sur ce corps de colosse. Le jeune promeneur n'était ni beau ni laid, et semblait s'en soucier médiocrement, comme de beaucoup d'autres choses d'ailleurs.

La vue des deux jeunes filles ne parut lui causer aucune surprise. Il continua à s'avancer du même pas, en interrompant prudemment ses exercices de catapulte, qui pouvaient devenir meurtriers à cette distance.

Arrivé à la portée convenable, il ôta son large chapeau de feutre, un peu blanchi par le soleil et les averses et, tendant à ma-

demoiselle des Touches sa main énorme

— Bonjour, Sabine, dit-il, comme s'il eût salué un camarade.

— Bonjour, Roger, répondit la jeune fille avec une égale absence d'émotion. Je vais vous présenter à miss Wood. Mon cousin, Roger d'Uzel, dont je crois vous avoir déjà parlé.

— Vous avez fait bon voyage, Mademoiselle? demanda le flegmatique personnage en remettant son chapeau, après avoir salué. Mauvais temps sur la Manche, n'est-ce pas? Avez-vous eu le mal de mer?

— Mais non, répondit Mary, surprise, moins qu'une autre, en sa qualité d'Anglaise, d'une rencontre si peu cérémonieuse.

— Vous avez plus de chance que moi, alors. En fait de traversée, je ne connais que celle de Bordeaux à Royan et... je ne vous dis que ça. N'est-ce pas, Sabine? vous y étiez.

— Oui, hélas! quel affreux souvenir! Vos parents vont bien aujourd'hui?

— Comme d'habitude, merci. Et que dit votre nouvelle institutrice de notre pays de

Saintonge? N'est-ce pas qu'il est beau, Mademoiselle?

— Oh! très beau, répondit Mary, respectant l'honorable conviction qui éclatait chez son interlocuteur. Vous paraissez l'aimer beaucoup.

— Certes, Mademoiselle. Si vous connaissiez la Grand'Combe! Vous la connaîtrez bientôt, j'espère. Je ne pense pas que vous ayez vu souvent de résidences plus agréables, en Angleterre. Ce n'est pas que je veuille prétendre que le Sauzet... C'est si joli, le Sauzet!...

— A la bonne heure! dit Sabine en riant. J'allais me fâcher. Mais vous devenez terriblement diplomate, Roger.

— Moi! diplomate? Oh! non, par exemple. Je ne pense même pas en avoir l'air, n'est-ce pas, Mademoiselle?

— Non, fit l'Anglaise en riant. J'ai vu souvent le portrait de lord Palmerston. Il ne vous ressemble pas.

- Et moi je n'ambitionne pas de lui ressembler. Le métier d'homme d'État ne saurait

me plaire. Vivre et mourir à la Grand'Combe heureux, tranquille et sans soucis, voilà tout mon rêve. Mais qu'est-ce que j'aperçois là ?

A côté d'une charrette chargée de cercles, embourbée dans une fondrière du chemin de traverse, un paysan à la tête grisonnante faisait pleuvoir sur une vieille jument essoufflée une grêle de jurons et de coups.

— Allons ! allons ! père Isidore, cria Roger d'Uzel. Ne battez pas votre pauvre bête. Prenez-la plutôt par la bride. D'un coup d'épaule, je vais vous sortir de là.

Il le fit comme il le disait. Jetant sur le gazon sa canne et son chapeau, il s'arc-bouta aux ais boueux du véhicule. Le sang monta à ses joues déjà colorées par la santé, on entendit un léger craquement dans les planches et l'équipage, hors de peine, se remit à rouler lentement.

— Bien des remerciements, monsieur Roger, disait l'homme. Vous êtes toujours là quand il faut rendre service. A votre âge, bien sûr, j'étais un luron. Mais, sans vous vanter, je

n'aurais pas voulu *me lutter* avec vous. Et je doute si aucun gars du canton voudrait s'y frotter aujourd'hui.

Le sauvetage opéré, Roger ramassa sa canne et son chapeau, tira sa montre et prit congé des deux jeunes filles aussi simplement qu'il les avait abordées.

— Quel bon garçon que ce Roger ! s'écria Sabine quand le jeune athlète eut repris le chemin de la Grand'Combe. Si vous saviez comme tout le monde l'adore ici !

— D'après ce que je viens de voir, cela ne m'étonne pas. Mais je croyais votre cousin beaucoup plus jeune. Vous en parliez comme d'un enfant.

— Tout le monde le traite ainsi, à commencer par mon oncle qui l'envoie bourrer sa pipe quand elle est vide. Et, de fait, il est bon et simple comme un enfant. Quelle différence avec les jeunes gens d'aujourd'hui !

— Miséricorde! fit Mary en riant. Quelle expérience ! Je croyais que le monde était un pays inconnu pour vous.

— Je le connais par les récits des voyageurs. Moi aussi, on me traite en petite fille. Papa ne veut pas me marier avant ma vingtième année. Mais cela m'est égal. Rien ne me presse.

Cette rencontre avec Roger d'Uzel ne fut pas la seule. On eût dit que le diable s'en mêlait, si le diable avait quelque chose à voir dans des rencontres aussi honnêtes. Au milieu de leur promenade, au moment où elles s'y attendaient le moins, Mary et son élève voyaient le jeune homme sortir d'un bouquet d'arbres ou déboucher de quelque chemin creux. Il les saluait du clair regard de ses yeux jeunes, du franc sourire de son honnête figure épanouie, leur tendant, comme à de bons camarades, sa large main nue. Puis, au bout d'un quart d'heure de conversation d'écolier, il disparaissait comme il était venu.

Chaque semaine, Sabine et ses parents se rendaient à la Grand'Combe, ou les d'Uzel venaient au Sauzet. Il était convenu tacitement — et mademoiselle des Touches n'était pas

étrangère à un arrangement qui lui convenait sans doute — que Mary consacrait à visiter l'abbé Césaire le temps de ces entrevues.

Il avait bien fallu, à la fin, que Justine se présentât devant la jeune Anglaise. D'abord étonnée des allures étranges de la servante qui semblait trembler devant elle, miss Wood n'avait pas été moins surprise de se voir traitée, au bout de peu de temps, par la vieille bonne du presbytère, comme si elle, Mary, eût été sa maîtresse véritable.

C'étaient, de la part de la pauvre créature, des attentions, des soins prodigués avec le dévouement d'un chien fidèle, et même avec cette adoration craintive de l'esclave Hindou, dont l'attouchement est une souillure.

Un certain jour de décembre qu'une épaisse couche de neige à demi fondue couvrait la terre, miss Wood arriva chez l'abbé ses chaussures traversées par l'humidité. Le prêtre était absent. Avec des mains qui tremblaient bien fort, Justine débarrassa la jeune fille de

ses bottines mouillées et, à genoux devant elle, réchauffa en les frottant comme ceux d'un enfant ses pieds glacés. Tout à coup, vaincue par une émotion secrète, elle y posa ses lèvres en fondant en larmes. Puis, comme le curé entrait, elle s'enfuit en sanglotant.

— Pauvre Justine ! dit Mary tout émue elle-même, que lui arrive-t-il donc ?

— Oh ! répondit l'abbé, ne soyez pas surprise de ses façons bizarres. Vous lui rappelez une petite fille qu'elle a tendrement aimée. C'est un brave cœur que ma vieille Justine. Vous le saurez quand vous la connaîtrez mieux.

## VI

Le temps s'écoulait, rapide, au Sauzet, en dépit de l'égalité sans incidents d'une vie monotone.

A la fin de l'année, miss Wood, après avoir envoyé ses vœux à la Mère O'Brien, continuait ainsi sa lettre :

« Bientôt deux mois que je vous ai quittées Il me semble que j'arrive, tant les jours ont passé comme des ombres, et tant mon regret de vous est le même. Si je vous avais près de moi, comme j'ai le vénérable protecteur à qui

je dois, parmi tant de bonheurs, celui de vous avoir connue, je dirais que je suis complètement heureuse. Je vis chez des gens distingués, bons, honnêtes, dignes de respect; M. des Touches, surtout, mérite ces éloges. D'ailleurs il a complètement la confiance de l'abbé Césaire, et c'est tout dire. La présidente, sa seconde femme, est d'un esprit moins large et, probablement, d'une origine moins élevée. De ce côté, j'ai des précautions à prendre pour éviter les chocs. Mais, grâce au cher curé de Saint-Eutrope qui sait, d'un mot, dire tant de choses, je n'ai pas eu à faire usage, au moins jusqu'ici, de cette patience et de cette résignation que vous m'avez éloquemment prêchées.

» D'ailleurs, mon élève me consolerait de bien des peines, si j'en avais. Elle répond assez peu, Dieu merci! à l'idée que je me faisais d'une jeune Française de son âge, de son rang et de sa fortune. Le lendemain de mon arrivée, elle était déjà mon amie, et j'ai eu besoin de me souvenir de vos conseils pleins de prudence

pour ne pas sortir de la réserve que ma nouvelle situation me commande. Cette jeune personne cache, sous une simplicité presque enfantine et sous la rondeur sans prétention d'un bon sens remarquable, un esprit de décision dont son père lui-même, habitué à la voir en robes courtes, ne soupçonne pas l'énergie. Il faut dire qu'il me laisse, en ce qui touche l'éducation de sa fille, une responsabilité que je trouve parfois trop complète. Je le crois absorbé par un chagrin dont j'ignore la cause et qui jette, à certains moments, sur son intérieur, un jour un peu sombre.

» Mais j'aime cette vie calme qui me rappelle souvent la chère maison de Roehampton. J'ai le double plaisir de travailler et de faire travailler un esprit intelligent et prompt à saisir les choses. Je chante souvent à l'église de la paroisse. La première fois, j'avais le gosier un peu serré en songeant à notre bien-aimée chapelle ; et je pense que l'abbé Césaire était comme moi, car sa voix tremblait en donnant la bénédiction. Il prétend qu'on vient un peu plus

dans son église pour m'entendre. Hélas! elle est presque vide! pauvre curé!

» Nous ne voyons pas beaucoup de monde. Les voisins sont rares, et je ne crois pas qu'on s'évertue, chez nous, à multiplier leurs visites. Après Pâques, nous irons à Paris; mais, d'après ce que me dit Sabine, je ne dois pas m'attendre à y trouver une vie plus agitée qu'au Sauzet. Je n'ai pas besoin de vous dire si je m'en consolerai facilement. »

Vers la fin d'avril, en effet, le château, comme chaque année, fut fermé pour quelques semaines et les des Touches accomplirent leur migration accoutumée vers la capitale.

Contrairement à ce qu'elle attendait, miss Wood reçut, dès ses premiers pas à Paris, une impression si étrange qu'elle en fut étonnée elle-même. C'était moins de l'admiration qu'une satisfaction mystérieuse de tous ses instincts. Il lui semblait avoir toujours connu la place de la Concorde avec ses fontaines, le jardin des Tuileries avec ses babys innombrables, les boulevards avec leur fièvre qui donne à la

flânerie elle-même quelque chose de hâté et de nerveux.

— Alors, disait Sabine toute joyeuse, vous aimez Paris?

— Oui, certes. C'est une ville superbe. Je dirais la plus superbe des capitales si je connaissais d'autres grandes villes que Londres.

— Quel bonheur ! et quelles charmantes promenades nous allons faire! J'en étais arrivée à craindre de sortir avec mademoiselle Worms. Je lui aurais pardonné de ne pas admirer Paris; mais elle voulait me faire admirer Berlin. Vous jugez comme c'était facile !

— N'ayez pas peur. Je ne vous forcerai pas à admirer Londres. Ici, les façades des palais elles-mêmes ont un air de fête, et comme un sourire lumineux qui semble souhaiter aux gens la bienvenue. Et la foule aussi est différente. Les uns courent à un plaisir, les autres à une fatigue, mais personne ne paraît, comme chez nous, se diriger vers un ennui. Je reproche seulement une chose à vos Français.

— Laquelle ?

— C'est d'avoir la curiosité trop grande et le regard trop... facile. Voyez comme ils se retournent tous parce que deux jeunes filles passent seules. Nous traverserions Londres d'un bout à l'autre, sans qu'on prenne garde à nous.

— Que voulez-vous! répondit Sabine, chaque pays a ses habitudes. Mais, à dire vrai, quand je sortais avec mademoiselle Worms, on nous regardait moins. Elle était si laide, la malheureuse!

Un jour que les deux jeunes filles, accompagnées de madame des Touches, se promenaient à pied sur la contre-allée des Acacias, un homme très élégant qui passait en phaéton, à côté d'un ami, fit arrêter l'équipage, descendit précipitamment et s'avança vers miss Wood avec une joyeuse surprise en lui tendant la main.

— Comment! c'est vous? s'écria-t-il en anglais. Quelle rencontre charmante! par quel hasard êtes-vous en France?

— Bonjour, sir George, répondit Mary en

français, sans quitter le bras de Sabine. Votre belle-sœur se porte bien, j'espère? Mademoiselle des Touches, mon élève, et sa mère. — Sir George Claremont.

Des saluts furent échangés. La présidente et sa belle-fille regardaient curieusement l'étranger qui ne semblait nullement étonné, en véritable Anglais qu'il était, d'apprendre qu'il parlait à une institutrice.

— Ainsi on ne vous verra pas à Claremont cet automne? dit-il. Quelle mauvaise nouvelle! Toutes les chasses, tous les bals, tous les dîners du monde ne consoleront pas de votre absence les invités de mon frère et de sa femme. Quant à moi, ajouta-t-il gracieusement, je vais écrire qu'on ne compte pas sur ma visite.

Au bout de quelques minutes de conversation, sir George rejoignit son ami, après une nouvelle poignée de main à miss Wood.

— Vous semblez connaître beaucoup ce jeune homme? demanda madame des Touches, vexée d'avoir joué un rôle neutre dans l'entretien.

— C'est le frère de lord Claremont, Madame.

Vous savez combien lady Isabel a toujours été bonne pour moi.

— Je n'ai jamais compris cette familiarité qui existe chez vous entre les jeunes gens et les jeunes filles, même...

— Même de situation différente, reprit Mary, continuant la pensée de madame des Touches. Peut-être le mot situation n'a-t-il pas tout à fait, chez nous, la même signification qu'en France.

— Il faut bien le croire, répliqua sèchement la présidente. Seulement, je vous ferai remarquer que vous êtes en France.

Le visage de miss Wood se couvrit de rougeur, et Sabine, voyant qu'elle allait répondre, lui pressa doucement le bras.

La jeune Anglaise se tut, mais elle revint à la maison l'âme étrangement agitée. Pour la première fois, depuis qu'elle avait quitté Roehampton, elle avait eu besoin de vaincre sa fierté. Elle aurait pu dire ce soir-là, elle aussi, qu'il y a des victoires qui valent des défaites.

— Mary, lui dit le lendemain matin Sabine, tandis qu'elles prenaient le thé, j'aurais voulu être Anglaise et je me sens l'amie de sir George Claremont. Voilà un vrai grand seigneur! Et puis, chez vous, ce sont les jeunes filles qui choisissent leurs maris. Le contraire est absurde.

— C'est possible, répondit miss Wood qui avait ses raisons pour ne pas laisser son élève divaguer sur ce thème délicat. Mais je vous ferai remarquer à mon tour que nous sommes en France.

— Eh! fit Sabine, vous en êtes déjà à citer ma belle-mère! Grand bien vous fasse. Quant à moi... Voulez-vous que nous allions au piano, Mademoiselle?

## VII

Un matin, M. des Touches reçut de son fils le télégramme suivant :

« *Expulsions ordres religieux ordonnées à X... J'envoie ma démission au garde des sceaux. A bientôt.*

» MAURICE. »

— Pauvre garçon ! soupira l'ancien magistrat. Le voilà, lui aussi, avec sa carrière brisée ! Mais comme je l'envie ! il trouve, dans sa re-

traite: le repos de sa conscience, tandis que moi!...

Comme il faisait ces réflexions, la porte s'ouvrit et la présidente entra dans le cabinet de son mari.

— J'ai vu le facteur du télégraphe, dit-elle. Rien de fâcheux n'est arrivé? Ces télégrammes me font toujours peur.

— Si, j'apprends une nouvelle fâcheuse, mais prévue. Maurice quitte sa carrière.

— Lui aussi! s'écria madame des Touches avec un geste d'accablement. C'est une habitude de famille, alors. Mais, au moins, dit-il pourquoi, *lui?*

— L'exécution des décrets contre les religieux est commencée dans son ressort.

— Eh! mon Dieu! de quoi se mêle-t-il? L'a-t-on consulté? est-il responsable? Mais, peut-être, vous-même lui avez donné le conseil d'agir comme il l'a fait?

— Je ne lui ai rien conseillé du tout. Toutefois, à vous parler franchement, j'estime qu'il n'y avait pas, pour lui, d'hésitation possible.

— A la bonne heure, mais la chose n'en est pas moins déplorable. Je ne connais pas de plus grand malheur pour un homme que d'être inoccupé.

— Oui, c'est un malheur de voir disparaître du jour au lendemain le but de toute une vie, et je l'éprouve aujourd'hui pour la seconde fois. Une fatalité s'attache à moi et aux miens. Il est écrit qu'il n'y aura plus de magistrats de notre nom. Pauvre Maurice! L'enthousiasme du sacrifice passé, je crains que son amertume ne soit vive. Du moins, ne lui laissons pas voir la nôtre.

L'émotion de M. des Touches était si grande, que sa femme se retira, lui faisant grâce des récriminations que ce sujet fâcheux provoquait d'ordinaire. Le lendemain, Maurice écrivait :

« Vous vous y attendiez, n'est-ce pas? Voilà ce que c'est que de compter un évêque et deux ou trois abbés dans sa famille, ou plutôt d'avoir une famille. Cela gêne dans certains cas, par exemple quand il s'agit d'aller sonner de bon

matin à la porte d'un couvent, entre un serrurier et un gendarme.

» Décidément, il faut toujours compter sur l'imprévu. Moi qui trouvais les vacances si longues à venir ! Les voilà commencées, et je vous embrasserai bientôt, le plus tôt possible, car on s'occupe trop de moi ici. Ma modestie en souffre. Les journaux du crû ont fait leur numéro de ce matin avec mon nom. Les uns rappellent mes aïeux du Parlement supportant l'exil plutôt que de violer leur conscience, et déclarent que mon départ est un deuil public. Les autres, d'un air bonhomme, insinuent qu'après tout, la perte est assez mince, et mon mérite assez restreint, puisque je peux vivre sans mes appointements.

» Pendant toute la journée d'hier, les visites n'ont cessé d'affluer et les cartes de pleuvoir. J'ai craint un instant de voir arriver des couronnes, mais j'ai déjà trente-sept invitations d'adieux à dîner.

» D'un autre côté, la prolongation de mon séjour à X... rendrait l'existence de certains

individus impossible. Le capitaine de gendarmerie, qui déjeunait chez moi toutes les semaines, mais qui a quatre enfants, n'ose plus sortir de chez lui de peur d'avoir à me saluer dans la rue. Mon président s'est mis au lit hier soir, et je parierais bien qu'il n'éprouvera du mieux qu'après mon départ. Quant à moi, je fais mes malles. Dès qu'elles seront fermées, je prendrai le train. Je me réjouis de vous embrasser tous. »

Dans une lettre à sa sœur, arrivée par le même courrier, Maurice écrivait, sur un ton un peu différent :

« Ma démission était forcée, mais je crains qu'elle n'avive chez mon père des regrets encore cuisants, malgré les années. Aussi je prends la chose avec lui du côté plaisant. A toi, ma petite sœur, qui as déjà toute ma confiance, je dirai la vérité. J'éprouve un découragement profond. J'aimais la magistrature comme les marins aiment la mer — quand ils l'aiment. Si tu savais comme j'ai travaillé pour en arriver où j'en suis ! Et me voilà, à vingt

huit ans, aussi avancé qu'à ma sortie de l'école, avec cette différence que la route ouverte alors est fermée aujourd'hui. Que vais-je faire? m'inscrire au tableau des avocats? Et après? C'est une carrière toute différente, qui demande des aptitudes tout autres. Je suis dans une tristesse amère et tu seras seule à le savoir. Mais, si c'était à recommencer, je referais ce que j'ai fait, je n'ai pas besoin de te le dire. »

— Pauvre Maurice! dit Sabine à son institutrice, en lui tendant la lettre qu'elle venait de recevoir. Voyez ce qu'il m'écrit. Nous serons deux à avoir ses confidences.

— Ah! fit en soupirant miss Wood quand elle fut arrivée à la dernière ligne, je comprends que l'on soit découragé à certaines heures!

Deux jours après, le soir, vers six heures, l'institutrice, restée seule à la maison, avait profité de cette liberté assez rare pour se mettre au piano et se donner le luxe de chanter pour elle toute seule. Peu à peu, l'enthousiasme de l'art s'était emparé d'elle et sa voix superbe de contralto, s'échauffant par degrés, finissait

par remplir le salon de son timbre chaud comme celui d'un violoncelle. Tout était oublié, en ce moment. Elle n'aurait pu calculer depuis combien de temps elle était là. Après avoir chanté tous les airs qu'elle préférait, elle disait, sur la musique de Wekerlin, les derniers vers de la chanson capricieuse du poète mort jeune :

Menez-moi, dit la belle,
Vers la rive éternelle
Où l'on aime toujours... !

Lentement, sa voix soupirait le : toujours! tandis que ses grands yeux semblaient chercher dans le ciel les contours lointains du rivage que peu de voyageurs ont découvert.

Soudain, en s'abaissant sur les touches, son regard rencontra celui d'un jeune inconnu qui la contemplait avec une curiosité ardente. Il était grand, brun, assez pâle, en ce moment du moins. Ses favoris noirs encadraient un visage énergique et distingué, mais voilé d'un nuage que ses yeux perçaient d'une lueur. Il y avait, dans ce regard, moins d'admiration que

de surprise, moins de plaisir que d'une sorte d'inquiétude instinctive.

Quant à miss Wood, bien qu'elle fût loin d'être une pensionnaire, elle s'était levée rouge de confusion.

— Mademoiselle, dit le jeune homme revenant à lui et saluant profondément, veuillez me pardonner mon indiscrétion, si c'en est une. Je suis le frère de Sabine et je devine sans peine que vous êtes miss Wood.

— J'étais restée seule, dit Mary comme en s'excusant, et je m'étais oubliée...

— Oh! Mademoiselle, c'est moi qui m'oubliais à vous écouter... à vous regarder. Grâce à vous, mon retour dans cette maison ressemble si peu à ce que j'attendais!

Tout en fermant le piano, Mary fixait sur le voyageur ses grands yeux étonnés.

— Oui, continua ce dernier. Je rentrais ici fort sombre, car je viens d'éprouver la première grande déception de ma vie. Mais, peut-être, ne savez-vous pas...

— Si, Monsieur. Votre sœur m'a tout dit.

Je sais quel sacrifice vous venez d'accomplir et, bien que je sois une pauvre étrangère, il me semble que j'en comprends l'étendue.

— Ma sœur vous aime beaucoup, Mademoiselle ?

— Pas plus que je ne l'aime. C'est une chère et douce enfant, si simple, si naïve et si bonne !

— Eh ! mon Dieu ! Mademoiselle ! dit le frère de Sabine en souriant, on croirait, à vous entendre, que vous avez le double de son âge.

— Ce qu'il y a de sûr, répondit gravement Mary, c'est que je devrais l'avoir, puisque ceux qui me l'ont confiée attendent de moi que je remplace sa mère.

Le jeune homme considéra un instant celle qui venait de parler ainsi. Puis, s'inclinant avec respect :

— Je vois, Mademoiselle, qu'ils ne se sont pas trompés.

Au même moment la porte s'ouvrit, une forme s'élança, Maurice était dans les bras de sa sœur.

— Méchant! disait Sabine. Ne pouvais-tu nous prévenir? J'aurais été si contente d'aller à ta rencontre!

M. des Touches, vivement ému, tenait une des mains de son fils. La présidente, gênée de cette situation toujours plus ou moins fausse de la belle-mère dans une scène de famille, croisait et décroisait les plis de son manteau en répétant, faute de mieux :

— Pauvre Maurice! pauvre Maurice!

Miss Wood, discrètement, s'était retirée dans sa chambre.

Elle reparut pour le dîner, mais elle n'y parla pas beaucoup. Sabine et son frère firent à eux seuls les frais de la conversation qui fut assez gaie.

— Il n'est question que de toi dans les journaux bien pensants, disait la jeune fille. Ils reproduisent ta lettre au ministre qui est superbe, c'est de la lettre que je parle. Ton nom est dans « le livre d'or de la magistrature ».

— Oui; je deviens, pour vingt-quatre heures, un homme dont le nom vivra toujours. Ils sont

bien une douzaine à qui j'ai fait gagner quarante ou cinquante francs de copie. Je ne connais rien de touchant comme ces articles. Je les lisais en chemin de fer et je me sentais empoigné comme s'il se fût agi d'un autre. Je me disais : « Pauvre garçon ! ne pourrait-on pas faire quelque chose pour lui ? Si jeune, si plein de bons sentiments, et déjà si éprouvé ! »

— Vous êtes bien heureux de prendre les choses en riant, dit la présidente. Je ne connais rien d'aussi profondément triste qu'une carrière brisée, et qu'un homme de valeur réduit à l'oisiveté.

— Sans aucun doute, ma mère. Cependant remarquez que l'homme dont vous parlez en termes si obligeants vient de faire un excellent dîner à la table paternelle. Il va dormir dans un bon lit qui est le sien. Il pourra recommencer demain et les jours suivants s'il en a envie. Franchement, il y a des gens plus à plaindre, n'est-ce pas, miss Wood ?

La jeune fille, surprise de se voir appelée en cause, leva les yeux sur Maurice.

— Peut-être, répondit-elle avec une émotion très simple, les gens le plus à plaindre sont-ils ceux que frappent des changements imprévus. On se résigne facilement à sa vie quand on sait d'avance qu'elle doit être dure et...

— Sûrement, interrompit la présidente en se levant de table. Chacun a son lot ici-bas, et chacun doit s'y tenir.

Là-dessus on passa au salon et miss Wood regagna sa chambre.

— Comment la trouves-tu? demanda Sabine. N'est-ce pas qu'elle est jolie?

— Elle est plus que jolie. Elle est charmante, simple, bonne, et sa voix, dont j'ai pu juger par hasard, est la plus sympathique que j'aie entendue de ma vie. C'est un trésor que l'abbé Césaire vous a découvert là.

— Ah! soupira madame des Touches, c'est un véritable malheur pour une pauvre fille qui doit gagner sa vie qu'un extérieur trop séduisant.

Personne ne releva cette observation pessimiste et l'on parla d'autre chose. Toutefois la

soirée fut triste, en dépit des efforts de Maurice pour l'égayer, car M. des Touches restait plongé dans une tristesse profonde qui n'échappa point à son fils. On se sépara de bonne heure. Comme Maurice, absorbé par une rêverie à laquelle Mary n'était pas étrangère, prolongeait sa veille avant de se mettre au lit, il entendit, dans la pièce voisine, le pas régulier de son père qui marchait de long en large. Il se souvint que, toute la soirée, M. des Touches avait paru en proie à un accablement que les circonstances ne pouvaient suffire à expliquer. Désireux de calmer, s'il en avait le pouvoir, cette agitation pénible, le jeune homme frappa à la porte qui s'ouvrit immédiatement.

— Quoi! mon ami, tu n'es pas encore couché!

— Je vous entends marcher, mon père, et j'ai deviné, dès la première minute, que vous êtes plus abattu que moi-même par ce qui m'arrive. Faut-il donc que ce soit moi qui vous console, et ne vous ai-je pas donné l'exemple de la bonne humeur?

— D'un bout à l'autre tu as été ce que tu dois être. Je suis fier de toi. Mais cette fierté n'exclut pas la tristesse ; la mienne est immense. Avec toi, s'éteint en quelque sorte la tradition de la famille. Depuis trois cents ans, un des Touches a porté l'hermine.

— Parbleu! mon père, permettez-moi de réclamer. Je ne suis pas encore mort. Qui vous dit que votre petit-fils ne sera pas président de la Cour de cassation, comme vous l'auriez pu être vous-même? Dieu me garde d'aborder un sujet sur lequel vous ne vous êtes ouvert à personne. Mais enfin, vous admettrez bien que nos situations n'étaient pas les mêmes. Il s'agissait pour moi d'un cas flagrant, public, tandis que vous...

M. des Touches continuait sa promenade, perdu dans ses pensées. Tout à coup il vint se planter droit devant la chaise où son fils était assis.

— Maurice, dit-il, tu n'as pu supporter la pensée de violer le repos et le droit de tes concitoyens. Tu t'es représenté, n'est-ce pas,

le remords qui remplirait le reste de ta vie? C'est pour cela que tu es parti?

— Vous le savez, mon père.

— Eh bien! il peut y avoir dans le passé d'un magistrat un souvenir plus terrible; c'est d'avoir mis son nom au bas de l'arrêt condamnant à mort un innocent.

— Grand Dieu! dit Maurice en se levant, mû comme par un ressort. Est-ce possible, mon père!

— Hélas! c'est possible, dit lentement le vieux juge en passant sa main sur son front.

— Et le malheureux a été...

— Sa tête n'est pas tombée. Il a eu sa grâce. Mais elle lui a servi de peu. Il est mort à Nouméa.

— Oh! dit Maurice en entourant de ses bras le corps de son père qui était tombé dans un fauteuil. Je comprends votre douleur immense. Mais, après tout, vous n'étiez point responsable. C'est le jury qui condamne. Le magistrat ne fait qu'ouvrir la loi et lire la sentence.

— Hélas! pendant de longues nuits j'ai fati-

gué mon esprit à me le persuader moi-même. C'est en vain. Non ! le juge qui dirige les débats, qui interroge l'accusé, qui résume la cause, ne peut se flatter d'être un instrument irresponsable. Oserais-tu soutenir le contraire, toi, qui as vu vingt fois un procès en Cour d'assises ?

— Eh bien ! l'erreur n'est pas un crime. Je connais un homme qui a tué son ami à la chasse. Il ne se considère pas comme homicide.

— Il chasse toujours ?

— Non. Depuis l'accident, son fusil est resté accroché au mur.

— Tu vois bien ! Tu comprends maintenant pourquoi j'ai accroché au mur, moi aussi, la robe rouge qui a servi à tuer un malheureux.

Le père et le fils restèrent en silence. Maurice oubliait sa propre histoire pour ne songer qu'au chagrin du vieillard qu'il voyait accablé devant lui.

— Mais comment avez-vous découvert la vé-

rité ? dit-il enfin. Et comment, l'ayant apprise, n'en avez-vous rien dit à personne ?

— J'en savais trop peu, et d'ailleurs il était trop tard. J'ai ouvert mon cœur à une seule personne, à un prêtre, à l'abbé Césaire.

— Vous n'aviez donc pas confiance en moi?

— Tu oublies que tu étais un enfant, alors. Mais aujourd'hui tu es deux fois un homme, par l'âge et par le sacrifice. Tiens, voici l'histoire terrible. Écoute. Tu regretteras moins, peut-être, le dangereux honneur auquel tu as renoncé.

## VIII

— Tu ne peux guère te souvenir d'une cause criminelle qui a fait grand bruit, il y a vingt ans. On trouva, un matin, égorgé dans son lit, le caissier en chef de la maison de banque Varin, Delcourt et Cie. La scène avait eu lieu dans un petit hôtel de la rue de Londres où se trouvaient les bureaux et le logement de Delcourt et de sa famille. Varin et sa femme habitaient à Passy. Comme on était au mois de juillet, madame Delcourt et sa fille prenaient des bains de mer. D'un autre côté, Varin se trou-

vait en Belgique pour les affaires de la maison, qui étaient alors des plus mauvaises. Bref, la nuit du crime, Delcourt et le caissier dormaient seuls dans l'hôtel.

» Delcourt, autrefois caissier lui-même, était de ces hommes qui n'ont l'esprit ouvert et le coup d'œil prompt que pour les chiffres. Il raconta qu'il avait découvert le cadavre le matin, avoua qu'il était alors le seul être vivant resté dans la maison — la fatalité avait voulu que son domestique n'y eût pas couché cette nuit-là — et déclara qu'à son lugubre réveil les ouvertures extérieures étaient fermées exactement comme la veille au soir.

» Le parquet ordonna son arrestation. J'avoue que j'en eusse fait autant.

» Mais ce qui perdit l'infortuné, ce fut que le coffre-fort avait été ouvert et volé d'une partie des titres qu'il renfermait, selon son propre aveu. Or, la clef du caissier avait été retrouvée, après de longues recherches, dans une cachette qu'un étranger ne pouvait évidemment connaître. Deux autres clefs seulement existaient : l'une

entre les mains de Varin qui fut rappelé par le télégraphe et déclara ne s'en être jamais séparé ; l'autre en la possession de Delcourt.

» L'accusation, soutenue par un des hommes les plus habiles de ce temps, s'empara de ces faits étranges. Elle s'attacha à démontrer que Delcourt, à la veille d'une déconfiture complète, avait voulu s'attribuer une partie des titres qui composaient l'actif social et que, surpris par l'apparition du pauvre diable qui couchait à côté de la caisse, il s'en était débarrassé par un coup de couteau. Le couteau appartenait à la cuisine de l'appartement de Delcourt.

» L'accusé se défendit assez mal, et, d'ailleurs, tout tourna contre lui. On prouva qu'en dernier lieu il avait eu, avec le caissier, des entretiens mystérieux où il semblait exiger une chose que l'employé refusait. Il fut même établi que celui-ci aurait été congédié sans l'intervention de Varin qui lui témoignait une amitié personnelle. Un témoin déclara avoir entendu, la veille du crime, ces paroles prononcées par Delcourt s'adressant au caissier :

« Il faudra que vous passiez par là ou par la porte. » Pressé de les expliquer, l'accusé s'embrouilla, prétendit qu'il s'agissait de blâmer la conduite privée du caissier et nullement d'exiger sa complicité dans un détournement de valeurs. Finalement, il ne convainquit personne.

» Tout le monde, il faut le dire, semblait avoir perdu la tête. Varin, l'associé, fut d'une faiblesse déplorable comme témoin à décharge, et chacun fut persuadé que la ruine de sa maison le préoccupait beaucoup plus que le danger qui menaçait la tête de Delcourt. Je ne pus même m'empêcher de le lui dire à l'audience.

» Malgré tout, je fus absolument étonné, je l'avoue, de voir le jury rendre un verdict sans circonstances atténuantes. Je crois encore aujourd'hui que ces douze bourgeois qui, sans doute, avaient des fonds dans quelque banque, avaient été rendus impitoyables par cette phrase de l'exorde du ministère public :

» — Celui que vous voyez-là, Messieurs, est un homme qui a tué pour voler non pas un individu ou une famille, mais des centaines de

familles qui lui avaient confié leurs fortunes. »

» Oh ! Maurice, vous êtes parfois trop habiles, vous autres, à trouver les mots qui font tomber une tête humaine.

— Pauvre père ! c'est un malheur qui ne risque plus de m'arriver maintenant.

— En vérité, je crois que je m'en réjouis. Mon pauvre ami, qu'ai-je à te dire de plus ? Il fallut bien prononcer la sentence. Quand je demandai à cet infortuné s'il avait quelque chose à dire sur l'application de la peine, il se leva, regarda autour de lui comme pour chercher quelqu'un, et répondit, d'une voix que j'entends encore vingt fois par jour : « Messieurs, je suis un honnête homme. »

» Puis il se rassit au milieu d'un silence de mort, c'est le cas de le dire. Mais ces paroles, prononcées d'une façon que je ne puis te rendre, avaient causé à tout l'auditoire une impression extraordinaire. Le jury signa un recours en grâce ; la peine fut commuée. Six mois après, Delcourt débarquait à Nouméa ; au bout de

l'année — je le sus depuis — il était mort. Moi, je l'avais oublié. Inutile de dire que la maison Varin-Delcourt avait fini par une ruine complète.

— Mais qui vous fait croire que cet homme n'était pas coupable ?

— Ah! voici où l'histoire tient du merveilleux terrible, si bien qu'on pourrait croire à l'intervention de quelque pouvoir d'outre-tombe. Quatre ans plus tard, ta pauvre mère meurt en mettant Sabine au monde. Tu venais, toi, d'entrer au collège, et j'étais seul. A force d'énergie et de travail, je tâchais de vaincre ma tristesse et je commençais à prendre le dessus, quand je reçois, timbrée de Paris, cette lettre que je peux te réciter par cœur, car je t'assure que je l'ai lue et relue :

» *Je vais mourir de chagrin d'avoir été la cause d'un crime dont le vrai coupable n'a pas été condamné. Si vous croyez en Dieu et en son jugement, faites tout au monde pour réparer, à supposer que quelque chose soit encore réparable. Delcourt était innocent, et moi, de-*

*puis quatre ans, je suis la plus misérable des femmes; du reste, j'en meurs.*

» La lettre n'était pas signée.

— Qui vous dit qu'elle ne venait pas d'un mauvais plaisant ou d'une folle? Quoi! mon père, c'est pour cela...?

— Attends. Je ne suis pas au bout. Ce que tu viens de dire, je le pensai tout d'abord, mais, en cet instant, je revis le regard indéfinissable de Delcourt et j'entendis ses paroles : « Messieurs, je suis un honnête homme. » A partir de ce moment, mon pauvre ami, la plus épouvantable des terreurs entra dans mon âme et n'en sortit plus. D'abord, je voulus savoir ce qu'étaient devenus les acteurs plus ou moins éloignés du drame. La femme du malheureux? disparue, naturellement : morte aussi, peut-être. Varin et sa femme? en fuite ou cachés quelque part, la faillite prononcée. J'eus beau chercher. On ne trouve pas facilement des êtres qui ne veulent pas qu'on les découvre et qui ont eu quatre ans pour effacer leur piste. J'appris seulement que Delcourt était mort,

comme je te l'ai dit, et qu'il était « très bien noté » à la Roquette, à l'île de Ré, sur le transport, partout.

» Et alors, je me trouvai, plus seul que jamais, entre le doute effroyable qui m'assiégeait et le chagrin de mon veuvage. Au bout de deux ans, mon pauvre Maurice, je n'y pus tenir et je me remariai.

— Dieu sait, mon père, que je ne vous en ai pas aimé moins.

— Non, mais je n'en fus guère plus heureux, car le cauchemar de mes nuits et de mes jours restait le même. J'y pensais constamment et je roulais dans mon esprit les moyens d'arriver à une certitude quelconque. J'avais relu dix fois, peut-être, toutes les pièces du procès, examinant tout : l'accusation, les témoignages, l'interrogatoire, les plaidoiries. Il était visible, pour un homme de mon expérience, que l'avocat lui-même n'avait pas cru à l'innocence de son client !

» Un des faits qui avait contribué le plus puissamment à l'issue de la cause, était le vol

partiel des titres contenus dans la caisse. Un malfaiteur ordinaire eût tout pris. D'ailleurs, pas une des valeurs soustraites — j'en savais le nom et les numéros par cœur — n'avait été présentée nulle part. Croirais-tu que j'en étais arrivé à épeler d'un bout à l'autre les tirages de certaines Compagnies? Un jour, une obligation d'Orléans, figurant sur la liste jointe au dossier, fut désignée par le sort pour être remboursée. Je courus à la caisse et fis opposition...

» Trois semaines après, mon cher, je savais le nom du vendeur de l'obligation au porteur actuel.

— C'est-à-dire de l'assassin?

— Oui; du moins, pour moi, la chose n'est pas douteuse. Et sais-tu qui c'était? demanda M. des Touches en s'essuyant le front.

— Oh! je devine! dit Maurice, c'était...

— C'était Varin. Réfugié en Angleterre, il avait, au bout de dix ans, la prescription acquise, repris, durant une heure, son vrai nom pour négocier les titres dérobés par lui. Puis

il était rentré dans le mystère où il est encore, malgré tout ce que j'ai pu tenter pour l'en sortir.

— De sorte que vous n'avez rien pu faire?

— Rien. D'après nos lois, il fallait, pour laver la mémoire de Delcourt, que le vrai coupable fût condamné lui-même. Or, d'une part, je ne l'avais pas sous la main. De l'autre, l'action contre lui était prescrite. Ainsi, pas de révision possible.

» D'ailleurs à qui eût-elle profité? La famille du malheureux existait-elle? On n'en connaissait plus aucun membre. Toute démarche publique eût soulevé un grand bruit qui serait retombé sur moi sans amener d'autre résultat que de tirer de l'oubli ce nom de Delcourt, désormais sorti de la mémoire de tous. Bref, je me décidai au silence, jusqu'au jour où il serait utile de le rompre. Mais la magistrature était devenue, pour moi, un objet d'horreur. Je donnai ma démission et persistai à la maintenir malgré les efforts tentés de toute part afin de changer une décision inexplicable pour tous.

— Vous me disiez que l'abbé Césaire en avait appris les motifs ?

— Oui, et voici dans quelles circonstances singulières. Deux jours après que les journaux eurent annoncé ma retraite, l'excellent homme, alors aumônier en Angleterre, débarqua chez moi dans un état de trouble inexprimable et me supplia, au nom de notre vieille amitié, de renoncer à mon projet. Mais, d'un côté, il n'était plus temps, de l'autre ma résolution était irrévocable. Cependant je le vis si agité et j'avais moi-même tant de besoin d'ouvrir mon cœur à un ami sûr, que je lui racontai tout. Sa consternation, à mon récit, m'étonna moi-même, car elle paraissait plus grande que la mienne. « Puisqu'il est trop tard pour que vous changiez d'avis, dit-il, je n'ai rien à vous répondre. Il ne dépend pas de vous que les morts reviennent à la vie, mais il vous reste un grave devoir à remplir : c'est de réhabiliter leur mémoire. » J'eus toutes les peines du monde à faire comprendre au bon abbé, le Code à la main, que c'était impossible. Il pa-

raissait accablé, et l'on eût dit, Dieu me pardonne! qu'il s'agissait de l'un des siens.

» Depuis lors il n'est pas revenu sur ce sujet, bien que nous soyons plus intimes que jamais, puisque j'ai eu le bonheur de faire de lui, deux ans plus tard, le curé de Saint-Eutrope.

» Voilà, mon pauvre ami, l'histoire de mes angoisses. Ce qui vient de t'arriver les a renouvelées. Tu comprends, maintenant, pourquoi je ne peux pas dormir.

— Il faut dormir, mon père. Si la paix appartient aux hommes de bonne volonté, quel être au monde doit avoir, plus que vous, le calme et le repos?

Le père et le fils se séparèrent en s'embrassant, mais ils ne fermèrent l'œil ni l'un ni l'autre. Le vieux président entendait la voix éteinte du malheureux Delcourt, attestant son innocence. Le jeune homme avait encore dans les oreilles la mélodie dont une belle étrangère avait salué son retour, comme pour endormir la tristesse de son avenir perdu, et pour prédire à sa vie d'autres joies.

## IX

La génération dont la seconde jeunesse commence avait vu sortir de ses rangs une légion de jeunes magistrats qui n'en était pas le groupe le moins remarquable ni le moins fécond en promesses.

Partis, pour un grand nombre, de cette école de Paris à laquelle les admirateurs de Mürger reprochent d'avoir perdu le pittoresque de son quartier et de ses mœurs, mais qui a conservé la science de ses maîtres, ces jeunes gens emportaient aux quatre coins de la France

un savoir indiscutable, une application sérieuse à leurs devoirs et un entrain qui n'était pas moins brillant, pour avoir moins servi. S'ils n'avaient point cultivé le « cavalier seul » à la *Chaumière*, ils n'en conduisaient pas plus mal le cotillon dans les salons qui leur ouvraient leurs portes. Les jeunes filles, qui trouvaient en eux des danseurs infatigables et, souvent, de bons maris, ne les estimaient pas moins dignes de succès pour en avoir ignoré de plus faciles, sous les ombrages disparus du Luxembourg.

Enfin les plaideurs ne s'apercevaient pas que leurs juges portassent moins bien la robe, pour avoir crânement porté la tunique et le sac, à une époque où ce n'était pas la justice, hélas! qui tenait la balance dans un sanglant procès.

Maurice des Touches était le type des jeunes magistrats dont je parle. Très savant dans son cabinet, d'apparence sérieuse et même austère à l'audience, il n'avait rien qui sentît le robin pour qui le voyait à cheval, en face d'un fossé, ou en habit noir, en face d'une jolie femme.

Aussi Parisien qu'on peut l'être, il n'avait rien de ces fleurs du boulevard qui se penchent sur leur tige, d'un air navré, quand elles sont transplantées en province. Il était gai, bon compagnon avec ses amis, et si drôle, le soir, quand il racontait une histoire un peu vive, que vous n'eussiez jamais soupçonné cet homme-là d'avoir parlé longtemps, à l'audience du matin, sur une question de cours d'eau.

Cela ne veut point dire qu'il ne préférât Paris, à ses heures, aux splendeurs de la petite ville de X... et aux dossiers de son parquet. D'ordinaire, durant ses séjours dans la capitale, sa famille le voyait assez peu à partir de six heures du soir. Les dîners, les bals, les théâtres, le Cercle prenaient ses soirées, à l'exception de celle du jeudi qu'il gardait fidèlement à sa sœur. Ce jour-là, madame la présidente recevait des parents et des intimes et, quand Maurice était présent, les mères avaient beau faire, elles ne pouvaient pas emmener leurs filles de bonne heure.

Cependant, le lendemain du retour de son

frère, comme Sabine lui demandait, à dîner, à quoi il comptait employer sa soirée :

— Moi? à rien, dit-il, sinon à rester avec vous.

— Mais nous n'aurons personne ce soir.

— Dieu merci! Je n'ai jamais eu moins envie de voir du monde.

— Pauvre ami! Tu regrettes ton président et ton capitaine de gendarmerie.

— Ah! non, par exemple! des égoïstes et des poltrons, qui préparent déjà leurs plus doux sourires pour mon successeur!

— Alors, que regrettes-tu? les assassins dont tu demandais la tête?

— Désormais je vais plaider pour eux, et prouver, clair comme le jour, que ce sont les êtres les plus intéressants du monde.

— Hum! à leur place, je me défierais de ce loup devenu berger. Enfin, si tu trouves des amateurs, je veux être là le jour où ton bandit de client sera condamné à mort. Nous irons ensemble, n'est-ce pas, miss Wood?

— Non, dit l'Anglaise de sa voix grave. Dieu

me préserve d'assister jamais à ce spectacle.

Monsieur des Touches, très subitement, se leva de table.

— Ne trouvez-vous pas que nous serions mieux au salon? demanda-t-il. On étouffe ici.

Maurice prit le bras de son père et, le serrant affectueusement :

— Allons au salon, dit-il, et miss Wood aura la bonté de nous faire entendre sa belle voix.

L'institutrice chanta longtemps et, quand elle se tut, le président paraissait plus calme.

— Pauvre père! fit doucement Maurice, quand ils furent seuls, la soirée terminée. Tout vous rappelle ce que vous devriez oublier. Mais, pour parler d'autre chose, il me semble que vous avez eu la main particulièrement heureuse, cette fois, pour l'institutrice de Sabine.

— Oui. Elle possède un beau talent, et ce n'est pas une personne ordinaire, à beaucoup près. Cependant elle reste à sa place et, chose encore plus rare chez ses pareilles, elle paraît contente de sa place.

— Où l'avez-vous trouvée?

— Ça, mon ami, c'est encore une histoire, et une histoire où l'abbé Césaire joue un rôle important. Tu te souviens de mademoiselle Worms? A la fin de l'été dernier, cette jeune Allemande, qui convenait sous bien des rapports, mais qui avait eu, en dernier lieu, quelques.... contacts pénibles, tu devines avec qui, demanda son congé. Justement notre curé arrivait de passer quinze jours en Angleterre, dans son ancien couvent. Je lui raconte que nous sommes obligés de chercher quelqu'un pour Sabine : « Ne cherchez pas, me dit-il, sans me laisser achever. J'ai votre affaire. » Alors il me parle de miss Wood comme d'une perfection. Je m'informe de son âge. Vingt ans. Je me récrie, la trouvant trop jeune; mais voilà le bon abbé qui s'anime, jure que je ne trouverai jamais de sujet pareil, que sa protégée a quarante ans quant à la sagesse et au sérieux, etc., etc.

— Comment la connaissait-il?

— C'est ce que je demande, naturellement.

L'abbé me répond qu'il l'a vue pour la première fois à Londres quand elle avait trois ou quatre ans. Je pose des questions sur sa famille. « Sa famille? fait le brave curé, avec un geste superbe, c'est moi! » — « Mais enfin, dis-je, que faisaient ses parents? » — « Cela ne peut vous intéresser; ils sont morts. Elle ne les a jamais connus. C'est moi qui l'ai fait nourrir, d'abord, puis qui l'ai mise au couvent dont j'étais l'aumônier et qu'elle n'a jamais quitté depuis. Je la connais comme vous connaissez votre fille, et même mieux, puisque je suis prêtre. Je réponds d'elle. Prenez-la, vous me remercierez. D'ailleurs, si vous aviez jamais à vous en plaindre, je serai là. »

— C'est bien mystérieux.

— Oui, et j'aurais laissé ce mystère-là de l'autre côté de la Manche si mon garant eût été tout autre. Mais tu connais l'abbé. Une seule chose égale sa sainteté, c'est sa prudence. Après avoir un peu hésité, j'ai fait venir miss Wood, et, de fait, je suis loin de m'en repentir. Sabine l'adore et a gagné beaucoup à l'avoir

près d'elle. Ta belle-mère, assez difficile, comme tu sais, n'a pu trouver qu'une chose à lui reprocher : d'être trop belle.

— Elle est excessivement belle, dit Maurice, le regard perdu dans le vide.

Le silence régna quelque temps entre les deux hommes. Au bout d'un instant, Maurice éleva de nouveau la voix :

— Est-elle dans le secret de l'abbé Césaire ? Sait-elle à quoi s'en tenir sur sa propre naissance?

— Je ne le pense pas, bien que je n'aie jamais fait aucune allusion au mystère qui l'enveloppe.

— Mais enfin que supposez-vous?

— Que nous sommes en face d'une de ces situations qui ne sont pas très rares en Angleterre, où les mariages secrets et la faculté d'exhérédation obligent souvent à des dissimulations de ce genre. Nous découvrirons peut-être un jour que Sabine a pris des leçons de piano de la petite-fille d'un pair des Trois-Royaumes. Tant mieux pour cette intéressante

personne, si j'ai deviné juste. Dans tous les cas, c'est une fille sage, instruite, agréable, et je suis bien sûr de ne me repentir jamais de lui avoir ouvert ma maison. Comme elle a chanté, ce soir !

— Oh! dit Maurice, elle chante encore mieux quand elle croit qu'on ne l'entend pas. Mais ce qui m'étonne, c'est son aisance de femme du monde véritable. C'est un talent que les dispositions naturelles ne suffisent point à donner, et rien ne me surprendrait moins, en effet, que d'apprendre demain qu'elle est la fille d'un lord.

— Tu n'es pas le premier à faire cette remarque. En voici l'explication. Une des compagnes de miss Wood a épousé lord Claremont et a reçu plusieurs fois son amie chez elle. Tu sais combien la haute vie anglaise donne vite aux jeunes filles un aplomb surprenant pour nous autres.

Certes, Maurice des Touches n'était plus à l'âge où l'on croit aux princesses déguisées. Cependant, cette nuit-là, dans les rêves qu'il fit

tout éveillé jusqu'à une heure avancée, ce n'est pas une institutrice que son imagination voyait en miss Wood.

L'avenir devait bientôt se charger d'apprendre ce qu'y découvrait son cœur.

# X

Le jeudi suivant, comme à l'ordinaire, on alluma deux lampes dans le petit salon de la rue de Beaune et la porte s'ouvrit pour quelques parents, pour deux ou trois amies de Sabine, venues là « comme elles étaient ».

Mais, huit jours plus tard, le retour de Maurice augmenta ces réunions de la présence de quelques jeunes gens de son âge. Madame des Touches, qui ne demandait pas mieux, se laissa arracher la permission d'ouvrir le piano. A un quadrille fort gai succéda une valse entraî-

nante où Maurice, conduisant sa sœur, fit éclater un talent que les salons de X... pleuraient encore. Quand il eut quitté Sabine, il s'approcha du piano où miss Wood, fidèle à son rôle, remplaçait l'orchestre avec un talent remarquable.

— Que demandez-vous maintenant? dit la jeune fille. Une polka? un *lanciers?*

— Je demande encore une valse. Mais celle-là nous la danserons ensemble. Une artiste comme vous n'est point faite pour tenir lieu d'un piano mécanique.

— Au contraire; c'est précisément le destin que le sort me réserve.

— Eh bien! permettez moi de réparer pour cette fois les injustices du sort.

— Mais où voulez-vous que j'aie appris à danser? ce n'est pas au couvent que se forment les valseuses, j'imagine.

— Au couvent, c'est possible. Mais chez lady Claremont? Là, on ne vous laissait pas tenir le piano, je suppose.

— Comment le savez-vous? dit-elle en levant

sur lui ses grands yeux *dark blue*, tandis que ses doigts promenaient au hasard sur le clavier le chatoiement de leurs ongles roses.

Il soutint longuement ce regard, le laissant pour ainsi dire entrer en lui. Sa bouche s'ouvrit pour une réponse, mais il sut la retenir et il avala sa salive avec effort, comme s'il renfonçait en lui-même une pensée rebelle à sa volonté.

Il salua gravement miss Wood et s'éloigna du piano. De tout le reste de la soirée, il ne fit plus valser personne.

Un peu après dix heures, Roger d'Uzel montra son visage rose dans l'encadrement de la porte qu'il remplissait de sa haute taille. Il était arrivé de la veille avec ses parents.

— Comment! s'écria Maurice qui se moquait volontiers, comme tout le monde, de l'éducation arriérée de son cousin, tu viens tout seul? On te laisse sortir sans ta bonne à cette heure-ci!

— Ma bonne est restée à la Grand'Combe, dit Roger, tout en distribuant des poignées de mains, et plût à Dieu que j'y fusse resté avec

elle. Je n'aurais pas en cet instant l'estomac déchiré par des crampes.

— Qu'est-ce que vous avez donc mangé, mon pauvre ami ? demanda Sabine d'un ton maternel.

— Mangé, ma cousine? Voilà précisément ce qui me manque, c'est d'avoir mangé. Nous étions tous invités chez les... mais je les respecte trop pour prononcer leur nom. Un dîner de cérémonie ! cérémonie, c'est possible, mais dîner !.. Ah ! je ne m'étonne plus que les boutiques de vos pâtissiers soient toujours pleines de monde sur les quatre heures. Ce sont des bureaux d'assurance contre l'inanition.

— Pauvre Roger ! fit madame des Touches. Voulez-vous qu'on vous donne à manger quelque chose?

— Avec plaisir, ma tante. C'est la dernière fois que je vais dîner en ville. J'ai besoin d'une nourriture solide et, à chaque printemps, je vois dans certaines maisons augmenter les corbeilles de fleurs et diminuer les plats. Ce n'est pas ma faute si je ne suis pas une abeille, et s'il

me faut autre chose qu'une gerbe de lilas et un blanc de poularde pour me soutenir.

— Allons ! dit la présidente en riant, ne vous échauffez pas à jeun. Sabine va vous conduire à la salle à manger.

Quand les deux jeunes gens furent sortis :

— Celui-là me trompera beaucoup, remarqua Maurice, s'il épouse jamais une Parisienne. Il a en horreur Paris et tout ce qui s'y rattache.

— Bah ! répondit sa belle-mère, à son âge peut-on dire ce que l'on aime ou ce que l'on n'aime pas ?

— Il est fils unique ? demanda une douairière qui avait deux filles pauvres à placer.

— Oui, dit M. des Touches. C'est un beau parti. Mais ses parents ne le marieront pas de sitôt. C'est encore un enfant par l'inexpérience.

— Et ce n'est pas lui qui se mariera tout seul, ajouta Maurice.

Pendant ce temps-là, le « pauvre Roger », assis devant des débris encore respectables

d'un pâté disait à sa cousine, en poussant un profond soupir, la bouche pleine :

— Ah ! Sabine, les ennuis vont commencer !

— Quels ennuis ? On veut vous mener au bal chez les Courville ?

— Il s'agit bien de bal ! Vous connaissez cet insupportable Vincent de Montrupert, dont on n'a jamais pu faire quoi que ce soit. Eh bien ! il est revenu de ses voyages, où il aurait bien dû rester, et ma mère nourrit le projet charmant de vous le faire épouser.

— Allons donc ! j'ai entendu vingt fois papa répéter qu'il ne me mariera pas avant vingt ans.

— Tous les pères disent cela ; mais, quand le vôtre n'aura qu'à faire un signe pour que vous deveniez la marquise de Montrupert avec cent mille livres de rente, vous verrez s'il vous mariera avant vingt ans !

— Comment savez-vous ce que vous venez de m'apprendre ?

— Parbleu ! pour l'avoir entendu discuter par mes parents qui croient parler à mots

couverts devant un enfant incapable de comprendre. Un de ces jours on va l'amener ici, ce toqué! Et, comme je vous le disais, les ennuis commenceront. Moi qui croyais si bien que nous avions des années de tranquillité devant nous. Ah! Sabine, je suis bien malheureux!

— Ne soyez pas malheureux, Roger. Vous êtes un bon garçon qui ne méritez pas de souffrir. Soyez tranquille, papa m'aime trop pour...

Un domestique, en rentrant avec une corbeille de fruits, mit fin à l'entretien du cousin et de la cousine. Deux minutes après, ils regagnaient le salon.

— Eh bien? Roger, demanda la présidente, êtes-vous mieux?

— Oh! oui, bien mieux, ma tante.

— Vos crampes d'estomac sont passées? s'informa M. des Touches.

— Tout à fait passées, merci, mon oncle. Je vais vous dire bonsoir. Vous savez que je me couche de bonne heure.

— Tu n'auras pas peur dans les rues, tout seul ? fit Maurice.

— Non, répondit très sérieusement Roger. D'ailleurs j'ai une voiture.

— Une voiture ! s'écria le moqueur en levant les mains au ciel. Monsieur prend des fiacres, à son âge ! Mais que feras-tu quand tu seras grand, malheureux ? Tu n'as donc plus de jambes ?

— Si, mais au bout de mes jambes il y a des pieds. Or, changer du même coup les gazons de la Grand'Combe contre les pavés de Paris, et mes brodequins à double semelle contre des bottines vernies, c'est trop à la fois. Je m'avoue vaincu. Enfin, dans six semaines, j'aurai quitté cette odieuse ville !

Cependant Maurice avait adopté une existence toute différente de celle qu'il menait, d'ordinaire, pendant ses séjours à Paris. Il ne sortait plus le soir et dînait régulièrement en famille, sacrifiant toutes les invitations pour ces heures de la fin de la journée passées près de miss Wood. Mais personne autour de lui ne soupçonnait la cause de cet amour

du foyer. Le président l'attribuait à l'amertume encore fraîche d'une détermination douloureuse, malgré tout. Sabine se réjouissait de se voir tant aimée de son frère, qui ne bougeait point d'auprès d'elle, quand on restait à la maison. De l'autre côté de son élève, miss Wood travaillait ou dessinait, silencieuse d'abord, puis, à mesure que la soirée s'avançait, entraînée malgré elle dans la conversation par les pièges que Maurice tendait habilement à sa curiosité. Quand elle se mettait à causer, le jeune homme buvait ses paroles, écoutant moins ce qu'elle disait que le timbre musical de sa voix d'or. Les heures se passaient ainsi, presque sans qu'il eût levé les yeux sur elle, sachant qu'il ne pouvait dire certaines choses, même par un regard, à cette princesse exilée qui mangeait le pain de son père.

Souvent, par les chaudes soirées de mai, un grand landau les conduisait respirer l'air du Bois alourdi par les parfums troublants des acacias en fleurs. On arrêtait à l'entrée de quelque avenue déjà sombre et, pour des-

cendre, l'Anglaise était bien obligée de poser sa jolie main dans celle de Maurice, qui attendait quelquefois depuis trois jours cette occasion unique où il touchait les doigts de la belle Mary.

Dans une de ces promenades, comme Sabine marchait, selon son habitude, au bras de son institutrice, un jeune homme de grand air et fort élégant leur fit un salut profond.

— Qui est ce Monsieur ? demanda Maurice à sa sœur. Je ne l'ai jamais vu. Tu ne m'avais pas dit posséder un nouvel admirateur.

— Hélas ! répondit Sabine de façon à n'être pas entendue de sa belle-mère. Ce n'est pas moi qu'il admire. Quand je t'aurai appris son nom, tu devineras le reste. Il est Anglais et se nomme sir George Claremont.

Le jeune des Touches trouva la plaisanterie moins bonne qu'il n'eût voulu en avoir l'air. Il leva les yeux sur miss Wood et le jour était encor assez clair pour qu'il pût voir un nuage rose courir sous la peau fine de ses joues.

Cette nuit-là Maurice dormit mal et, toute

la journée du lendemain, il fut de fort méchante humeur. Cependant ce n'était pas pour sir George que Mary était devenue rouge.

# XI

Un jeudi, durant la matinée, le président lisait dans son cabinet, quand son parent et voisin de campagne, le baron d'Uzel, se fit introduire.

C'était un de ces gentilshommes de province, rechampis de Parisien, qu'on est sûr de trouver, le joli mois de mai venu, aux Courses, au Salon, à la salle des déjeuners du Grand-Hôtel et dans le fumoir du Cercle agricole.

Il était Saintongeois, c'est-à-dire moitié Gascon, moitié Normand, mais franc comme

l'or, ce qui peut paraître difficile à arranger à première vue. Il possédait une de ces natures en dehors qui ne savent point faire les choses à moitié et l'avait bien su montrer, d'ailleurs, en s'offrant un héritier pour qui on avait dû commander une cuirasse sur mesure, quand il avait fait son volontariat. Le baron était de la vieille école sur tous les points, principalement en ce qui touche l'éducation des enfants. A son avis, l'autorité paternelle était un pouvoir absolu, et, si le hasard lui eût donné pour fils Hercule ou Thésée, il les eût envoyés coucher sans dessert à la moindre incartade, jusqu'à trente ans.

Quant aux filles, c'était, d'après lui, des êtres incomplets et sans conséquence auxquels on donne le fouet pendant dix-huit ans et un mari ensuite, après quoi on passe la main. Mais, comme le baron gémissait tout bas de n'avoir jamais eu qu'un garçon, ce côté de sa théorie manque de consécration et ne doit être accepté que sous réserves. Probablement, ce père féroce — en paroles — eût gâté sa fille d'une façon révoltante.

— Bonjour, dit-il, en serrant d'un air affairé la main de son ami. J'ai à causer avec toi. Peux-tu me donner une demi-heure?

— Oui, certes. Et ce sera bien la première fois de ta vie qu'il t'arrivera de parler trente minutes de la même chose.

— Tu vas voir qu'il ne s'agit pas de plaisanter. Connais-tu Vincent de Montrupert?

— Je l'ai vu chez toi, il y a quatre ou cinq ans. Depuis, il est aux Indes ou quelque part de ce côté-là, si je ne me trompe.

— Il en est revenu. Mais, d'abord, sais-tu pourquoi il y était allé?

— Pour aller où les autres ne vont pas, je suppose. Il est un peu excentrique, ton neveu, ou plutôt le neveu de ta femme. Il a fait beaucoup de métiers dans sa vie.

— Dans tous les cas, il n'en a choisi que d'assez honorables, comme d'aller se faire casser le bras à Castelfidardo, et trouer la cuisse à Patay. Il a en outre écrit des romans qui ne valent pas ceux de Feuillet et de la musique qui ne fait point de tort aux *Huguenots*.

Mais enfin il s'est toujours occupé et offre le rare exemple d'un homme qui, ayant eu cent mille livres de rente à sa majorité, en possède cent vingt ou cent vingt-cinq à trente-trois ans. Quelque temps après la guerre, il lui est arrivé le plus grand malheur qui puisse frapper un honnête homme : s'éprendre d'une femme qui ne le mérite pas. Ici, je suis forcé de me taire. J'ai reçu des confidences que je ne puis trahir. La donzelle, qui était doublée d'une mère comme on n'en voit pas souvent, Dieu merci! l'avait amené jusqu'au seuil du mariage, seuil assez mal défendu, entre parenthèse. Par bonheur, la lumière s'est faite à temps. Mais Vincent est un gaillard qui ne fait pas les choses à demi. Il s'est figuré qu'il était blessé au cœur, quand il ne l'était que dans son amour-propre de galant homme. Si bien que, n'ayant personne à tuer — il est bretteur en diable — puisqu'il n'avait en face de lui que deux femmes, il a pris un beau matin le bateau à Marseille et est allé se distraire en Perse, aux Indes, en Birmanie, au Cambodge, le diable sait où.

— Je ne le croyais pas de retour.

— Il ne fait qu'arriver et, comme il est le dernier de son nom, ma femme voudrait profiter, pour le marier, de la période, peut-être courte, où cet original n'a sur le chantier ni expédition militaire, ni œuvre de littérature ou de musique, ni aventure sentimentale.

— C'est le cas de poser la fameuse question : où est la femme?

— Vincent n'est ni très grand, ni très jeune, ni particulièrement joli. Mais il a un œil, mon cher, qui en dit long quand on le regarde et qu'il vous regarde. Avec cela, une dizaine de mille francs à dépenser par mois, ce qui est une honnête aisance, pour nous autres campagnards. Ceci posé, comme je n'ai pas l'habitude de tourner autour du pot, en veux-tu pour ta fille?

— Sabine? tu es fou! Elle va encore au catéchisme tous les dimanches.

— Eh! parbleu! ma femme jouait encore à la poupée la veille de son mariage. Voyons, mon ami, sois sérieux; elle a dix-sept ans sonnés, ta fille. A cet âge-là, on peut déjà mettre l'écriteau.

— Tu es un misérable de parler ainsi du mariage de ma fille. Mais tiens-toi pour dit que, d'ici à trois ans, je ne mettrai pas l'écriteau, pour me servir de ta hideuse expression.

— Tu ne trouveras pas une occasion semblable. Ta fille marquise — les jeunes femmes aiment cela — ne sortant presque pas de la famille, habitant peut-être à côté de toi...

— Comment? à côté de moi?

— Oui, Vincent n'a pas d'établissement à la campagne. Le vieux château de Saint-Eutrope serait à acheter pour un morceau de pain. Tu vois ça d'ici? ta fille et toi vivant sur la même paroisse?

— Mon vieux camarade, tu parles d'or et tu veux me prendre par mon faible. Mais je t'étonnerais bien, à ce que je vois, si je te disais quel projet de mariage j'avais en tête pour ma fille.

— Un projet? Ah! tu vois bien? Nous sommes loin de tes protestations de tout à l'heure. Mais ton projet a-t-il les avantages du mien?

— Pas tous, mais il en a d'autres que je préfère. Entre nous, je suis un peu piqué que tu n'aies jamais songé à Sabine pour ton fils.

Le baron d'Uzel eut un accès de fou rire qui lui coupa la parole pendant une grande minute.

— Mon fils! dit-il en frappant ses genoux de ses larges mains. Marier mon fils! Dieu! que ma femme rirait si elle pouvait t'entendre! Mais, mon ami, Roger est encore un enfant qui, d'ici à dix ans, ne songera pas plus au mariage que moi à l'Académie. Quand je lui chercherai une femme, la fille de ta fille aura fait sa première communion.

— N'en parlons plus, dit le président sans partager l'hilarité de son interlocuteur. Tu as le droit de désirer que ton fils se marie tard. Mais tu m'accordes le même droit pour Sabine, je suppose?

— Parbleu! on ne te la prendra pas malgré toi. En attendant, réfléchis à ce que je viens de te dire et laisse-moi t'amener Vincent au prochain jeudi soir de la présidente.

— A ton aise. Seulement il est bien con-

venu que l'entrevue ne m'engage à rien, et je tiens à ce qu'il le sache. Je t'avertis même que ma fille ne sera pas dans la confidence, et j'exige une discrétion complète.

– On dit toujours cela. A bientôt, voisin; et pense au château de Saint-Eutrope.

Le baron d'Uzel parti, M. des Touches réfléchit quelque temps, puis il parla à son fils d'abord, à sa femme ensuite, des ouvertures qu'il venait de recevoir. Des deux côtés, on l'encourageait fortement à ne pas y fermer l'oreille. En dépit de son opposition apparente, il commençait à se sentir secrètement ébranlé. Puisque Roger d'Uzel lui échappait comme gendre, Vincent méritait, après tout, de n'être point écarté trop à la légère. La prudence commandait d'attendre, avant de se prononcer, ce que serait l'entrevue.

Sabine, qui était censée ne rien savoir, faisait l'ignorante, et cette petite fille de dix-sept ans trompait tout le monde autour d'elle, avec cette effroyable rouerie que la nature a donnée aux femmes les plus droites.

Un soir, cependant, elle ne put se contenir plus longtemps et, comme elle venait de regagner son appartement avec son institutrice :

— Mary, s'écria-t-elle, je suis outrée! Si l'on se contentait de ne rien me dire, ce serait supportable. On en fait autant pour toutes les jeunes filles à un certain moment. Mais, en vérité, ma famille me prend pour une sotte.

— Je ne m'en suis pas aperçue.

— Vraiment! vous trouvez tout naturel que ma belle-mère ait demandé pour moi une toilette neuve, dont je n'ai nul besoin? Vous n'avez pas été curieuse de savoir pourquoi mon frère a fait une véritable plaidoierie à déjeuner, pour démontrer qu'un homme ne doit pas se marier jeune? Vous l'écoutiez assez, pourtant? Vous buviez ses phrases!

— Aurait-il fallu, pour vous plaire, lui couper la parole? répliqua miss Wood.

— Et ce soir, à dîner? Avez-vous entendu papa? A-t-il assez parlé du château de Saint-Eutrope? Au rôti, le domaine était acheté. Au dessert, on avait refait les toits et recrépi les

murs. Après le café, les peintures de l'intérieur étaient déjà sèches. Un peu plus, on m'aurait demandé quelle couleur je préfère pour les rideaux de ma chambre. Et tout cela ne vous dit rien?

— Non, en vérité. Et à vous?

— Moi, cette dissimulation m'exaspère. Au lieu de me dire tout simplement : ma chère petite, on va te présenter le marquis de Montrupert qui n'est plus un jeune homme, mais qui serait disposé à s'établir à Saint-Eutrope si l'affaire s'arrangeait!

— Et vous répondriez?...

— Je répondrais : merci, papa! Le marquis a le double de mon âge et la seule pensée d'habiter cette vieille bicoque me rend folle.

— Mon Dieu! Sabine, où prenez-vous tout ce que vous dites? Je n'ai jamais entendu prononcer le nom de ce monsieur.

— Soyez tranquille. Vous verrez bientôt poindre le monsieur lui-même. Je suis au courant de tout. J'ai ma police.

— Eh! mais, il me semble qu'en fait de

dissimulation..., vous n'êtes pas en reste.

— Je me défends comme on m'attaque. Je les étonnerai tous, à commencer par le marquis de Montrupert. Seulement, je ne veux rien dire d'avance.

— Qu'est-ce que vous y gagnerez ?

— Eh ! j'y gagnerai toujours une robe neuve.

## XII

Le jeudi suivant, à neuf heures et demie du soir, le petit cercle habituel était déjà réuni chez madame des Touches, ainsi qu'il convient à des gens qui ont l'intention louable d'être dans leur lit bien avant l'aube.

Roger d'Uzel arriva seul, très essoufflé, très rouge, ce qui était sa façon d'être pâle. Miss Wood, au piano, commençait une valse. Il se précipita vers Sabine, l'enleva plutôt qu'il ne l'invita et se mit à tourbillonner avec elle au grand effroi des assistants sérieusement

menacés par l'écroulement probable du colosse.

— Où allons-nous si les enfants se mettent à valser, maintenant !... s'écriait Maurice en s'abritant derrière un meuble.

Roger tournait toujours, ne se préoccupant ni de l'étonnement, ni des rires, ni de la mesure, hélas ! Il avait autre chose à faire.

— Ils sont derrière moi, disait-il à sa danseuse d'une voix entrecoupée. Ils amènent leur Montrupert. Ils vont entrer. Oh ! Sabine, je ne veux pas que cet homme vous voie. Je ne veux pas qu'il vous parle. Il est très bien, l'animal, et il sait dire de jolies choses...

— N'ayez pas peur, Roger, répondait Sabine.

— Si, j'ai peur. Je ne veux pas qu'il vous voie. Vous êtes jolie à faire peur, ce soir. Mon Dieu ! mon Dieu ! moi qui vous aime tant !

— Ce n'est pas une raison pour vous mettre en cet état. Voyons, Roger, soyez raisonnable.

— Raisonnable ! je meurs d'inquiétude. Voilà déjà que vous faites des frais pour ce monsieur. Je vous déteste ! Je suis sûr que vous avez mis cette robe neuve pour lui.

— Eh bien! vous allez voir si c'est pour lui que je l'ai mise!

Soudain, la jeune fille s'arrêta en poussant un léger cri et en s'appuyant de la main sur la robuste épaule de son valseur. On l'entoura; les questions plurent de toute part.

— Je me suis tordu la cheville, dit-elle assez tranquillement. Maurice, porte-moi dans ma chambre.

Cependant Roger, que tout le monde accusait de l'accident, recevait avec résignation une bordée de reproches. Miss Wood s'apprêtait à suivre son élève; madame des Touches la retint.

— Restez, je vous prie, dit-elle. Il faut qu'on se remette à danser. Je vais m'occuper de Sabine.

Mary continua le *Beau Danube bleu*, et bientôt toute la jeunesse, rassurée sur la gravité de l'accident, tourna plus ou moins en cadence.

Au plus fort de la mêlée, Vincent de Montrupert arriva escorté de ses parents d'Uzel. En

attendant que l'entrée du salon fût libre, il s'arrêta vers la porte et, à peine ses yeux se furent-ils dirigés devant lui, qu'il ne songea plus à trouver l'attente trop longue.

Au-dessus du piano qui lui faisait face, il n'apercevait que la belle tête et les épaules au dessin superbe de celle qui jouait. Les yeux, tantôt baissés vers les pages de Strauss, tantôt levés sur les couples entraînés par la valse, rappelaient à Montrupert l'éclat lumineux et intermittent des phares qu'il avait aperçus souvent dans ses voyages. La contemplation du jeune homme prenait quelque chose de si intense, de si manifestement fasciné, que le prudent baron crut utile de lui frapper sur l'épaule.

— Doucement, mon neveu, fit-il. Ce n'est pas celle-là que tu épouses.

— Ah ! répondit Vincent. Pourquoi diable ! la montre-t-on alors? C'est justement celle-là qui me plaît.

La valse finie, les d'Uzel et leur candidat firent leur entrée. Le président expliqua l'accident survenu à sa fille, en cherchant à diminuer

les torts de Roger que son père parlait de mettre au pain sec pour la journée du lendemain. Puis les présentations du marquis commencèrent.

— Ah çà ! dit-il tout bas à son oncle, au lieu de me nommer à tous ces laiderons, ne pourriez-vous me présenter à cette adorable fille qu'on laisse dans son coin, là-bas.

— Mais, mon cher, c'est l'institutrice.

— Voilà qui m'est égal, par exemple ! Des institutrices de cette tournure... vous savez, çà ne me dégoûte pas. Je n'ai pas, sur le mariage, les idées de tout le monde. J'aime mieux faire heureusement le chemin de la vie, avec un seul écusson sur ma voiture, que d'enrager jusqu'au dernier jour aux côtés d'une descendante des Croisés.

Deux minutes après, les personnes qui remplissaient le salon du président assistaient à un singulier spectacle. Le marquis de Montrupert, un des grands partis du moment, un homme passant pour être difficile et pour en avoir le droit, avait pris place à côté d'une pauvre Anglaise, en robe de soie noire assez

mince, et causait avec elle comme si elle eût été seule dans le salon.

Dieu sait combien le scandale eût duré si madame des Touches, prévenue de l'arrivée des d'Uzel, ne fut entrée en ce moment avec Maurice. Au premier coup d'œil, ils virent l'un et l'autre ce qui se passait. Le jeune homme eut dans la paupière un frémissement singulier qui échappa à tout le monde, sauf à Roger qui était, on le verra, assez clairvoyant pour son âge. Quant à la présidente, qui ne manquait pas de flair non plus, elle alla droit au groupe, reçut les hommages du marquis, et, se tournant vers miss Wood :

— Mademoiselle, si vous êtes assez reposée, je vous serais obligée de vous remettre au piano.

— La vilaine femme ! pensa Montrupert. Elle est bien faite pour être deux fois belle-mère. Brrr !

La soirée ne se termina pas sans que Vincent eût trouvé moyen de renouer à plusieurs reprises la conversation avec Mary. Mais, chose

étrange! toutes les fois qu'il voulut le faire, Maurice se trouva en tiers dans l'entretien.

Les invités partis, madame des Touches dit à son mari d'une voix qui n'était pas tendre :

— Eh bien ! vous pourrez remercier l'abbé Césaire. Avais-je raison de prétendre qu'il est stupide d'avoir une beauté chez soi quand on veut marier sa fille ? Votre marquis n'a regardé que cette Anglaise et je suis sûre qu'à cette heure tout le monde se moque de nous. Si Maurice n'avait pas eu le tact de sauver la situation en affectant de ne pas les laisser seuls, ce serait un scandale.

— D'abord, répondit le président, je ne *veux* pas marier ma fille, au contraire. Ensuite, il faut être juste. Tant pis pour Sabine si elle s'est tordu la cheville. Je l'ai trouvée un peu douillette, par parenthèse. Quant à Montrupert, il est libre. Je suis loin d'être décidé à lui donner Sabine, à supposer qu'il la demande. Mais si miss Wood lui plaît, il l'épousera demain, autant que la chose dépend de moi.

— Je ne discuterai pas avec vous. Je crois qu'on appelle cela : être libéral. Soyons libéraux, mais ne soyons pas ridicules. En un mot comme en cent, il ne faut pas que le séjour de miss Wood chez nous se prolonge. Soyez sûr que vous vous en repentiriez.

— Miss Wood restera, dit le président de cette voix très douce qui indiquait en lui une résolution arrêtée. C'est en la renvoyant que nous serions ridicules. Veuillez ne pas perdre de vue que je désire absolument qu'elle reste.

Le lendemain, Sabine, dont le pied s'était guéri plus vite qu'on ne l'aurait cru, dit à son institutrice :

— Eh bien ! le beau Vincent a-t-il paru très désappointé, hier soir?

— Entre nous, je ne le crois pas facile à désappointer, et, pour dire le vrai, j'ai trouvé qu'il se consolait un peu vite de votre accident.

— Ah! il se consolait? Tenez, Mary, vous pourrez le lui raconter un jour, mon acci-

dent, dit Sabine en traversant la chambre à cloche-pied sur le membre malade.

— Grand Dieu! Sabine ! dit miss Wood en joignant les mains; est-ce possible? Vous n'aviez point de mal?

— Mon Dieu ! non. Je n'ai même pas voulu le voir, ce fameux marquis. Et je le déteste encore plus, puisqu'il en a pris son parti si facilement.

Le jeudi suivant, mademoiselle des Touches n'avait plus mal au pied, et Montrupert lui fut enfin présenté. Mais cette présentation les laissa fort calmes l'un et l'autre. La grande différence entre cette soirée et la précédente fut que Vincent, sous prétexte de s'entretenir avec la fille de la maison, put causer plus tranquillement avec miss Wood, retenue par ses fonctions près de son élève. Quant à celle-ci, elle avait l'esprit trop ouvert pour ne pas voir qui, en réalité, jouait le premier rôle. Seule dans sa chambre, avec l'Anglaise, avant de se déshabiller, elle s'approcha à pas comptés et, faisant une belle révérence :

— Je sais maintenant comment M. de Montrupert s'est consolé. Madame la marquise, je vous présente mes devoirs.

— Sabine, répondit miss Wood d'un ton sévère, je suis habituée depuis longtemps à vos espiègleries, mais celle-ci est de mauvais goût. Si vous avez de l'amitié pour moi, ne la renouvelez jamais.

— Pardonnez-moi, Mary, je ne dirai plus rien. Seulement vous ne m'empêcherez pas de penser. Et je suis sûre que mon frère pense comme moi. Il ne vous quittait pas des yeux, le marquis et vous. Vous me pardonnez, n'est-ce pas?

Miss Wood embrassa son élève et se retira sans répondre.

## XIII

On était arrivé au milieu de mai. Le séjour à Paris du président et de sa famille ne devait plus être long; celui des habitants de la Grand'Combe touchait à son terme.

Le marquis de Montrupert continuait à se montrer assidu rue de Beaune et, bien qu'on pût tenir pour certain qu'il n'y venait pas pour l'élève, il était trop homme du monde pour afficher ses préférences en faveur de l'institutrice.

La présidente gardait à qui de droit une

terrible rancune de ce qu'elle appelait la déconvenue de Sabine, bien que celle n'eût guère la figure d'une personne dont le cœur est brisé. Madame des Touches avait essayé d'obtenir que l'institutrice fût invitée à rester chez elle quand Vincent paraissait au salon.

— Allons donc! avait répondu le président. De quel droit infligerais-je un affront semblable à cette jeune fille? Elle se borne à répondre quand on lui parle, et n'a jamais remué le petit doigt pour se faire remarquer.

— Mais enfin, comment trouvez-vous le rôle d'une fille de bonne maison sous les yeux de laquelle on fait la cour à son institutrice? En toute équité, c'est à Sabine que vous devriez donner des gages pour servir de chaperon à miss Wood. Ce trio est ridicule au dernier chef.

— Montrupert ne nous a jamais donné le droit de dire qu'il fait la cour à miss Wood. Maurice et Roger la lui font aussi à ce compte. Ils ne se quittent pas plus que les doigts de la main. Ce n'est pas un trio, c'est un quintette.

— Moi je vous dit que cette Anglaise a son

plan arrêté. Elle chasse au mari, comme elles font toutes dans son pays. Sans cela, elle verrait la fausseté de sa situation et serait la première à demander à partir.

— Et si elle demandait à partir, vous en concluriez qu'elle se sent dans une situation fausse. Parlez-moi des femmes pour enfermer les gens dans un cercle vicieux. Ma chère, la défiance n'est pas la clairvoyance. Je saurais agir s'il le fallait.

Un matin, le président causait dans son cabinet avec son fils.

— Nous allons bientôt regagner le Sauzet, disait-il. Pour toi, je suppose que tu resteras ici jusqu'aux vacances. Si tu veux te mettre à plaider, il est temps de t'en occuper d'une façon sérieuse.

Le jeune homme rougit imperceptiblement.

— Mon Dieu ! mon père, répondit-il, je vous avoue que mon intention était au contraire de partir avec vous. Les rôles sont pleins, maintenant, pour jusqu'à la fin de l'année judiciaire. Ce n'est qu'à la rentrée que je pourrai

trouver de grandes causes et votre désir n'est pas, je pense, de me voir m'attaquer aux murs mitoyens.

— A la bonne heure. Mais que feras-tu là-bas pendant cinq mois? Tu n'as jamais été fou de la campagne, que je sache.

Au moment où Maurice cherchait une réponse qui ne venait pas très vite, on annonça le baron d'Uzel. Le vieux gentilhomme entra comme un ouragan et, jetant sur un divan son chapeau et sa canne :

— La peste soit des filles qui s'avisent d'avoir des entorses là où elles n'en ont que faire! s'écria-t-il. Et que le diable emporte les pères qui trouvent bon de garder chez eux des gouvernantes tournées comme des duchesses!

— Eh! là! mon voisin, quelle mouche te pique? fit le président, la main tendue vers son ami. Tu vomis l'anathème, ce matin. Voyons : qu'est-il arrivé?

— Il est arrivé que Vincent, quand je te l'ai amené un certain soir, n'a pas trouvé Sabine, comme tu sais. Sans doute il s'était promis de

devenir fou de quelqu'un avant de s'endormir; il n'a pas voulu que sa soirée fût perdue. Il s'est amouraché de miss Wood. Voilà ce qui est arrivé. Trouves-tu cela charmant, toi ?

— Je trouve cela plus que charmant. Je le trouve providentiel. Ce monsieur si inflammable n'est pas du bois dont je ferai mon gendre. D'ailleurs le danger n'est pas grand. Tu pars dans trois jours et moi dans quinze. Ton neveu n'a qu'à s'embarquer pour l'Afrique, puisqu'il connaît l'Asie. Tu peux croire que Sabine n'en aura pas la jaunisse, ni moi non plus.

— Tu ne penses qu'à toi, égoïste ! Tu ne sais donc pas que Vincent, sous prétexte qu'il a besoin de l'air des champs, veut absolument nous suivre à la Grand'Combe. Comme bien tu penses, je n'ai pas donné dans le panneau. « L'air de la Charente ne vaut rien pour vous, ai-je dit. Il ressemblerait trop à celui de Paris. Allez faire un tour dans l'Engadine. Vous m'en direz des nouvelles au retour. »

— Eh bien ! tu as agi en homme avisé.

— Oui, seulement tu ne connais pas Montrupert. « Mon oncle, m'a-t-il répondu fort tranquillement, ne jouons pas au plus fin. De trois choses l'une : ou vous m'emmenez à la Grand'Combe, ou je vais prendre mes quartiers d'été à Saintes qui est tout près, ou bien vous me rendrez, avant de partir, le service d'aller demander pour moi la main de miss Wood. » De sorte que, mon ami, comme j'en suis pour abréger les préliminaires, j'ai l'honneur de te demander pour mon neveu, le marquis d'Entrevaux de Capdenac de Montrupert, chef du nom et des armes et seul rejeton mâle de sa maison, la main de miss Wood dont tu représentes en ce moment la famille, — à supposer qu'elle en ait une —, puisqu'elle est chez toi.

Le baron d'Uzel s'essuya le front. M. des Touches se promenait à grands pas sans répondre, tandis que Maurice, très pâle, tenait les yeux fixés sur son père, comme si la réponse qu'il allait entendre fût destinée à lui-même.

— Et c'est à moi que ton neveu adresse sa

demande? interrogea le président, au bout d'un instant de silence.

— En galant homme, il ne pouvait agir autrement. Il eût manqué de respect à toi et aux tiens en ne te prévenant pas, tout d'abord, de ses intentions. C'est à toi de voir, maintenant, quel parti tu dois prendre.

— Mais enfin Montrupert ne peut pas épouser une fille sur laquelle il ne connaît rien, si ce n'est la couleur de ses yeux?

— Voilà précisément ce que je lui ai dit. Seulement tu ne sais pas à quel gaillard nous avons affaire. Si je ne m'étais chargé de sa commission il serait venu lui-même et, franchement, j'aimais encore mieux en causer avec toi.

— Eh bien! alors, voici ce que tu vas rapporter à ton neveu : je m'engage à instruire miss Wood de la recherche dont elle est l'objet. Mais, pour des raisons à moi connues, je me réserve un délai d'un mois pour le faire. D'ici là, Montrupert s'engagera à tenir sa demande secrète à l'égard de tout le monde, même de la jeune fille, et à ne pas la revoir dans cet inter-

valle. Je prends le même engagement de discrétion pour moi et pour mon fils, que le hasard a fait assister à cet entretien. Tu entends, Maurice?

— C'est convenu, dit le jeune homme.

Le baron partit avec la réponse qu'il était venu chercher; le père et le fils se retrouvèrent seuls en présence l'un de l'autre.

— Tu comprends mon embarras? fit le président. Je ne puis faire un pas de plus sans consulter l'abbé Césaire. Il faut savoir avant tout si ce mariage est possible. Vincent est un exalté, deux fois millionnaire, qui a ses idées à lui sur bien des choses. Mais cependant, par certaines révélations, le curé de Saint-Eutrope peut l'arrêter net. Or, je suis trop attaché à cette jeune fille pour l'exposer à une déception aussi terrible. A mon retour au Sauzet, je m'en expliquerai avec l'abbé. Le reste ne me regardera plus. Quel rêve ce serait que ce mariage!

— Oui, répondit Maurice. Un beau rêve, en effet.

Mais il ne dit pas pour qui.

## XIV

Le déjeuner qui suivit cette matinée féconde en événements eut quelque chose de glacial. La pauvre Mary sentait peser sur elle les regards de tous ceux qui l'entouraient. Le président la considérait d'un air bienveillant, mais étrangement sérieux. Madame des Touches, qui, depuis quelque temps, affectait de ne plus la laisser sortir seule avec Sabine, semblait vouloir la percer jusqu'au fond de l'âme, avec ses petits yeux inquisiteurs. Ceux de Maurice étaient souvent fixés sur elle avec

la tristesse d'un reproche muet. Seule, Sabine s'évertuait, avec sa gentillesse ordinaire, à dissiper cette atmosphère de contrainte générale. Mais ses plaisanteries ne portaient pas. Elle aussi se sentait gagnée par la contagion d'une gêne indéfinissable.

Elle sortit de bonne heure, avec sa belle-mère, pour les visites d'adieu déjà commencées. Le président et son fils ne tardèrent pas à les imiter. Miss Wood resta seule avec ses pensées qui n'étaient pas couleur de rose.

— Hélas! songeait-elle, ils sont tous aigris contre moi. Suppose-t-on que je n'ai pas deviné ce qui se passe? Que me reprochent-ils? d'avoir volé ce marquis à Sabine. Ah! Dieu! s'ils savaient....! Mais ils ne savent pas. Ils croient tous que je suis une vulgaire intrigante, tous, même *lui!*

Elle appuya son front sur sa main et ses larmes coulèrent silencieuses. Bientôt, sous cette pluie chaude, le souvenir germa dans son cœur amolli. Elle chercha les êtres qui l'avaient aimée, qui jamais n'eussent douté d'elle.

Il n'y en avait que deux : l'abbé Césaire et la mère O'Brien, qui lui avait dit quelques mois avant : « Votre place vous attendra, si jamais vous désirez la reprendre. » Hélas ! *il fallait* la reprendre. Il fallait sortir de cette maison où le repos ne pouvait plus exister pour elle. Il fallait fuir l'amour, non pas tant celui du marquis de Montrupert, si peu cherché, que celui qu'elle sentait grandir en elle pour Maurice des Touches.

Elle avait cru d'abord n'avoir que de l'amitié — même cette amitié elle ne pouvait la laisser voir ! — pour ce jeune homme qui, dès le premier instant, s'était montré si bon pour elle. Et non seulement bon, mais profondément respectueux, avec les mêmes attentions qu'il aurait eues pour une égale de sa sœur. Seule, peut-être, de toutes les personnes qui vivaient sous le même toit, Mary avait deviné la tristesse profonde du jeune magistrat privé de sa carrière. Plus que personne, sans doute, elle avait compris l'étendue de son sacrifice et elle en avait apprécié la noblesse. En peu de temps,

elle l'avait jugé supérieur à tous les autres. Pour les femmes d'une nature élevée, c'est souvent ainsi que l'amour commence. Il prend le cœur en feignant d'emporter l'estime. C'est ainsi qu'on conduit un pauvre fou derrière les grilles en lui proposant la visite de quelque curieuse résidence. Le malade a cru s'endormir dans un château, il se réveille dans une prison, et, s'il demande à s'en aller, on lui répond par une douche.

L'amour entre si facilement, quand il a résolu de pénétrer quelque part ! Qui se fût douté que ces soirées passées sous la même lampe, sans se parler beaucoup, presque sans se regarder, avaient jeté l'un vers l'autre Mary et Maurice mieux que n'eût fait la plus romanesque des aventures? Et chacun d'eux ignorait l'amour de l'autre ; un commun sentiment de respect pour le devoir et pour la maison paternelle enchaînait jusqu'à leurs yeux.

Depuis quelque temps, miss Wood était plongée dans ses tristes réflexions, lorsque le bruit de la porte lui fit relever son visage hu-

mide. Maurice était sur le seuil, la regardant avec une sorte de colère.

— Pourquoi pleurez-vous ? demanda-t-il d'un ton sourdement irrité. Je vous assure que ce n'est pas le moment. Sans lire dans votre main, je peux vous donner l'espoir d'un avenir brillant.

Elle s'apprêtait déjà à quitter le salon, mais, à ces paroles, elle se retourna et fixa sur celui qui venait de les prononcer l'honnête regard de ses yeux limpides.

— Que vous ai-je donc fait à tous ? soupira-t-elle d'une voix brisée. Que vous ai-je fait, à vous en particulier, qui m'aviez paru d'abord si bon et si juste ? Pourquoi me parlez-vous comme à une aventurière intrigante ? Depuis un mois, cependant, vous m'observez d'assez près pour savoir à quoi vous en tenir. Ai-je recherché ou encouragé certaines attentions ? Avais-je seulement le droit de les fuir sans me montrer ridicule ? Après tout, que suis-je ici, moi ? une personne que l'on paye pour rester là où se tient son élève.

— Oh! s'écria Maurice, est-ce vous qui parlez ainsi? Mon Dieu! si vous saviez! si je pouvais vous dire!

— Ayez tous un peu de patience. Ce ne sera pas long maintenant, mais il faut que je sache où aller, car je ne trouverai pas comme vous, Monsieur, la maison paternelle prête à me recevoir.

— Comment! s'écria Maurice éperdu, vous voulez partir?

— Essayez donc de me dire que je dois rester! Soyez tranquilles, gens sévères que vous êtes. Là où je vais, le marquis de Montrupert ne pourra pas me suivre, ni vos reproches m'atteindre.

— Eh bien! si vous voulez partir, du moins partez détrompée. S'il y a un être au monde qui vous respecte, qui vous honore, qui vous estime, c'est moi. Comment n'avez-vous point vu clair dans mon âme? Comment avez-vous pris pour de la sévérité ce qui était de la tristesse, pour du soupçon ce qui était... la souffrance jalouse d'un cœur qui vous aime?

— Ah ! s'écria Mary en cachant d'une main tremblante le rayon qui brilla dans ses yeux. C'est maintenant qu'il faut que je parte !

Et elle disparut, sans que Maurice essayât de la suivre.

Fermant la porte derrière elle, Mary s'était assise à la petite table où elle écrivait. Elle ne voulait même pas réfléchir à ce qu'elle venait d'entendre. Une seule chose était évidente : il fallait quitter sans retard cette maison où sa présence mettait le trouble. Cherchant à rassembler ses idées, elle traça, sans s'arrêter autrement que pour tourner les pages encore humides, les lignes suivantes :

« Mon Père, vous serez bien tristement surpris de ce que vous allez lire. Il faut que je parte : je voudrais être déjà partie. Voici ce qui est arrivé ; il me semble que ce n'est pas de ma faute.

» Depuis que le frère de Sabine est revenu, on a reçu un peu plus de monde, des jeunes gens surtout ; parmi ces derniers, le marquis de Montrupert, que les d'Uzel présentaient avec

l'intention, plus ou moins secrète, d'en faire le mari de mon élève.

» Malheureusement, ce jeune homme, qui n'est plus très jeune, mais qui me paraît passablement fou, s'est avisé de changer le programme et de s'éprendre d'une autre. Vous devinez de qui. Le malheur n'est pas bien grand, ni pour le marquis dont l'ardeur se serait calmée sans doute assez vite, ni pour Sabine qui ne veut de lui à aucun prix, ni même pour moi que cette conquête involontaire laisse parfaitement calme. Mais il y a quelqu'un qui ne me le pardonnera jamais, c'est madame des Touches. Chacun de ses regards me dit : « Vous êtes une voleuse ! » Cela seul me ferait partir.

» Toutefois ce n'est pas tout. M. Maurice des Touches, d'abord plein d'attentions, de bonté et de politesse pour l'institutrice de sa sœur, a changé subitement à mon égard. Lui aussi me regardait avec une sourde colère et je n'ai pu m'empêcher de m'en plaindre à lui avant de quitter cette maison.

» — Qu'avez-vous à me reprocher? lui ai-je dit.

» Sa réponse a mis le comble à mon trouble. Ce n'est pas pour sa sœur qu'il est jaloux..... !

» Ah! Dieu! c'est pour le coup, maintenant, qu'ils me reprocheraient d'être une intrigante. Mais avouez que le malheur me poursuit. Pourquoi ce jeune homme n'est-il pas resté à X... ? J'étais si tranquille, si heureuse!

» Maintenant, je n'ai plus qu'un désir : c'est de m'en aller d'ici. Où faut-il me rendre? à Roehampton ou à Saint-Eutrope? J'attends vos ordres, mon Père. Si je pouvais rester près de vous jusqu'à ce qu'ils reviennent au Sauzet, je serais bien heureuse. Il y a en moi une révolte que votre voix seule peut calmer. Pourquoi tout cela m'arrive-t-il?

» Je vous supplie de me répondre sans perdre une heure. Si vous pouviez m'envoyer un télégramme, je partirais demain. En attendant, je vais remplir ma malle, ce qui n'est pas bien long. Priez pour votre fille qui souffre de son propre chagrin et de celui qu'elle vous cause. »

Le lendemain, avant midi, M. des Touches reçut de l'abbé Césaire la dépêche suivante :

« *Je vous prie de m'envoyer Mary par le train de ce soir. Une lettre, demain, vous dira pourquoi.* »

— Ma chère enfant, dit le président à la jeune fille qu'il avait fait appeler immédiatement, notre ami le bon curé de Saint-Eutrope vous appelle. Ce ne peut être que sur votre demande. Je respecte votre délicatesse, bien qu'elle me semble exagérée. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous avez mon affection et mon estime. Au revoir. Au revoir, vous m'entendez? car tout est loin d'être fini entre nous. Je vous conduirai moi-même à la gare ce soir. Préparez-vous et dites à Sabine de ne pas trop pleurer. Elle vous retrouvera bientôt.

Sabine ne pleura point et n'en eut point envie. Elle était de celles qui laissent les larmes de côté quand il faut agir. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'elle entrait à son tour chez son père.

— Papa, fit-elle, d'un ton résolu qu'on ne lui connaissait guère, il se passe ici des choses injustes, et c'est moi qui en suis cause. Je n'ai jamais voulu de M. de Montrupert, et la preuve, c'est que j'ai fait semblant d'avoir mal au pied le jour où il est venu, pour ne pas le voir. Maintenant que vous savez tout, vous êtes trop juste pour renvoyer miss Wood.

— Voyez un peu l'adroite fille, dit le président. Mais, sois tranquille, on ne renvoie personne. On te donne un mois de vacances, voilà tout. Seulement que la leçon te serve, et, à l'avenir, laisse les finesses de côté.

— J'y renonce, papa ; mais qui a voulu être le plus fin de nous deux ? Vous savez : je prends acte du précédent, comme on dit au Palais.

On devine que l'audience de congé accordée à miss Wood par madame des Touches ne brilla point par un excès de cordialité de la part de cette dernière. Mais son mari était présent, et elle se montra du moins polie.

A sept heures, le président et sa fille montèrent en voiture avec Mary pour l'accompa-

gner à la gare, où les adieux des deux jeunes filles furent touchants.

Le train allait se mettre en route. Appuyée sur la portière de son compartiment, Mary envoyait un dernier baiser à Sabine qui tournait le dos à l'entrée du public. Tout à coup, celle-ci vit le visage de la jeune Anglaise se couvrir de rougeur. Au même instant, Maurice s'approchait du wagon et montait sur le marchepied.

— Mademoiselle, dit-il, votre départ a été tellement subit que je n'ai pu en être instruit d'avance. Grâce à Dieu, j'arrive à temps pour vous dire au revoir et vous prier de nous pardonner à tous.

La jeune fille, incapable de répondre, fit un signe de la main pour protester. La cloche avait sonné, le train s'ébranlait déjà.

— Si, accentua Maurice toujours sur le marchepied, de nous *pardonner*. Et maintenant que vous n'êtes plus sous le toit de mon père, vous êtes libre de m'entendre ; voici mon dernier mot : je vous aime !

Il sauta lestement sur le quai sans attendre de réponse.

Sabine, les yeux pleins de larmes, continuait ses signaux avec son mouchoir. Mary, dans son wagon, ne songeait pas à son élève, l'ingrate! Elle se demandait par quel prodige certaines minutes peuvent contenir à la fois des abîmes de douleur et des abîmes de joie

## XV

Trois semaines s'étaient passées. Le baron d'Uzel était depuis longtemps réinstallé à la Grand'Combe. Vincent, en attendant la réponse promise, courait la Suisse et se livrait aux ascensions les plus effrayantes. Et il n'y avait pas, à cette heure, dans le monde entier, une fille unique plus chérie, une jeune reine plus adorée que ne l'était Mary à Saint-Eutrope, entre l'abbé Césaire et la vieille Justine.

Hélas! cette heureuse tranquillité allait finir. Un matin, le bon curé reçut une lettre du

président qui lui annonçait son retour pour le lundi suivant.

« Je désire vous voir le lendemain matin, continuait M. des Touches, soit au presbytère, soit chez moi, comme vous le préférerez. Vous savez déjà, par mes lettres précédentes, de quoi il s'agit, et j'ai attendu, selon votre désir, que le 18 juin fût passé. »

Le mardi suivant, après s'être annoncé par un billet, l'abbé Césaire entra de bonne heure dans le cabinet du président revenu la veille, et posa sur la table une enveloppe cachetée.

— Notre conversation sera longue, fit-il, et je suis effrayé moi-même de ce que j'ai à vous dire. Vous aurez besoin de faire appel à votre amitié, à votre justice, pour ne pas me garder rancune de ce que j'ai osé vouloir.

— Parlez, ami cher et vénéré. Je vous attendais avec impatience. Vous savez déjà de quel mariage il est question pour notre protégée. Mais, avant d'aller plus loin, j'avais le devoir de connaître par vous bien des choses. Tout est mystère pour moi dans cette jeune fille,

sauf sa personne. Vous seul, je crois, pouvez dire son histoire...

— Président des Touches, interrompit le prêtre, vous ne soupçonnez pas ce que vous allez entendre. Je vais vous raconter par quelles fatales circonstances Delcourt, l'innocent, fut condamné, il y a vingt ans, comme homicide. Voilà l'histoire que je vais vous dire!

— Oh! s'écria le vieux magistrat dont la physionomie passa de la curiosité à l'épouvante, vous le saviez! et, jusqu'à ce jour, vous avez gardé le silence!

— Jusqu'ici, mes lèvres de confesseur étaient fermées. Elles sont ouvertes aujourd'hui.

— Cependant... si vous étiez mort?

— Le cas était prévu; vous pouvez le voir. Examinez cette enveloppe.

Le paquet portait le nom du président sur une adresse extérieure. Cette première feuille déchirée, l'abbé en fit paraître une seconde où se lisaient ces mots :

« Ceci ne doit être ouvert que le 18 juin 1882. »

— Maintenant, fit-il, voici l'histoire de Delcourt :

» En 1860, il y a donc maintenant vingt-deux ans, ma santé m'obligea à quitter les fonctions fatigantes de vicaire de Saint-Sulpice. Je les exerçais depuis longtemps déjà, et c'est en dirigeant des conférences de charité que j'étais devenu l'ami de l'étudiant des Touches, mon compatriote. Quand je partis pour l'Angleterre, où un poste d'aumônier m'attendait, vous veniez d'être nommé conseiller à la Cour. Vous étiez l'un des plus jeunes, et tout vous promettait un avenir brillant.

— Pauvres promesses ! Elles sont bien vite tombées dans le néant.

— Je vous montrerai bientôt des ruines plus lamentables encore. J'arrivai au couvent de Roehampton et j'y pris mon service. A la fin de mes premières études, j'avais déjà passé du temps à Londres et je parlais l'anglais comme ma propre langue. Rien à vous dire des quatre premières années de mon ministère dans cette maison sainte et tranquille, où ma santé se

remit bientôt. Le jour de Noël 1864, comme je rentrais dans mon ermitage, après avoir célébré la messe de minuit, on m'informa qu'une mourante m'attendait dans un cottage voisin. Le long des chemins couverts de neige de la banlieue de Londres, je suivis l'envoyé qui était venu m'avertir. Au bout d'une heure de marche, j'entrai dans une petite maison simplement, mais confortablement meublée. Là, seule avec une fille de service tout en larmes, une pauvre femme se préparait à quitter ce monde. Elle était jeune encore et avait dû être fort belle. Comme je la bénissais en anglais, elle m'arrêta et me pria de lui parler dans notre langue. Elle était Française et m'apprit son nom qui ne me dit rien alors, mais qui vous laissera moins calme, mon pauvre ami. Elle s'appelait madame Varin.

— Grand Dieu ! gémit le président plus pâle qu'un des accusés qu'il jugeait autrefois. Quelle histoire effroyable allez-vous m'apprendre ?

— Vous allez connaître les aveux de la mourante, ce qu'elle m'a permis, ce qu'elle seule

pouvait me permettre de répéter, même pour sauver ma tête si elle eût été menacée.

— Oh ! pourquoi n'avez-vous pas parlé plus tôt?

— Vous le saurez. Tâchez de m'écouter avec calme. Et d'abord vous ne vous êtes pas trompé. C'est Varin qui a tué le caissier de sa maison.

M. des Touches ne répondit que par un geste de profond désespoir.

— D'abord, continua l'abbé, il faut vous souvenir d'une circonstance qui n'a pas été assez remarquée, lors du procès criminel. Le père de madame Varin, l'ancien chef de la maison Varin, Delcourt, avait été le bienfaiteur de Delcourt qui lui devait tout, son éducation, son entrée dans les bureaux de la maison de banque, enfin son titre d'associé. Devenu riche, marié lui-même, cet homme de cœur avait conservé pour la fille de son ancien patron, jadis adorée par lui en secret, un dévouement dont vous allez comprendre l'étendue. On peut dire qu'il est mort pour elle.

— Allons donc! comment cela?

— Entre cette femme — autre secret qu'elle m'a révélé à son lit de mort — et le comptable assassiné, une intrigue avait pris naissance. Ils furent si adroits que, jusqu'au jour fatal, leur liaison fut un mystère pour tout le monde, sauf pour une seule personne : Delcourt. Celui-ci n'avait pas été long à s'en apercevoir et avait voulu éloigner l'employé coupable. De là, entre les deux hommes, ces altercations qui ont été révélées aux débats — je les ai relus, moi aussi — et qui, faussement interprétées, sont devenues l'une des charges les plus terribles. Varin aveuglé, selon l'ordinaire, insista pour garder le caissier dont il passa, dès lors, pour le protecteur. Un jour, cependant, le soupçon vint. Le mari, dissimulé et maître de lui, en apparence, mais d'une violence qui ne reculait devant rien, et d'une adresse au-dessus de l'ordinaire, partit pour Bruxelles où, de fait, sa présence était réclamée. Il ne faut pas longtemps pour revenir de Belgique à Paris. Il revint, après s'être ménagé un alibi in-

discutable. Un soir, déguisé de façon à n'être point reconnu, il rentra inopinément dans son petit hôtel de Passy où il surprit les deux coupables. Il avait tout calculé d'avance et ne manifesta rien alors, ne voulant pas de scandale sous son toit. Il laissa donc fuir l'amant et le suivit de près, non sans avoir terrifié sa femme par d'épouvantables menaces. Le lendemain, elle apprenait avec tout Paris l'assassinat horrible dont elle était seule, avec sa femme de chambre, à deviner l'auteur véritable.

— Malheureuses créatures! elles ont déposé que Varin n'avait pas quitté Bruxelles!

— L'assassin les avait prévenues qu'il y allait de leur vie. Et puis la femme coupable qui avait déjà causé le meurtre d'un homme, eut peur de faire tomber la tête de son mari.

— Allons donc! comme s'il se fût trouvé un jury pour condamner dans des conditions semblables!

— Vous savez cela, vous, magistrat. Mais une femme aux trois quarts folle de terreur pouvait l'ignorer. Comprenez aussi qu'il s'a-

gissait pour elle d'étaler sa honte aux yeux du monde. Mais surtout, elle ne pouvait soupçonner, elle me l'a dit, qu'une accusation dirigée contre Delcourt résisterait à un interrogatoire de vingt minutes. Elle n'avait pas prévu que cet homme, devenu chauve à faire des additions, cachait dans sa poitrine le cœur d'un Bayard, et qu'il allait avoir le courage sublime de ne pas se défendre en perdant la fille de l'homme auquel il devait tout. Varin, au moyen de ses propres clefs, avait ouvert et fermé les serrures fort à son aise et, à l'heure où l'on découvrait le crime, il discutait à Bruxelles une affaire entamée la veille. Il avait eu, d'ailleurs, la précaution de dévaliser la caisse, pour faire croire à un vol, et l'honnêteté relative de n'emporter que la moitié à laquelle il pouvait prétendre comme l'un des associés. À cette époque, la maison était déjà dans un état désespéré; et cette particularité peu explicable fut encore invoquée contre Delcourt. Enfin, vous savez le reste.

— Ainsi cette bête sauvage de Varin aurait laissé tomber la tête d'un innocent?

— Sa femme a prétendu que non. Elle m'a affirmé qu'il considérait la commutation comme immanquable, mais que, si elle eût été refusée, il eût pris ses mesures pour sauver Delcourt sans se perdre lui-même. Efforçons-nous de le croire, pour l'honneur de l'humanité.

— Mais elle, qui savait tout, comment pouvait-elle vivre dans cette attente effroyable?

— Elle ne vivait pas, ou plutôt elle en est morte. Gardée à vue par son mari avec sa femme de chambre, terrifiée par des menaces continuelles, craignant moins la mort pour elle, cependant, que pour cet innocent dont chaque aurore pouvait voir dresser l'échafaud, elle n'a pas eu une heure de sommeil entre le jour de la condamnation et celui de la grâce. A la faveur du désordre causé par la faillite, son mari disparut avec elle et l'amena en Angleterre. Puis il l'abandonna seule et elle ne le revit plus. Vous jugez bien qu'elle n'avait

guère envie de le revoir. Cependant, pour ne pas la pousser à quelque acte de désespoir, le misérable ne la laissait pas manquer d'argent. Des années se passèrent, mais elle ne se remettait pas de ses secousses terribles. Un jour elle se sentit condamnée à mort, elle aussi. Ce fut alors qu'elle vous écrivit cette lettre que vous m'avez montrée et dont vous reconnaîtrez l'écriture, tout à l'heure. C'était le commencement de la réparation.

— Hélas ! réparation bien incomplète !

— Elle l'avait commencée plus efficacement. Elle ne pouvait quitter son lit, mais elle avait confié à sa femme de chambre, personne d'une intelligence rare, une mission que celle-ci mit presque deux ans à accomplir : retrouver madame Delcourt et sa fille. Ces deux pauvres créatures se cachaient, elles aussi, et, rapprochement étrange, elles se cachaient à Londres. Quand la femme du meurtrier les retrouva, la fille du condamné à mort, une enfant de trois ans, était sur le point d'être orpheline.

— Oh ! s'écria le président, vous voulez

donc que ma vie ne soit plus qu'une vision lugubre, semée de désastres et de tombes!

— Je veux autre chose, vous le verrez tout à l'heure. Mais il est temps que j'achève le récit de cette nuit d'agonie. Aux premières lueurs du jour, madame Varin expirait pardonnée. Je vous assure que celle-là a expié dès ce monde. Quand je rentrai à Roehampton, où l'on attendait depuis une demi-heure le signal de la grand'messe, désordre sans exemple! je rapportais avec moi, outre les papiers que voici, l'adresse d'un orphelinat de Londres où la fille de Delcourt était élevée. En outre, j'avais reçu de la mourante une somme d'argent destinée à l'enfant et patiemment économisée, plus une lettre adressée à Varin, alors occupé à refaire sa fortune en Amérique. Voyons d'abord les papiers.

L'abbé Césaire ouvrit l'enveloppe et en retira un pli signé au dos et certifié par un homme de loi.

— Vous trouverez là, continua-t-il, la dépo-

sition écrite de madame Varin et de Justine Duployer, sa femme de chambre. Elles déclarent avoir vu et entretenu Varin, dans son domicile, à Paris, durant la soirée qui a précédé l'assassinat, et indiquent d'autres personnes, qui l'ont aperçu sans le reconnaître sous son déguisement, comme pouvant confirmer ce témoignage, si elles sont encore vivantes.

— Eh! gémit le président, allez donc retrouver des témoins après vingt ans.

— Il y en a un, du moins, qui ne sera pas difficile à retrouver. Justine, ma gouvernante, une pauvre vieille aujourd'hui, parlera quand on voudra l'entendre. C'est l'ancienne femme de chambre de madame Varin.

— Pauvre ami! on voit que vous n'êtes pas un jurisconsulte, vous. Après dix ans révolus depuis l'arrêt, le témoignage de Paris tout entier ne saurait faire condamner Varin. Et, tant que celui-ci n'est pas condamné, la sentence qui a déshonoré le nom de Delcourt ne peut être effacée.

— Je le sais aujourd'hui; vous me l'avez expliqué lors de votre démission; mais je l'ignorais alors. Aussi ne fis-je aucune objection quand ma pénitente me demanda d'attendre la vingt et unième année de la petite Delcourt pour produire les révélations que je venais d'entendre. Et c'est aujourd'hui, 18 juin, que le délai expire.

— Quelle était l'intention de cette malheureuse?

— C'est ce que je lui demandai. « J'ai déjà fait assez de mal à mon mari, répondit-elle. Je veux qu'il ait le temps de mourir sans être inquiété par la justice des hommes. Quant à la fille du malheureux, le silence n'est-il pas ce qu'il y a de meilleur pour elle? » J'avoue que cet avis fut le mien et l'est encore. C'est un terrible fardeau, pour une pauvre enfant qui entre dans la vie sans fortune et sans appui, que le nom d'un père mort sous la livrée du forçat.

— Un forçat innocent, et déclaré tel à la face du monde par l'organe le plus élevé de la justice humaine, n'est pas un forçat.

— Vous parlez en philosophe, dit l'abbé en fixant attentivement son interlocuteur. Mais parlons en *hommes*. Voyez-vous cette enfant livrée, dans un pensionnat, à la curiosité, à la malice de ses compagnes? La voyez-vous, plus tard, voulant gagner sa vie et disant à la mère qui cherche une maîtresse pour son enfant : « Prenez-moi; je suis la fille d'un homme qui a eu la main du bourreau sur son cou! » L'auriez-vous acceptée pour Sabine, vous?

— Grand Dieu! Si je l'aurais acceptée! Je l'aurais reçue à genoux sur le seuil de ma porte, la pauvre martyre! De cette façon, le mal commis un jour sous mes yeux, par ma bouche, était réparé en partie.

— Eh bien! alors, dit l'abbé en se levant, le visage illuminé d'un rayon d'espoir, réparez-le. La petite fille que j'ai amenée, il y a quinze ans, à Roehampton, l'institutrice que j'ai placée chez vous il y a six mois ne s'appelle pas Wood, comme tout le monde le croit, comme elle le croit elle-même. Son nom est... Marie Delcourt.

— Oh ! s'écria le président atteré, en cachant son visage dans ses mains. Comment avez-vous osé ?

— Déjà des reproches ! fit le prêtre. Il y a des courages qui sont plus faciles en paroles qu'en actes. Vous n'avez plus envie de vous mettre à genoux devant elle, maintenant ?

— Vous m'avez mal compris. Ce n'est pas de moi que je parle, mais de cette jeune fille. Êtes-vous sûr qu'elle vous pardonnera, quand elle saura quelle main vous avez fait toucher à la sienne, à quelle table vous l'avez fait asseoir ?

— N'exagérons rien, et voyons avant tout la réalité des choses. J'ai osé, comme vous dites. J'ai voulu vous mettre à même de payer votre dette, le jour venu. Voici que l'occasion se présente : cette enfant a besoin de vous. Soyez un peu son père, vous aussi, et venez à mon aide. Ah! si Dieu voulait que ce mariage pût s'accomplir ! Il rendrait à la pauvre petite quelque chose de ce qu'elle a perdu. Vous savez tout, maintenant. Réfléchissez, quand vous serez

plus calme ; je viendrai vous revoir et nous chercherons ensemble ce qu'il faut répondre au marquis de Montrupert.

Le vieux prêtre s'était levé et gagnait doucement la porte.

— Encore un mot, dit le président. M'autorisez-vous à causer de tout cela avec mon fils ? C'est un homme de bon conseil et qui, dans la circonstance, peut juger froidement. D'ailleurs il sait déjà bien des choses.

— Vous êtes le maître de faire tout ce qu'il vous plaira des révélations que vous venez d'entendre. Cependant, si vous voulez m'en croire, Marie les ignorera jusqu'à nouvel ordre. Au revoir, et que Dieu vous aide.

## XVI

Resté seul, le président essuya son front baigné de sueur et chercha, comme l'avait dit le bon curé, à redevenir calme. La tâche qu'il avait devant lui l'effrayait et il n'avait jamais mieux compris combien, en effet, il y a loin parfois du sentiment à l'action effective.

Au moment où il se disposait à faire appeler son fils, le jeune homme parut. Il venait de voir l'abbé Césaire quitter le château. Il accourait chez son père, tout enfiévré par l'attente.

— Eh bien? demanda-t-il avec un trouble

qui n'eût pas échappé au vieillard en toute autre circonstance. Et ce mariage?

— Ah ! mon ami, si tu savais ! J'ai peine à rassembler mes idées. Ce que je viens d'apprendre m'a terriblement ébranlé. Je n'ai plus la force de supporter de pareilles secousses.

— Mais qu'y a-t-il ? que savez-vous ? qui peut vous mettre en cet état ?

— Il y a que cette jeune fille que j'ai reçue chez moi, à qui j'ai confié ta sœur, dont Vincent de Montrupert veut faire sa femme...

— Mon Dieu ! s'écria Maurice devenu livide.

— Elle ne s'appelle pas Mary Wood. C'est la fille de Delcourt.

— Ah ! fit le jeune homme avec un éclair de joie. Vincent ne l'épousera pas.

— Hélas ! à quel remords sans fin cette première parole qui t'échappe me condamne. C'est donc vraiment irréparable ! Les morts sont morts ; les vivants sont à jamais flétris, et cette pauvre fille n'a aucun espoir de changer son nom maudit contre celui d'un honnête homme !

— Mais remarquez, mon père...

-- Sais-tu qu'il y a de quoi devenir fou! Voilà un homme qui s'est perdu pour n'avoir pas voulu se sauver au prix de l'honneur d'une femme — car je comprends tout, maintenant, — un homme honnête et estimé, chez qui tout le monde allait quand il était riche; sa femme était de bonne naissance et de haut mérite; de plus grands seigneurs que Vincent se trouvaient fort heureux d'être invités à ses fêtes. Et parce qu'un adroit bandit a su donner le change, leur fille devient un être abject qu'on n'épouse pas!

— Je vous supplie de vous calmer, mon père...

— Et pourtant, quelle personne accomplie, que cette pauvre petite! Oublies-tu que tu m'as dit toi-même, un jour : elle pourrait être fille d'un lord!

— Je n'oublie rien, je vous assure.

— Ah! si son père lui avait laissé des millions acquis honteusement, passe encore! Eh bien! moi, je ne désespère pas. Montrupert est le chevalier des nobles causes, et, cette

fois-ci, du moins, son dévouement serait sûr de sa récompense. Je lui parlerai moi-même; je lui raconterai tout; je lui offrirai de faire toutes les démarches possibles.

— Elles seront inutiles.

— Au point de vue légal, oui. Mais la conscience publique est le juge des juges, et je me charge de la soulever.

— Encore, mon père, faudrait-il savoir si miss Wood aime cet homme. J'ai quelques raisons d'en douter. Elle m'a dit...

— Elle l'adorera comme un Dieu s'il lui offre son nom. Connais-tu une femme au monde qui résisterait à une preuve d'amour semblable?

— Non, c'est vrai! dit Maurice, les yeux brillants.

— Mon ami, mon cher enfant, si tu veux voir la fin de ma vie heureuse et ma mort tranquille, tâche que ce rêve s'accomplisse. Tu connais Vincent plus que je ne le connais. Ne pourrais-tu pas?...

— Si vous me permettez de vous conseiller,

mon père, il faut avant tout que miss Wood, je veux dire mademoiselle Delcourt, soit consultée. Serait-il prudent de se résoudre à des révélations si graves sans être sûr qu'elles ne serons pas en pure perte?

— Tu as raison, mille fois raison. Mais comment supposer que nous trouverons chez cette jeune fille une hésitation quelconque? Marquise de Montrupert et plus de cent mille livres de rente! Tout le monde dira que Vincent est fou! Ah! voilà une folie que je comprends! Quelle femme, quelle charmante et surtout quelle bonne femme! Allons! je la verrai aujourd'hui même. Mon Dieu! quelle matinée!

Quelques heures plus tard, M. des Touches sonnait au presbytère de Saint-Eutrope. Lorsque la vieille Justine vint ouvrir, il la regarda quelques instants sans songer à lui adresser la parole. Ainsi, depuis des années, il avait été reçu cent fois, peut-être, par cette servante qui savait tout! Il cherchait à reconnaître, sous ce visage ridé et jauni, les traits du témoin à qui, jadis, il avait fait lever la

main devant le Christ et qui s'était parjuré pour sauver l'honneur de sa maîtresse et sa propre vie ! Que de remords, que d'angoisses avaient laissé leur trace sur ce front dévasté ! Du moins, la malheureuse avait réparé de son mieux le mal causé par elle. Le président en eut pitié et, avec un léger frémissement dans a voix, il s'informa de l'abbé Césaire. Le prêtre était dehors, occupé à visiter ses malades.

— Je voudrais, dit le vieux magistrat, parler d'une affaire à... miss Wood.

Bientôt Marie entra dans le modeste parloir où elle apporta l'illumination de sa grâce et de sa jeunesse. Elle avait changé, depuis un mois ; mais sa beauté, plus mystique et plus grave, était plus saisissante encore.

A son approche, le président se leva avec une sorte de respect qui étonna celle qui en était l'objet. D'un regard voilé par l'émotion, il considérait la fille de Delcourt, debout devant lui. Pauvre enfant ! Vingt ans plus tôt, il se souvenait d'avoir vu comme la copie de ce charmant visage, les mêmes grands yeux, su-

perbes, rougis par les jours de larmes et les nuits d'insomnie, les mêmes traits nobles et expressifs, ravagés par la plus cruelle des tortures. Il était alors, lui, vêtu de la robe rouge et assis sur le fauteuil du juge. La femme pleurait sur le banc des accusés, à côté du père de celle qui souriait là. Malheureuse! Elle n'y était pas restée longtemps. A bout de forces, elle avait dû quitter le prétoire pour n'y jamais revenir. Ah! comment, dès la première minute, n'avait-il pas été frappé de la ressemblance?

Étonnée du silence qui régnait, Mary crut devoir parler la première à l'hôte qu'elle était chargée de recevoir.

— J'espère que vous allez tous bien, dit-elle d'une voix qui tremblait un peu. Que fait ma chère Sabine? Je compte l'embrasser encore avant mon départ.

— Vous l'embrasserez bientôt. Quant à votre départ... qui sait? Avez-vous hâte d'être loin de nous?

Sans répondre, Marie baissa ses longs cils

et parut occupée à lisser les plis de sa robe.

— Je comprends, continua le président, ce que vous avez souffert dans ma maison, car vous avez l'âme fière. Mon enfant, voulez-vous tendre la main au vieillard qui vous prie de lui pardonner ?

Avec un geste plein d'effusion, l'orpheline prit la main qui lui était offerte et la porta à ses lèvres.

— Vous pardonner ! dit-elle. Je n'ai qu'à vous remercier. Je n'oublierai jamais ce que vous avez été pour moi.

— Peut-être aurez-vous besoin de vous en souvenir un jour. Ne me regardez pas avec ces yeux effrayés. Pour le moment, nous n'avons à parler que de choses heureuses. Je viens m'entretenir avec vous d'un projet qui vous concerne. Ah ! si vous saviez combien je souhaite de le voir réussir ! Si vous saviez combien votre bonheur m'occupe !

M. des Touches s'exprimait avec tant de chaleur que la jeune fille le regarda avec étonnement.

— Vous me donnez l'exemple du calme, dit-il; mais un temps viendra où vous comprendrez... Enfin, voici de quoi il s'agit. Vous n'êtes pas sans savoir l'impression que vous avez produite sur le marquis de Montrupert. J'ai des raisons de croire qu'un mariage entre vous est possible. Vous entendez bien, j'ai dit : possible. Ne laissez donc pas votre imagination aller trop vite, de crainte d'une déception.

— Oh ! répondit Marie en souriant, cette déception-là n'est pas à craindre. Je refuserais M. de Montrupert, quand même il serait ici pour me faire sa demande en personne.

— Ma foi ! c'est qu'il y est, ou peu s'en faut. À ne vous rien cacher, je me présente ici comme son ambassadeur. Vous avez là une chance unique, mon enfant.

— Je suis deux fois flattée, par l'offre et par celui qui me l'apporte. Mais ma réponse est toujours la même.

— Vous m'affligez beaucoup. Non seulement Montrupert est très riche; il est seul et entièrement libre. Or, en France, on n'a pas les idées

anglaises sur le mariage, et un père montre souvent des... exigences... sur la... situation...

— Je vous comprends, dit mademoiselle Delcourt en secouant tristement la tête. Mais tout cela ne fait rien. Jamais je n'épouserai le marquis.

— Ah! j'y songe! vous vous croyez liée par un sentiment de délicatesse et vous vous souvenez de certaines choses? Eh bien! sachez que ce mariage nous comblerait tous de joie, à commencer par Sabine qui a pour Vincent un éloignement extraordinaire. C'est sous mon toit que votre fiancé viendrait vous chercher, et c'est moi qui vous servirais de père pour vous conduire à l'autel. Cela doit vous rassurer, il me semble.

— Puisque vous me parlez comme un père, dit Marie, les yeux pleins de larmes, ne me torturez pas plus longtemps. Je n'aime pas M. de Montrupert; je ne l'épouserai pas.

— Je devine que votre cœur ne s'appartient plus, mon enfant, et je n'insisterai pas davantage. Mais je ne tiens pas votre refus pour

définitif. A votre âge, on est porté à prendre les amourettes pour des sentiments sérieux et durables. Consultez l'abbé Césaire et qu'il me fasse connaître votre dernier mot.

— Mon dernier mot! le voici. Je retourne à Roehampton. J'y serais déjà si l'on n'eût exigé de moi que j'attendisse votre retour; je comprends maintenant pourquoi. Ah! comme vous êtes tous bons! Mais vous n'êtes que des hommes et vous ne pouvez faire des miracles. Le bonheur, pour moi, en serait un.

— Quand partez-vous? demanda le président, chez qui un accablement profond avait succédé à l'exaltation qui l'ag tait depuis le matin.

— Je partirai le plus tôt possible. Demain, si vous le permettez, j'irai dire adieu à Sabine.

— Ah! s'écria le veillard, j'étais venu plein d'espérance et je retourne désolé. Fille cruelle! pourquoi ne voulez-vous pas être heureuse?

## XVII

Il faisait délicieusement frais sous les grands arbres de la garenne du Sauzet, tandis qu'au dehors, les rayons obliques du soleil de cinq heures après midi brûlaient encore la terre. Le long du chemin étroit et sinueux, auquel on laissait à dessein des allures de sentier sauvage, Marie s'avançait lentement, regagnant le presbytère où elle allait passer sa dernière nuit. Le lendemain, à pareille heure, elle serait déjà bien loin de ce bois tranquille dont elle avait vu pousser les premières feuilles.

Une autre les verrait tomber. Une autre se reposerait sur ces bancs couverts de mousse, où elle avait si souvent lu et rêvé pendant des heures. Quand se reposerait-elle, maintenant? Il fallait partir, traverser la mer et rentrer, pauvre oiseau blessé dans le voyage, au nid qu'elle avait quitté pleine de courage et d'espoir.

Les adieux de Sabine et du président l'avaient brisée. On l'avait encore suppliée de rester, mais elle avait répondu, en remuant doucement la tête

— Je ne peux pas.

C'était fini. Elle était sortie de cette maison pour n'y plus rentrer et, malgré elle, ses yeux avaient cherché une dernière fois le visage qu'elle emportait dans son cœur.

— Il m'a dit qu'il m'aimait, pensait-elle. Mais comprend-il ce que c'est que d'aimer? Se souviendra-t-il seulement de moi dans un an? Combien de fois l'herbe repoussera-t-elle dans ce sentier, avant que le pied d'une jeune châtelaine ne la foule? Où serai-je, alors? Dieu le sait. Moi, je ne sais qu'une chose, c'est que je l'aimerai toujours.

Elle continuait à cheminer doucement. Soudain, à un détour de l'allée, elle aperçut Maurice qui, appuyé contre un chêne, semblait l'attendre. Il fit quelques pas au-devant d'elle et s'arrêta, lui barrant la route.

— Alors, vous partez? dit-il. Je sais tout. Vous avez refusé Montrupert?

— Moins que personne, vous devez en être surpris. Je vous l'avais annoncé et je ne suis pas de celles qui changent.

— Mais pourquoi ne restez vous pas chez nous?

— Je pensais que vous me le demanderiez moins que tout autre. Je sais, moi aussi, donner ma démission quand le devoir l'exige.

— Ainsi, c'est moi qui vous fais partir? C'est pour n'avoir pas su garder mon secret que je vous oblige à tenter de nouveau les hasards de la vie? C'est moi qui vous chasse, en un mot?

— C'est vous, c'est M. de Montrupert, c'est tout le monde; ou plutôt c'est ma destinée.

— Eh bien! revenez près de ma sœur. Vous

l'aimiez; elle vous chérit tendrement. C'est moi qui m'en irai. Le contraire serait injuste et je ne veux pas que vous me haïssiez.

— Moi! vous haïr! Le nom seul de votre père m'en empêcherait. Je ne hais personne, Dieu merci! J'emporterai de vous tous un cher et précieux souvenir; mais il faut que je parte.

— Eh bien! partez donc! s'écria Maurice avec une sorte de violence. Mais avant, écoutez-moi une dernière fois. Que j'aie du moins le triste bonheur de vous redire cette parole qui me fait vous perdre à jamais : je vous aime! Vous ne savez pas, personne ne sait combien je vous aime! Il y a trois mois, je rentrais chez les miens profondément découragé. Tenez! je souris quand je pense à ce que j'éprouvais alors! Qu'avais-je donc perdu? ma carrière? Qu'est-ce que c'est qu'une carrière! A ce moment, je croyais ma vie brisée et je ne savais même pas ce que c'est que vivre! Alors je vous ai vue, et le premier son de votre voix m'a fait tout oublier. Ah! comme un seul regard de ces

yeux m'a consolé! Comme ils m'ont pris tout de suite! Puis les jours ont passé, ma tendresse a grandi dans le secret de mon cœur. C'est aujourd'hui, en vous perdant, que je crois sentir le premier malheur véritable. C'est maintenant que ma vie est brisée, si vous ne devez pas en être le but, la lumière et la joie.

Mademoiselle Delcourt tenait les yeux fixés sur Maurice dont le visage en disait plus, en ce moment, que tous les serments du monde. Ah! quel effort elle devait faire, la pauvre orpheline, pour ne pas s'écrier :

— Je suis à vous! Que le monde s'écroule autour de moi : je reste!

Mais, sans compter madame des Touches dont elle sentait encore le regard froid peser sur elle, que dirait le père de ce jeune enthousiaste? Que penserait Sabine elle-même? Et, surtout, que penserait l'abbé? Non! elle ne jetterait pas le trouble et la guerre dans cette famille qui l'avait reçue sans la connaître, seulement parce qu'un vieux prêtre avait répondu d'elle. Sa voix, tremblante sous l'effort, fit entendre ces mots :

— La vie nous sépare. Laissez-moi partir. Adieu!

— Ah! gronda Maurice, il faut que vous aimiez quelqu'un!

— Oui, reprit-elle doucement. J'aime quelqu'un. C'est pour cela que je retourne là-bas.

— Eh bien! partez, et puissiez-vous ne jamais regretter d'être partie! Mais, si l'avenir vous ménage, à vous aussi, des surprises amères, souvenez-vous de celui qui vous eût acceptée... à genoux.

— Que voulez-vous dire? demanda la jeune fille, vaguement effrayée de ce qu'elle entendait.

— Les événements vous l'apprendront. Oh! oui, je vous aime plus que ne vous eût aimée Montrupert; plus que ne vous aimera... sir George Claremont. Vous comprendrez un jour ce que je veux vous dire. Adieu!

Avec une violence à peine contenue, Maurice saisit la main de mademoiselle Delcourt et y posa plusieurs fois ses lèvres. Puis il s'éloigna rapidement, sans voir le geste passionné qui

contenait le plus éloquent des aveux. Comme il sortait de la garenne, il entendit courir derrière lui. Il se retourna et vit Roger d'Uzel qui cherchait à le rejoindre.

— D'où viens-tu ? fit-il rudement. Qu'est-ce que tu veux?

— Je veux te dire qu'il y a là-bas, sur un banc, une fort jolie personne qui pleure à fendre l'âme. Si, par hasard, tu y étais pour quelque chose...

— Tu nous espionnais! s'écria Maurice en saisissant son cousin par le bras.

— Quand on craint les espions, on ne choisit pas le grand chemin pour y causer de ses petites affaires. Mais lâche-moi, ou tu ne sauras pas ce qu'elle a fait quand tu as été parti.

— Qu'a-t-elle fait? parle vite.

— Elle a...

Et Roger, sans terminer sa phrase, imita, de sa grosse main, le geste d'envoyer un baiser. Il n'avait pas achevé que Maurice, retournant sur ses pas, s'enfonçait à toutes jambes dans la garenne.

Au même instant, Sabine apparut, venant du château, les yeux fort rouges.

— Mon Dieu ! fit Roger, tout le monde pleure donc aujourd'hui ? N'allez pas de ce côté, vous seriez indiscrète sans le vouloir. Venez par ici. J'ai à vous raconter des choses qui vous intéresseront.

Les heures avaient marché. Sur les chênes tout dorés des derniers rayons du soleil, les ramiers s'abattaient avec un bruit de feuilles froissées, choisissant leur abri pour jusqu'au lendemain, s'appelant d'un arbre à l'autre avec des gloussements sourds. Au loin, de l'autre côté de la futaie, la cloche du château se fit entendre.

— Mon Dieu ! s'écria Marie Delcourt, voilà sept heures. Laissez-moi partir ; on doit être inquiet au presbytère.

— Partez, ma bien-aimée, répondit Maurice. Partez, encore aujourd'hui. Mais, la prochaine fois que cette cloche nous surprendra à cette place, je vous dirai : « Allons nous mettre à table, ma chère femme. »

— Que Dieu vous écoute ! mais le bonheur, ici-bas, est chose si rare ! Je vais trembler, maintenant, jusqu'à ce que le mien soit à l'abri de toute surprise. Adieu ! je vous laisse mon cœur et mon espérance. Sous les grands arbres de Roehampton, je penserai à ceux-ci et je compterai les jours.

— Adieu ! puisque vous voulez que votre mari aille vous chercher là-bas. Dès demain, je parlerai à mon père. Il sera bien étonné d'apprendre pourquoi vous avez refusé Vincent. Méchante ! comme vous cachiez votre tendresse ! Depuis votre rencontre avec sir George Claremont, j'étais jaloux de cet homme.

— Les pauvres cachent leur trésor. Ah ! qu'il me tarde d'apprendre la réponse qui vous sera faite ! M. des Touches m'a dit hier une phrase qui me fait peur sur les *exigences* des pères.

— Soyez tranquille. Mon père sera le dernier à être exigeant à votre égard.

— Il connaît sur moi si peu de chose !

— Il vous connaît plus que vous ne croyez, répondit Maurice dont la voix s'altéra un peu.

Ayez confiance en moi. Vous souvenez-vous de ces paroles que vous chantiez, le premier soir où je vous ai vue? Ah! chérie, vous l'avez trouvé, cette fois, *le pays où l'on aime toujours.*

Le dîner s'avançait quand Maurice entra dans la salle à manger où il trouva un convive : Roger d'Uzel, qui s'était mis en retard, lui aussi, et qu'on n'avait pas voulu laisser partir à jeun pour la Grand'Combe. Maurice parla peu et mangea moins, mais son visage rayonnant indiquait suffisamment la fin de l'histoire à qui en savait le commencement.

Il faisait nuit, quand Roger se mit en route pour regagner sa demeure.

— Je vais t'accompagner, proposa son cousin. Cette soirée est faite pour la promenade.

Quand ils furent à cent pas du château, Maurice, qui s'était tu jusque-là, s'arrêta court et tendit la main à son compagnon.

— Tu ne te doutes pas de ce que tu as fait en courant après moi tout à l'heure? dit-il.

— Je m'en doute fort bien, au contraire. J'avais deviné certaines choses, à Paris, en te

voyant regarder Montrupert d'un œil qui n'était pas tendre, un beau soir.

— En vérité? Diable! je ne te traiterai plus légèrement. Donc c'est ta future cousine que tu as vue pleurer sur un banc, tout à l'heure. Mais elle ne pleure plus, grâce à toi.

— Bravo ! s'écria Roger. Tous mes compliments ! Tu as trouvé là une vraie femme, c'est moi qui te le dis. Et, au moins, tu sais à quoi t'en tenir.

— Certes, il est rare de connaître autant celle qu'on épouse. Oui, c'est une vraie femme, la plus charmante des femmes, et nous nous aimons, ce qui vaut mieux que tout le reste. N'es-tu pas de cet avis ?

— Oh ! si, fit gravement Roger. Et tu ne prévois pas de difficultés de la part de mon oncle ? Miss Wood est sans famille, ce qui a ses avantages, mais sans fortune, ce qui a ses inconvénients.

— N'importe, interrompit Maurice, je ne doute pas du consentement de mon père. Connais-tu beaucoup de jeunes filles qui au-

raient repoussé un parti comme Montrupert, uniquement pour garder leur cœur à un autre homme ?

— Je ne dis pas que j'en connaisse beaucoup, fit négligemment Roger, mais j'en connais. Et toi, tu ne te doutais de rien ?

— Je croyais qu'elle aimait Claremont. Ah ! si tu savais ce que j'ai souffert !

La conversation, mise sur ce sujet, ne pouvait manquer d'être longue. Elle dura jusqu'au mur du parc de la Grand'Combe et, quand les deux cousins se quittèrent, le jeune d'Uzel avait reçu toutes les confidences de Maurice dont le cœur débordait.

Roger n'avait pas encore jugé le moment venu de lui faire les siennes.

## XVIII

Le lendemain matin, à la même heure où Marie Delcourt prenait le train à Saintes, Maurice entra chez le président.

— Mon père, dit-il, vous m'avez initié aux secrètes souffrances de votre vie. Vous êtes consumé du désir de réparer une erreur fatale; votre conscience en est troublée; votre santé s'en altère. Eh bien ! un seul mot peut vous rendre la tranquillité et me donner le bonheur.

— Explique-toi, fit M. des Touches en regardant son fils. Où veux-tu en venir?

— Il y a deux jours, l'espoir d'un mariage entre mademoiselle Delcourt et Vincent de Montrupert vous agitait à un point qui m'effrayait moi-même. Que n'eussiez-vous donné pour faire aboutir ce projet!

— En connais-tu le moyen?

— Non, certes. Mais d'autres que Vincent ont des yeux et un cœur. En un mot, mon père, j'ai demandé hier à mademoiselle Delcourt d'être ma femme. Elle y consent, et elle le sera quand vous l'aurez permis.

— C'est de la folie! s'écria le président en levant les bras au ciel. C'est du roman! J'ai eu tort de te mettre au courant de tout. Tu te conduis comme un écervelé de vingt ans. C'est très bien d'être enthousiaste et de se dévouer, mais, diable! comme tu y vas!

— Je ne suis ni fou, ni enthousiaste, ni dévoué, mon père; vous me faites trop d'honneur. C'est *miss Wood* que j'ai aimée et qui m'est apparue comme l'image du bonheur de

ma vie. C'est d'hier que je connais son vrai nom ; ce n'est pas d'hier que j'ai souhaité d'en faire ma femme.

— Il est étrange alors que tu aies attendu, pour parler, le moment où ce mariage devait paraître, même à toi, une chose impossible.

— J'ai attendu de savoir si j'étais aimé.

Et Maurice fit à son père le récit de ce qui s'était passé la veille.

— Je crois, dans tous les cas, dit le président, qu'il eût mieux valu laisser partir cette jeune fille.

— Elle est partie, mon père. A cette heure, elle roule vers l'Angleterre. C'est là qu'elle attendra votre décision. Elle n'était point femme à agir autrement.

— Ah ! mon ami, s'écria le président en passant la main sur son front. Est-ce donc toi qui devais m'infliger ce nouveau tourment? Tout s'écroule autour de moi : les espérances de ta carrière, les rêves que j'avais formés pour ton mariage. Ah ! que ma vie est éprouvée !

— Quoi! mon père? répondit Maurice incapable de se contenir. Est-ce bien vous qui parlez ainsi, vous qui félicitiez Vincent, il y a trois jours, d'avoir choisi cette femme accomplie? Vous qui parliez d'aller en personne aplanir tous les obstacles? Vous qui me demandiez d'y travailler moi-même? Montrupert est-il donc d'une race moins chatouilleuse que la nôtre sur l'honneur du nom?

— Il n'est pas mon fils! Je ne puis juger de même quand il s'agit de lui et quand il s'agit de mon sang. Oh! ce nom de Delcourt qui a rempli les journaux pendant une semaine, comme celui d'un assassin!

— Vous parliez de soulever la conscience publique?

— Le public! a-t-il une conscience, seulement? C'est sa curiosité que nous soulèverons, et les romanciers à prix réduit feront des feuilletons avec ton mariage, en changeant un peu les noms, pas beaucoup.

— De grâce, mon père, redevenez vous-même. Souvenez-vous de vos paroles qui

j'entends encore : « Si tu veux voir ma vieillesse heureuse et ma mort tranquille... »

— Mais, malheureux enfant, pourrai-je mourir en paix, laissant ta sœur condamnée à vivre seule? Nous avons beau jeu, toi et moi, pour nous montrer généreux, sublimes, tout à notre aise. Il se trouvera peut-être des gens qui nous admireront... à condition de ne pas avoir Marie Delcourt pour belle-sœur ou pour alliée. Je t'en prie, laisse-moi, quant à présent. Mon esprit n'a plus la force de soutenir des luttes semblables. Les secousses qui fondent sur moi depuis quelques jours l'ont tristement ébranlé. Va, mon ami; nous reprendrons cet entretien, si tu l'exiges.

Ils le reprirent, en effet, plus d'une fois, et toujours avec les mêmes arguments de part et d'autre. Dans cette lutte pleine de respect filial d'une part, de tendresse paternelle de l'autre, les forces du président s'usaient d'une façon visible. Il n'avait voulu consulter personne; pour cette fois, l'abbé Césaire était écarté du débat comme un juge trop partial.

Maurice, de son côté, souffrait presque autant, et son amour ne l'empêchait pas de voir les difficultés qui l'attendaient, de la part de son père, d'abord, de la part du monde, ensuite. Mais, avec une fermeté calme, il défendait son bonheur et sa promesse. Une seule fois, Marie Delcourt lui avait écrit pour lui annoncer son heureuse arrivée et sa joie de revoir le cher Roehampton :

« Il n'y a qu'un endroit au monde que je puisse aimer davantage, disait-elle, c'est le lieu où vous êtes, où *nous serons* un jour, s'il plaît à Dieu. Les marronniers d'ici sont aussi beaux que les chênes du Sauzet, mais je n'aime pas les marronniers ; ce sont des arbres sur lesquels on ne peut pas compter. Un rayon de soleil et les voilà tout verts ; un brouillard un peu froid, et les voilà tout noirs. Comme je comprends le lierre qui n'a jamais voulu faire attention à eux ! J'ai découvert un petit banc où je vais souvent m'asseoir, quand le soleil baisse. J'y reste jusqu'à ce que la cloche sonne, et alors, en fermant les yeux, je pense à un

autre banc et à une autre cloche. Vous voyez que je vous attends patiemment. J'ai foi en vous, mon chêne fort et fidèle, et je suis déjà presque heureuse. »

Environ quinze jours après le départ de Marie, Maurice dit à son cousin, qui continuait à faire au Sauzet de fréquentes visites :

— Mon père me désole. Il m'aime trop pour dire un non définitif, mais il n'a pas encore le courage de dire oui, et cette lutte l'épuise.

— Quel est le motif qui l'arrête?

Maurice hésita. Roger avait déjà une partie de ses confidences; fallait-il les pousser jusqu'au bout? Il jugea que le moment n'était pas venu encore.

— Ce qui l'arrête, répondit-il sans préciser, c'est l'avenir de ma sœur. Mon père craint que Sabine, un jour, se marie moins facilement, étant la belle-sœur de... d'une institutrice.

— Tu crois que c'est la seule objection?

— C'est assurément la principale et, à dire vrai, c'est pour moi la moins facile à résoudre.

— Eh bien! fit Roger, après avoir réfléchi quelque temps, j'essaierai de la résoudre, moi. J'irai demain matin parler à ton père.

— Toi! s'écria Maurice abasourdi. Et que lui diras-tu, grand Dieu!

— Laisse moi faire. Tu m'as promis de ne plus me traiter en enfant. Je verrai le président et je lui dirai des choses qui le décideront peut-être.

Le lendemain matin, fidèle à sa promesse, Roger entra chez le père de Maurice.

— C'est toi, petit? dit le vieux magistrat sans quitter sa plume. Assieds-toi là. Qu'est-ce que tu veux?

Un craquement significatif annonça que le visiteur établissait sur une chaise son colossal individu.

— Mon oncle, commença-t-il, je vous dérange peut-être?

— Non, mon garçon, je t'écoute tout en écrivant. Parle. De quoi s'agit-il?

— Je voudrais vous entretenir du mariage de ma cousine.

– Tu veux dire du mariage de Maurice. Ah! il t'a mis au courant? Eh bien?

— Pardonnez-moi, mon oncle, c'est de Sabine qu'il est question, mais les deux sujets se tiennent de près, comme vous allez voir. Je suis, en effet, au courant des choses. Vous craignez qu'en épousant miss Wood, Maurice prépare quelques difficultés au mariage de sa sœur?

Le président avait laissé tomber sa plume, aussi stupéfait qu'un général à qui un trompette aurait entrepris d'expliquer une combinaison stratégique.

— Miss Wood est une personne irréprochable, continua Roger avec son imperturbable sang-froid. Je connais quelqu'un qui est tout prêt à l'accepter comme belle-sœur, et avec joie.

— Ah! vraiment? fit M. des Touches peu habitué à prendre au sérieux les idées de son jeune parent. Et peut-on savoir qui est ce héros?

— C'est moi, mon oncle.

A ces mots, le président, qui n'avait pas ri depuis longtemps, ne put contenir une hilarité

presque bruyante. Mais un quart d'heure après, il ne riait plus. Roger lui avait raconté si simplement, si honnêtement, l'histoire innocente de son amour pour Sabine, il avait parlé avec tant de raison, de cœur et de bon sens en même temps, que M. des Touches se leva, serra la main du jeune homme et lui dit :

— Mon ami, tu parles d'or. Je ne te connaissais pas jusqu'à ce matin. Quel âge as-tu?

— Nous avons quarante ans, mon oncle.

— Comment! quarante ans?

— Oui, mon oncle. Vingt-deux de mon côté, dix-huit du côté de Sabine, cela fait bien quarante.

— Voilà qui s'appelle compter comme feu Barême. Mais qui te dit que ta cousine trouvera cette belle addition de son goût?

— Ma cousine! Oh! mon oncle, il y a bientôt deux ans que... nous avons commencé à poser des chiffres.

— Méchante enfant! dit le président dont les yeux se mouillèrent. Et qu'attendiez-vous pour parler, s'il vous plaît?

— Que nous fussions un peu moins jeunes. Mais les circonstances me déterminent à agir. Et maintenant que vous savez tout, j'attends respectueusement...

— Ma réponse? Eh bien! mon garçon, la voici, ma réponse. Tu me feras le plaisir de ne pas remettre les pieds au Sauzet, ni sur les terres qui en dépendent, avant que ton père ne t'en ait donné la permission de ma part.

Roger se frotta l'oreille droite ainsi qu'un chat qui sent venir la pluie.

— Mais si papa désire connaître vos dispositions personnelles à mon égard?

— Tu lui diras que je t'ai flanqué à la porte, comme cela.

Et le président serra Roger d'Uzel dans ses bras, puis il le poussa dehors.

Le jeune homme partit d'un bon pas dans la direction du manoir paternel, mais, involontairement, il ralentit sa marche en apercevant les toits d'ardoise qui abritaient, en la personne de son père, un des derniers représentants du pouvoir absolu. Cependant le brave garçon

était courageux. Il se dirigea vers l'appartement du baron, et, sans s'arrêter pour prendre haleine, il débita le discours qu'il venait de composer et d'apprendre.

M. d'Uzel reçut d'abord la chose comme une rêverie d'écolier sentimental, mais son fils insista. Il insista si bien, il discuta si chaudement, que le vieux gentilhomme se leva debout et, montrant la porte avec un geste d'un autre siècle :

— Monsieur, dit-il, vous allez, s'il vous plaît, vous rendre chez vous et y méditer, jusqu'à nouvel ordre, sur le peu d'avenir des idées révolutionnaires dans ma maison.

Sans répondre un mot, Roger gagna sa chambre et s'assit dans un coin, l'esprit plus résigné que l'estomac, car midi approchait. Comme la cloche venait de sonner, le baron passa devant la porte de son fils, donna deux tours à la serrure et mit la clef dans sa poche.

## XIX

A partir de cette matinée féconde en surprises, la Grand'Çombe et le Sauzet, jusque-là séjours hospitaliers et charmants, devinrent des endroits absolument insupportables; des cloîtres, moins la paix sainte des vœux éternels; des Bastilles, moins l'espoir d'un 14 Juillet quelconque.

Une fois entré dans ce que le baron d'Uzel appelait « les idées révolutionnaires », Roger ne s'était pas arrêté à mi-chemin et, quand son père, au bout de quelques heures, était venu

visiter le prisonnier, il avait trouvé la porte jetée bas d'un coup d'épaule et le jeune homme lisant tranquillement à sa table.

— Allez-vous démolir la maison, maintenant, fils rebelle! avait crié le baron en enjambant la brèche.

— Rebelle! mon père. Si je l'étais, vous ne m'auriez pas trouvé ici. Je suis prisonnier sur parole. Un d'Uzel n'accepte pas d'autre prison. Les verrous sont faits pour les voleurs, mais non pour les gentilshommes.

Secrètement charmé, et ne voulant rien en laisser paraître, M. d'Uzel s'était retiré sans mot dire et avait couru chez sa femme lui conter ce haut fait digne d'un Bayard. On avait raccommodé la porte, mais par simple précaution contre les courants d'air, et le chevalier sans peur et sans reproche avait dîné à table de l'appétit d'un preux qui a gagné ses éperons dans la journée, après avoir été au pain sec le matin.

Au Sauzet, l'on n'avait point à enregistrer d'incidents aussi dramatiques, mais les victimes

étaient en nombre double. Sabine, les yeux gros comme le poing et le nez rouge à force d'avoir pleuré, passait des heures à son piano, assombrissant les domestiques eux-mêmes par les *Adieux* de Schubert, la *Marche funèbre* de Chopin et d'autres productions d'un caractère particulièrement lamentable. Ou bien, les poésies de madame d'Arbouville sous le bras, elle cherchait, d'un pas languissant, les coins retirés de la garenne et y restait jusqu'au coup de cloche de sept heures moins un quart, se nourrissant de ce que cette muse larmoyante a produit de plus désolé.

Maurice, au contraire, se fatiguait en longues courses à pied dans les chemins monotones du pays le moins pittoresque de France. Au repas, il affectait de causer comme d'habitude, et, dans ses fréquentes conversations avec son père, il témoignait la même déférence, la même affection, mais aussi la même résolution calme et inébranlable.

Entre les deux habitations, on voyait les pères aller et venir sous leurs ombrelles blanches,

pareilles à des drapeaux de parlementaires. Souvent le curé de Saint-Eutrope, confident des deux familles et mis au courant de tout, apparaissait au Sauzet, restait enfermé une heure avec le président et partait sans voir personne, avec son sourire discret et résigné sous lequel on ne découvrait rien.

En résumé, M. des Touches ne se rendait pas au désir de son fils pour des raisons que lui seul connaissait, sauf Maurice et l'abbé. Entre ses susceptibilités de père et les agitations de sa conscience timorée, les premières l'emportaient encore.

Quant au baron d'Uzel, il ne pouvait trouver aucune objection sérieuse au mariage de son fils avec Sabine, sauf que ce n'était pas lui qui l'avait décidé. Tout contribuait à le rendre désirable et le père de Roger eût dit oui depuis longtemps, s'il n'avait été contraire à ses idées de voir « les jeunes gens se marier eux-mêmes », comme il disait.

Un jour, le comte***, voisin de campagne des d'Uzel, vint dîner à la Grand'Combe. C'était

sa visite d'adieux. Pourvu d'un poste important dans la diplomatie, il s'apprêtait à regagner dans peu de jours la capitale lointaine où ses fonctions l'appelaient.

— Pourquoi ne me donnez-vous pas votre fils? demanda-t-il au baron. Ce grand garçon s'ennuie dans l'oisiveté. Laissez-moi en faire mon élève, puisque je n'ai pas de fils.

Roger dressa l'oreille, posa des questions, répondit à celles qui lui étaient faites, et se montra ce qu'il n'était guère, c'est-à-dire très disposé à quitter la Grand'Combe.

— Enfin, mon cher ami, lui dit l'ambassadeur en se levant pour retourner à son château, je ne retire pas ce que j'ai avancé. Vous avez trois jours pour vous décider et pour faire vos malles.

— Monsieur, répondit le jeune homme, à moins que mon père ne s'y oppose, je commencerai mes malles demain matin.

— Ah çà! tu es fou? demanda le père à son fils quand ils furent seuls. Tu veux nous quitter?

— Je ne vous rends pas heureux et je ne le

suis pas moi-même. Il vaut mieux que je m'en aille.

— Je t'ai entendu répéter cent fois que ta seule ambition était de vivre et de mourir à la Grand'Combe.

— Avec Sabine, oui, mais pas tout seul.

— Et tu servirais la République? tu accepterais les nouvelles idées?

— Pour la reconnaissance que je dois aux anciennes!...

— Et tu abandonnerais ta cousine?

— Je ne l'abandonne pas; je reconnais l'impossibilité de l'avoir. Ni elle, ni moi, n'avons jamais eu la prétention de nous marier avec des sommations respectueuses.

— Mais tu la regretterais?

— Mon Dieu! sans doute. Cependant, entre nous, la perspective que m'ouvre le comte*** a bien son charme. Et puis, réellement, je suis un peu jeune. C'est entendu, n'est-ce pas, mon père, je pars?

— Que diras-tu à Sabine?

— Je ne lui dirai rien du tout. Pas si sot.

Que celui qui est cause de mon départ se charge de le lui expliquer. C'est le moins que je puisse prétendre.

— Mais ne sera-t-elle pas compromise, si tu pars?

— Elle le sera bien plus si je reste, dans les conditions actuelles. D'ailleurs, ce n'est pas mon affaire ; j'étais prêt à l'épouser, moi. Vous ne l'avez pas voulu? Je ne veux plus, maintenant.

— Ah çà ! Monsieur, à qui croyez-vous parler? Voyez un peu ce beau fils qui dit *je ne veux pas* à son père !

— Je ne dis rien. J'ai fini de parler.

— Mais vous n'en pensez pas moins? Ainsi vous voulez partir ? vous êtes décidé ?

— Tout à fait décidé.

— Vous ne voulez plus vous marier?

— Au diable les femmes et le mariage, et vive la liberté !

— C'est cela ! déblatérez contre la famille, maintenant. Pourquoi ne criez-vous pas : « Vive la guillotine ! » pendant que vous y êtes? Allez

dormir, monsieur le socialiste. Moi je vais écrire deux lettres avant de me coucher. Une au comte*** pour lui dire que je vous garde; l'autre à mon voisin pour lui demander sa fille. Voilà comment je comprends la liberté, moi. Monsieur! La liberté! Vraiment oui! Allez, Monsieur, je ne veux pas entendre une parole: demain je vous présenterai à votre fiancée.

Heureusement pour M. d'Uzel que son sournois de fils fut assez fidèle à son rôle pour ne pas lui sauter au cou. Le pauvre baron ne fût pas sorti vivant de l'étreinte de ce colosse. Sans se douter du danger auquel il échappait. il écrivit ses deux lettres et, le lendemain matin chacune d'elles était portée à destination.

## XX

Le même jour, au couvent de Roehampton, une scène bien différente se passait. Dans la matinée, un homme à cheveux gris, vêtu de noir proprement, mais sans élégance, arriva de Londres et fit passer à la supérieure sa carte où se lisaient ces mots :

DAWSON
SOLICITOR
*Désire entretenir miss Wood pour affaires de succession la concernant.*

Cinq minutes après, celle qui était, aux

yeux de tous, et qui croyait encore, à cette heure, être Mary Wood, descendait au parloir où l'attendait Dawson. Selon l'usage, la *sœur écoute* travaillait dans un coin.

— C'est bien vous, Mademoiselle, dit le lawyer après avoir salué, qui avez été recueillie en 1864 par un prêtre français et placée dans cette maison sous le nom de Mary Wood?

— Sous le nom? protesta la jeune fille en fronçant le sourcil. Qui vous donne le droit?...

— Mademoiselle, continua Dawson, je suis homme de loi, discret par conséquent, et, si je vous cherche depuis dix-huit mois, vous devinerez aisément que ce n'est pas pour le seul plaisir d'intervenir dans vos affaires. D'ailleurs je vous questionne par simple formalité; je sais tout. Votre père se nommait Delcourt. Après son... procès, il a obtenu sa grâce. Malheureusement — ou heureusement, comme vous voudrez — il est mort en débarquant à Nouméa. Je suis bien renseigné, n'est-ce pas? Maintenant, je me hâte d'arriver à un sujet moins pénible pour vous. Il y a deux ans, un

sieur Varin, jadis associé de votre père, est mort à Chicago, vous laissant toute sa fortune qui s'élève à vingt-cinq mille livres environ.

Pâle comme un cadavre, la fille de Delcourt essaya de parler, mais aucun son ne sortit de ses lèvres violettes. Les mots effrayants qu'elle venait d'entendre : *procès*, *grâce*, *Nouméa*, tintaient à ses oreilles comme les coups d'un glas funèbre. Dans son coin, sans s'apercevoir de rien, la religieuse poursuivait sa couture.

— Je comprends votre saisissement, fit Dawson. Dans votre situation, vingt-cinq mille livres sterling tombant du ciel sont un beau rêve. Nous aurons à déduire, il est vrai, une somme importante pour couvrir les frais déboursés par l'étude. Mais il vous restera encore un joli magot. Voici les papiers et mon adresse à Londres : Lincoln's Inn Fields. Venez le plus tôt possible remplir les formalités et régler notre petit compte. Mademoiselle, je vous salue.

Dawson s'enfuit, regardant sa montre. S'il eût regardé sa cliente, il aurait vu qu'elle ne

bougeait plus. Elle s'était évanouie dans son fauteuil, sans avoir la force d'étendre le bras vers les papiers que l'homme de loi avait laissés sur la table.

Cependant, la religieuse n'entendant plus de bruit, avait levé la tête et aperçu Mary Wood sans connaissance. Elle appela ; d'autres sœurs accoururent et, quelques instants après, la jeune fille revenait à elle, couchée sur le lit de sa petite chambre. Ses yeux, d'abord égarés, semblèrent chercher quelque chose. Bientôt ils se reposèrent sur le dossier abandonné par Dawson et se détournèrent avec effroi, comme d'une vision sanglante. Mais la pauvre créature fit un vaillant effort et obtint, non sans peine, qu'on la laissât seule. Alors elle lut tout, jusqu'à la dernière ligne, sans s'interrompre une minute. Du testament lui-même, et de l'enquête à laquelle Dawson s'était livré avec un soin consciencieux, il résultait que Varin, décédé à Chicago, laissait sa fortune à la fille de son associé, Philippe Delcourt, *condamné à mort* par la cour d'assises de la Seine, pour

meurtre commis sur la personne de son comptable, et gracié par l'empereur, avec commutation de sa peine en celle des travaux forcés à perpétuité.

Mary ne réfléchit pas un instant. A cette heure, elle craignait moins le fer et le feu que ses propres pensées. Elle les refoulait en elle comme le soldat blessé retient de sa main rougie ses entrailles ouvertes, le temps d'aller mourir tranquille, hors de la mêlée, au bord du fossé voisin.

D'abord, elle fit un paquet de ces papiers qui, brusquement, venaient de briser sa vie. Elle y mit l'adresse de l'abbé Césaire et cacheta l'enveloppe après y avoir ajouté ces simples lignes :

« Pendant vingt ans, vous avez pu me dérober la vérité horrible. C'est vingt ans de bonheur que je vous dois. Dieu vous en récompensera là-haut. Il est donc vrai que le criminel est maudit jusque dans ses descendants! Nous ne nous verrons plus ici-bas; je n'oserais pas vous regarder. Ma vie ne peut être désormais qu'une prière — pas

longue, j'espère — pour les morts. »

A Maurice, elle écrivit ces simples mots que le cœur d'une femme peut seul trouver dans la profondeur mystérieuse de sa tendresse :

« Je remercie Dieu à genoux de n'être pas là pour voir votre visage quand vous apprendrez le nom véritable de celle que vous avez failli avoir pour femme.

» MARIE DELCOURT. »

Enfin, avec ce qui lui restait de force, elle traça ces lignes :

« Priez pour moi, ma vénérable Mère. Je quitte cette maison pour toujours. Il me faut des grilles et des voiles pour cacher, jusqu'au dernier jour, mon visage et mon nom. L'un et l'autre me font horreur à moi-même. Par l'abbé Césaire, vous pourrez savoir ce que je n'ai pas le courage de vous dire. »

Alors elle prit son chapeau et son écharpe et quitta sa chambre en y laissant le billet qu'elle venait d'écrire en dernier lieu. A la grande

porte, on hésitait à lui ouvrir, bien qu'elle eût, dans la maison, une liberté aussi complète que le comportait la règle.

— La mère Supérieure est prévenue que vous sortez ? demanda la tourière.

Marie Delcourt fit signe que oui et la grille s'ouvrit devant elle.

— Une autre porte à ouvrir et à fermer, pensa la pauvre enfant, et ce sera fini !

A la gare, où le train pour Londres arrivait, elle n'eut que le temps de prendre son billet, après avoir jeté à la poste les deux plis qu'elle avait préparés. Puis elle monta en wagon et la vapeur l'emporta, à peu près insensible, vers la tombe du cloître où elle avait résolu d'ensevelir le reste de sa vie.

— Tous les voyageurs descendent ! crièrent les employés, en ouvrant la portière à la station de Victoria.

La foule se précipita des marchepieds et, dans un clin d'œil, la longue file des voitures fut déserte. Les *guards* commencèrent la visite accoutumée des wagons.

— Halloa! cria l'un d'eux, voici une femme qui est morte, et une jolie, ma foi!

On descendit la jeune voyageuse, on la porta chez le *station-master* et bientôt le médecin de la gare, mandé en toute hâte, la fit revenir à la vie pour la seconde fois de la journée. Mais elle ne pouvait parler, et son esprit lui-même semblait lutter vainement pour rester lucide. On chercha sur elle une trace d'identité quelconque et l'on découvrit la carte du solicitor Dawson. Une heure après, un *hansome* la descendait à Lincoln's Inn Fields et Dawson reconnaissait sa cliente du matin, ayant plus besoin d'un lit que d'un procès, ainsi que disait le médecin qui l'avait accompagnée.

Le lit fut trouvé dans un petit hôtel voisin, dont le propriétaire avait de bonnes raisons pour ne rien refuser à un homme de loi. Une garde-malade fut provisoirement installée, tandis qu'on envoyait un exprès à Roehampton. Le soir même, la Mère O'Brien, accourue elle-même, apprenait, de la bouche du médecin

du couvent, le vieux docteur Brooks, que Mary Wood, menacée d'une fièvre cérébrale, était en danger de mort et que le délire commencerait sans doute avant peu d'heures.

## XXI

Pendant ce temps-là, des événements moins dramatiques mais tout aussi compliqués se précipitaient au Sauzet. La journée avait commencé par l'arrivée de la lettre du baron demandant officiellement, pour son fils, la main de Sabine, avec les mêmes formes d'étiquette que s'il se fût agi de solliciter l'alliance d'une famille inconnue deux mois plus tôt. Immédiatement, le président, après un entretien avec sa fille, répondit qu'il consentait. Puis il

appela son fils et, les yeux brillants de joie, lui communiqua la nouvelle.

— Eh bien ! répondit Maurice, heureux lui-même du bonheur qu'il voyait autour de lui, mariez ma sœur. Après, nous reparlerons de moi.

Dans l'après-midi, M. d'Uzel, cravaté de blanc, arriva au Sauzet traînant Roger comme un déserteur qu'on ramène au corps.

— On a bien de la peine à se faire obéir des jeunes gens d'aujourd'hui, dit-il à M. des Touches, en présence de Sabine qui était arrivée avec son tablier de jardin. Croirais-tu que ce gaillard-là s'était mis en tête de servir le gouvernement ? Mais il a vu de quel bois je me chauffe. Si tu veux m'en croire, avant six semaines ces deux enfants seront mariés.

— Doucement ! fit Sabine qui était entrée dans l'esprit de son rôle. Je ne veux pas être épousée par force.

— Soyez tranquille, ma belle amie, répondit le baron. Je réponds de votre mari. Votre père a ma parole. C'est tout comme si le no-

taire y avait passé. Soit dit entre nous, toutefois, si ma fille se permettait de proférer en ma présence un *je ne veux pas* comme celui que je viens d'entendre...

— Hélas! soupira le président, elle est si mal élevée! Je vous garde à dìner, n'est-ce pas?

Le dîner fut gai. — Roger semblait résigné à son sort et, selon toute apparence, Sabine avait pris son parti d'être épousée par force. Elle avait ôté son tablier et mis dans ses cheveux noirs une rose rouge; il n'en fallait pas plus pour la rendre jolie. Quand Roger partit avec son père, la rose avait disparu, mais la future petite baronne était encore plus jolie qu'avant.

Maurice faisait de son mieux pour rester en France. Quoi qu'il pût faire, sa pensée traversa bien des fois la Manche ce soir-là.

Le lendemain matin, vers l'heure du déjeuner, l'abbé Césaire sortit de la garenne à grandes enjambées et tomba sur M. des Touches qui lisait son journal à l'ombre.

— Ah ! s'écria le président, quel bonheur de vous voir ! J'allais me rendre chez vous pour vous dire la grande nouvelle.

— Lisez celle-ci, d'abord, répondit le prêtre d'une voix à peine reconnaissable.

Le vieux magistrat prit le papier bleu qu'on lui tendait et déchiffra ce télégramme adressé au curé de Saint-Eutrope :

« Mary en grand danger. Semble avoir appris quelque nouvelle terrible. Délire violent. Venez vite et télégraphiez heure arrivée.

» O'BRIEN. »

— Grand Dieu ! fit-il en froissant la dépêche sur sa poitrine, est-ce le ciel qui me maudit, au moment où je voyais tant de bonheur autour de moi ? Malheureuse enfant ! que lui est-il arrivé ? qu'a-t-elle appris ? Et vous, mon ami, qu'allez-vous faire ?

— Je vais partir, répondit le prêtre. Mais je ne puis quitter ainsi ma paroisse ; j'attends un

suppléant que j'ai demandé à Monseigneur. Demain soir j'espère pouvoir me mettre en route.

— Eh bien, nous partirons ensemble.

— Ah! s'écria l'abbé en serrant la main du président, j'étais venu vous le demander. C'est vous qui la sauverez, peut-être.

Un instant après, Maurice apprenait à son tour qu'il était menacé de ne plus revoir celle qu'il aimait. Il eut un geste terrible et ouvrit la bouche pour une parole que, toute sa vie, il eût regrettée. Mais il se contint et, se jetant sur la poitrine de son père :

— Je vous en supplie, dit-il; ayez pitié d'elle et de moi.

— Mon fils! mon cher enfant! calme-toi! sachons d'abord ce qui s'est passé. Il y a là quelque nouveau mystère que j'irai découvrir moi-même. Sois courageux et compte sur ton père.

La journée se passa sans autre télégramme. Le lendemain matin, le courrier apportait au curé de Saint-Eutrope et à Maurice le dossier

de Dawson et les lignes affolées que Marie Delcourt avait écrites l'avant-veille. Tout s'expliquait maintenant.

Presque à la même heure, le télégraphe parlait à son tour. La Mère O'Brien disait à l'abbé :

« Nuit mauvaise. Délire continue. Elle vous appelle sans cesse. Venez. Nous prions toutes pour obtenir un miracle. »

— Mon père ! fit Maurice dont le visage portait la trace d'un désespoir sans bornes, si elle meurt, que deviendrai-je?

M. des Touches se découvrit et, s'adressant d'une voix grave à l'abbé Césaire :

— Vous remplacez le bon Dieu, prononça-t-il lentement ; écoutez le vœu que je fais : Qu'il donne la vie à cette enfant ; moi je lui donne mon fils.

On entendit un sanglot. Maurice ne pouvant plus se contenir s'enfuyait.

Le soir même les trois hommes partaient pour Londres où ils débarquaient à la fin de la journée du lendemain. La vieille Justine les

avait précédés. La veille, quand l'abbé Césaire était rentré chez lui en quittant le Sauzet, il avait trouvé le presbytère vide.

La pauvre servante fut la première personne que les voyageurs aperçurent, en mettant le pied dans la gare de Charing-Cross. La même question leur vint sur les lèvres :

— Eh bien?

— Elle n'est pas morte, fut la réponse médiocrement consolante de Justine.

A leur grand étonnement, au lieu de les conduire à Roehampton, leur guide leur fit suivre la grande voie du Strand et les introduisit au bout de quelques minutes dans un hôtel de modeste apparence du quartier sévère habité par les gens de loi. C'est là qu'ils trouvèrent Marie, confiée aux soins d'une sœur converse envoyée par la Mère O'Brien. Sur l'oreiller, que les cheveux épars de la malade couvraient presque en entier, sa tête brûlante roulait à droite et à gauche dans un mouvement continuel. Ses yeux sans regard étaient levés

au plafond et ses lèvres s'agitaient dans un murmure inintelligible.

— Voilà soixante-douze heures qu'elle est ainsi, dit la religieuse en se levant respectueusement à la vue du chapelain qu'elle connaissait depuis de longues années.

Trois jours se passèrent, sans autre modification qu'un affaiblissement notable dans les forces de la malade. Au milieu de la septième nuit, Maurice, qui se relevait toutes les heures, la trouva calme, terriblement pâlie et les yeux fermés. Malgré le soin qu'il prit de questionner Justine à voix très basse, il fut entendu de la jeune fille qui leva soudain son regard sur lui et le considéra avec un effort visible pour rassembler ses idées. Tout à coup, le souvenir lui vint et, poussant un cri terrible qui fit tressaillir les échos de la maison endormie, elle se fût précipité à bas de son lit sans les bras qui la retenaient.

— Laissez-moi fuir! suppliait-elle d'une voix qui allait en s'affaiblissant graduellement... Il ne faut pas qu'il me voie... Je ne veux pas

qu'il ait honte de moi... Pourquoi est-il ici?... Je lui avais écrit, pourtant!

L'arrivée de l'abbé Césaire, appelé par le bruit, causa une diversion salutaire. A sa vue, Marie retomba sur son oreiller, fondant en larmes.

— Ah! mon père, dit-elle, vous êtes venu m'aider à mourir!... Mon Dieu! que la mort vienne vite! Que ferais-je, s'il me fallait vivre avec un nom souillé!... Comme vous m'avez trompée, trompée pendant vingt ans, vous, un saint!... Hélas! entourée de bonté, soignée comme l'enfant d'un prince, comment aurais-je pu supposer que j'étais la fille d'un...

— La fille d'un infortuné, d'une victime, d'un martyr. Je vous le jure sur l'hostie que ces mains touchent tous les jours. Vous connaîtrez l'épouvantable secret, secret de deuil, mais non pas de honte. Pour le moment, prenez des forces pour l'entendre. Vous saurez tout demain.

— Demain, je serai dans un lieu où il n'y a plus de secret. Parlez maintenant, si vous avez quelque chose de consolant à dire. Parlez pour

que celui qui est là puisse toucher ma main encore une fois... sans que la sienne frémisse.

Mais déjà, Maurice, à genoux près du lit, avait collé ses lèvres sur les doigts amaigris de sa fiancée. En vain on voulut obtenir qu'elle se reposât jusqu'au matin. Son agitation était telle que l'abbé Césaire craignit de la prolonger.

— Allez prévenir votre père, fit-il tout bas à Maurice.

Le président entra presque aussitôt ; il s'était levé, lui aussi, craignant un dénouement prochain.

Alors, entre ce père et ce fils qui représentaient le passé détruit et l'avenir bien douteux, hélas ! le vieux prêtre recommença le long récit qui ne devait plus désormais sortir de ses lèvres ici-bas.

Aux premiers mots, Marie, dont la lucidité était devenue incroyable, fit un mouvement pour arrêter l'abbé Césaire, et désigna d'un regard inquiet la garde-malade qu'on entendait pleurer le plus silencieusement possible dans un coin sombre.

— Venez ici, Justine, ordonna le prêtre.

La vieille servante approcha, le visage ruisselant de larmes. Celui de la malade exprima une stupeur profonde à l'aspect de la gouvernante du presbytère de Saint-Eutrope.

— Vous verrez tout à l'heure pourquoi cette femme est venue, dit l'abbé. Elle vous soigne jour et nuit depuis une semaine. Elle vous a presque vue naître; elle sait que votre père est innocent; elle a *vu* le vrai coupable. Maintenant écoutez-moi, puisque vous avez voulu que je parle.

## XXII

Depuis une heure, dans la chambre mystérieusement éclairée, le vieux prêtre racontait la douloureuse histoire, n'omettant qu'un détail : le nom du président des assises. Marie Delcourt, immobile, les mains étendues sur le drap blanc, semblait dormir ; mais, sous ses paupières baissées, une larme coulait de minute en minute. Au nom de Varin, de l'homme qui avait laissé condamner l'innocent, elle eut une contraction douloureuse, mais elle se

tut. Peut-être la force lui manquait-elle pour parler.

— Maintenant, acheva l'abbé, la femme de chambre qui a poussé jusqu'au crime la peur de la mort pour elle-même et le dévouement pour sa maîtresse, va paraître devant vous. Regardez-la.

Marie Delcourt ouvrit les yeux et les referma bientôt avec un geste terrible ; Justine, cramponnée au pied du lit pour ne pas tomber sous le poids de la fatigue et de la douleur, était debout, comme un accusé devant son juge.

— Sur votre salut éternel, demanda le prêtre à la servante, jurez-vous que ce qui vient d'être dit est vrai?

Le visage de la vieille Normande rayonna un instant de l'enthousiasme ardent de la foi et du repentir. Elle étendit la main :

— Je le jure. Ainsi que Dieu me soit en aide à ma dernière heure !

— Elle s'est parjurée une fois, dit lentement la malade avec effort. Est-ce maintenant ou bien... le jour du jugement?

Le président se leva à son tour. Marie ne s'était pas encore aperçue de sa présence.

— Vous avez entendu la vérité, confirma-t-il; vous êtes la fille d'un honnête homme. Je vais vous en fournir la meilleure preuve : je vous donne mon fils. Devant Dieu, vous êtes sa femme. Vous le serez devant les hommes quand la santé vous sera rendue.

Un sourire d'une douceur ineffable illumina encore une fois les traits de celle qui avait été la belle Mary Wood, et ses grands yeux bleus enveloppèrent d'un regard plein d'extase son fiancé, à genoux près du lit.

— Maintenant, je crois, soupira-t-elle tout bas.

Soudain une pensée nouvelle parut la troubler et l'on put voir une hésitation anxieuse contracter son visage.

— Maurice, dit-elle avec une sorte de crainte, quand vous m'avez parlé... dans la garenne... saviez-vous...?

— Sur mon âme, répondit le jeune homme en étreignant avec ardeur la petite main brû-

lante qui pendait tout près de lui, sur mon âme, je savais tout, Marie.

— O mon bien-aimé, soupira-t-elle, transfigurée, que Dieu vous bénisse à jamais!

C'était une trop grande épreuve pour les forces de la malade. Elle laissa retomber sa tête en arrière et, refermant les yeux, parut se recueillir. Pensait-elle au fiancé, dont le regard pesait sur elle, lourd d'angoisse? ou bien au malheureux, mort, là-bas, tout seul, dans sa veste de forçat, en appelant sa femme et sa fille?...

A sept heures du matin, les mêmes personnes se retrouvaient dans la chambre mise en ordre et ornée de cette parure — on ne l'oublie plus quand on l'a vue une fois — qui annonce l'approche du dernier visiteur.

Tenant l'hostie dans ses mains, l'abbé Césaire s'approcha du lit tout blanc où Marie Delcourt, les cheveux soigneusement rattachés, priait en remuant doucement les lèvres.

— Chrétienne, dit-il, pardonnez-vous à tout

le monde, à tous ceux qui ont fait le mal, volontairement ou à leur insu, qu'ils soient loin ou qu'ils soient près, vivants ou morts?

— Je leur pardonne, répondit la malade d'une voix distincte, comme je pardonne à celle-ci.

Et, faisant signe à Justine d'approcher, elle donna le baiser de paix à la femme qui, par son silence, avait contribué à la perte de celui qui dormait au delà des mers.

Le prêtre allait la communier. Mais le président des Touches venait de s'avancer et courbait, aux pieds de l'hostie, sa tête couverte de cheveux blancs.

— Pardonnez-vous, demanda-t-il à son tour, au magistrat qui n'a pas su voir que la justice humaine se trompait, et dont la main, cette main que voilà, a signé l'arrêt de mort d'un innocent?

Marie Delcourt, malgré sa faiblesse, eut un tressaillement qui agita les rideaux du lit. Ce ne fut qu'un éclair et, tendant péniblement son front au vieillard :

— Mon père! mon père! je vous aime, murmura-t-elle.

Puis elle communia. Dans la chambre, on n'entendait plus que des sanglots étouffés.

Deux heures après, le médecin arriva. On lui dit que la malade dormait.

— Hum! grommela-t-il, j'ai besoin de voir ce sommeil-là.

Et il entra sur la pointe du pied dans la chambre où Justine seule veillait.

Comme il en sortait, au bout de cinq minutes, il rencontra Maurice dont le regard l'interrogeait silencieusement.

— Je vais vous dire, fit Brooks avec son double flegme d'Anglais et de médecin. Il n'est pas sûr qu'elle vive; mais il n'est pas sûr du tout qu'elle meure. Espérons toujours.

Le lendemain, le docteur déclarait la malade sauvée, à moins de rechute imprévue. Mais la rechute ne vint pas. C'est seulement dans les contes des romanciers que la fiancée jeune, belle, tendrement chérie, quitte ce monde quand la douce étreinte du bonheur l'y retient,

quand la voix émue du bien-aimé l'y rappelle.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ils se sont mariés, deux mois après seulement, car la convalescence a été longue. L'abbé Césaire a béni leur union dans la chapelle de Roehampton, sans autres témoins étrangers que la vieille Justine et Dawson, le solicitor. On a décidé que les événements dont le récit précède resteront à jamais le secret de ceux qui les connaissent. Sur le registre nuptial la jeune femme a écrit le nom de *Marie Delcourt*, pour la seconde et pour la dernière fois de sa vie. Une larme y est tombée, une larme qui semblait, en l'effaçant à demi, effacer de même tout un sombre passé de tristesse, oublié pour un présent rempli de joies.

Bientôt après, dans l'église de Saint-Eutrope, le vieux prêtre célébrait un autre mariage, celui de Roger et de Sabine.

Le président des Touches vieillit heureux. Il voit presque chaque jour sa fille, la vraie, et il adore l'autre qui le lui rend bien. Parfois, dans les longues soirées d'hiver, il demande à

celle qui entra jadis au Sauzet comme un pauvre oiseau froissé par la tempête, de lui chanter le morceau qu'il préfère.

Alors Marie s'assied au piano, et sa voix, plus vibrante que jamais, commence l'admirable mélodie de Schuman :

*J'ai pardonné !*

# COMMENT ON DEVIENT PACHA

---

Je fis, le printemps dernier, le voyage de Vienne en *Orient-Express.*

Pour être seul dans mon *sleeping-car*, j'avais employé tous les moyens que j'avais pu imaginer : l'intrigue, l'influence de mes amis et même la corruption, sous forme d'un louis glissé dans la main du *steward* qui nous accompagnait. Tout me permettait de croire que j'avais réussi. Sous le *hall* vitré de la gare de l'Est, le train luxueux, pareil à un paquebot monté sur des roues, était prêt à partir, et personne ne s'était présenté pour occuper la seconde couchette de ma cabine.

Hélas ! au moment où la cloche allait sonner, la porte de mon domicile ambulant s'ouvrit et un voyageur parut, suivit du *steward* qui portait quelques menus bagages. Je foudroyai ce dernier du regard.

— Monsieur, me dit tout bas l'homme, répondant à ce reproche muet, c'est Son Excellence Karakache-Pacha. Un Turc qui a vingt millions !

— Voilà qui m'est égal ! marmottai-je entre mes dents. Ce serait le sultan en personne, que je ne serais pas plus réjoui de sa compagnie.

Et je jurai en moi-même, avec cet égoïsme féroce du voyageur troublé dans ses aises, d'être parfaitement maussade pour le compagnon de route qu'Allah m'envoyait. Je commençai par déclarer qu'en vertu de mon droit de premier occupant, j'entendais me réserver la couchette d'en bas. De cette façon, le pacha serait obligé de se livrer à des exercices de voltige aérienne pour gagner le lieu de son repos.

— Et si cet enfant de Mahomet ronfle, dis-je tout bas, malheur à lui !

Là-dessus, je quittai la cabine après avoir fermé mon sac à double tour, en faisant tinter mes clefs avec affectation.

Déjà le train roulait à toute vitesse dans la banlieue. N'ayant pas dîné avant le départ, je me mis à une table du wagon-restaurant et bientôt, occupé à surveiller les agissements du bouillon et du vin contenus dans mon assiette et dans mon verre, j'oubliai mes malheurs dans l'étude anxieuse de l'équilibre des liquides.

Quand je rentrai dans mon compartiment, les lits n'étaient pas encore préparés. Assis à une extrémité de la banquette de velours, Karakache-Pacha semblait rêver, ses yeux gris fixés au plafond. Il me salua sans rien me dire, d'un signe de tête qui indiquait, je dus le reconnaître, un homme du meilleur monde. Puis il reprit sa méditation silencieuse, sans paraître s'apercevoir que j'avais allumé un cigare avant de lui en demander la permission.

C'était un homme assez grand, plutôt maigre, dont la physionomie remarquablement intel-

ligente, portait une expression mélancolique sans être amère, de tristesse résignée. Son fez laissait à peine voir ses cheveux coupés courts. Sa barbe, taillée en pointe, très soignée, était déjà plus que grisonnante. Son nez aquilin rappelait par sa forme l'un des caractères distinctifs du type hébreu; mais ses traits n'avaient point cette expression inquiète, cauteleuse, perçante, qui distingue les descendants d'Israël. En somme, mon compagnon m'eût intéressé, attiré même, s'il n'avait eu le tort grave d'être, malgré moi, mon compagnon. C'est pour ce motif qu'on voit, chaque jour, tant de ménages désunis. Malheureusement, ici, pas moyen de songer au divorce.

La nuit se passa sans incidents. Quand je me réveillai, à Carlsruhe, le pacha avait déjà quitté le compartiment et, sans doute, vaquait aux opérations de sa toilette. Après tout, il était difficile de se montrer moins gênant. Il revint bientôt, apportant avec lui les bonnes odeurs d'un homme raffiné dans les soins de sa personne. Je lui succédai au lavabo. Bref, la ma-

tinée s'avançait déjà que nous n'avions pas encore échangé une parole.

Cependant le regard doux et voilé de cet homme avait quelque chose qui me fascinait, pour ainsi dire, quoi que je pusse faire. Et, dans les moindres incidents d'une existence commune, parquée dans un espace de cinq mètres carrés, sa politesse exquise me faisait rougir, malgré moi, de ma rudesse affectée. Si c'eût été à recommencer, j'aurais été charmant pour lui. Mais le moyen de devenir subitement gracieux pour un homme auquel on n'a pas desserré les dents pendant quatorze heures!

Le pire, c'est que je m'ennuyais fort. J'avais commencé successivement, jeté, puis repris, quatre ou cinq romans, achetés en passant devant la librairie du boulevard des Italiens. Tous ces amours, ces virginités, ces adultères, ces crimes s'étaient mêlés dans ma tête et me donnaient la nausée, comme le mélange de gigot bouilli, de tarte à la rhubarbe et de crème fraîche que j'ai mangé à Édimbourg, dans la même assiette.

Le pacha, lui, lisait le livre de Blowitz sur son voyage en Orient et marquait certains passages au crayon, en souriant de l'air d'un homme qui s'amuse. On devinait, dans son regard, une intelligence remarquable. J'avais probablement sous la main, sans en profiter, un causeur comme on n'en rencontre pas tous les jours. Voilà ce que c'est que d'avoir mauvais caractère !

Un peu après Ulm, je passai dans le *dining-car*, moins pour manger que pour échapper à l'ennui. La table que j'occupai était la dernière libre et, parmi tous les convives présents, pas une figure de connaissance. Comme j'achevais péniblement un premier plat, en regrettant, à part moi, que le voyage n'exerce pas la même influence sur le vin de Bordeaux et sur les côtelettes, mon compagnon parut à son tour, cherchant une place des yeux.

— Monsieur, lui dis-je saisissant l'occasion de réparer tardivement mes torts, voulez-vous me faire l'honneur de prendre la moitié de ma table?

Il accepta très simplement et s'assit en face de moi. Immédiatement nous nous mîmes à causer et, chose singulière, nous nous plûmes tout de suite. Comme il venait de vider fort allégrement un verre de sauterne :

— Je vois, fis-je en souriant, que vous n'êtes pas, sur tous les points, de l'avis du Prophète.

— Oh ! répondit-il, mon fez vous trompe. Je suis aussi bon chrétien que vous. Je suis Arménien catholique. Ainsi vous comprenez que j'ai le droit de boire du sauterne.

Il parlait un français d'une perfection irréprochable, avec un vague accent de méridional, participant de l'auvergnat et du marseillais, non sans une pointe de gascon. Le voyant de bonne humeur, je le pressai de questions sur son pays, prolongeânt, à dessein, la fin de mon repas. Plusieurs habitants de Constantinople l'avaient reconnu et s'étaient approchés de lui avec les marques d'une considération presque respectueuse ; mais il ne les avait point rete nus et semblait préférer ma conversation à la

leur. Décidément, cet homme ne connaissait point la rancune.

Après une heure passée à côté l'un de l'autre sans le fumoir, nous étions sur un pied d'intimité et de confiance qui m'étonnait moi-même. je ne pus m'empêcher de le lui avouer.

— Oh! répliqua-t-il, je vois bien à qui j'ai affaire. Si vous vous étiez jeté à ma tête dès le départ, vous n'auriez pas tiré de moi quatre syllabes. Mais un Français qui reste quinze heures sans parler n'est pas le premier venu.

Le nom de Tissot, l'ex-ambassadeur, mort peu après, et que j'avais l'honneur de connaître particulièrement, acheva de nous rapprocher. Nous échangeâmes nos cartes. Je manifestai le regret de ne point accompagner mon nouvel ami jusqu'à Constantinople.

— J'espère vous y voir un jour, me répondit Karakache-Pacha. Mais il ne faudra point vous étonner si vous ne me trouvez plus tout à fait le même qu'ici. Il faut veiller sur ses actions et sur sa langue, chez nous.

— Allons donc! m'écriai-je. Vous êtes un grand personnage. Un pacha!

— Oui, me répondit-il avec un sourire triste. Je suis pacha, c'est vrai. Mais, si vous saviez comment je le suis devenu, vous comprendriez que je ne me fasse pas d'illusion sur « ma grandeur », comme vous l'appelez.

— Serait-il indiscret de vous demander cette histoire?

— Nullement. Tout le monde la connaît, en Orient, et plusieurs de vos compatriotes ont désiré l'apprendre. Je dois vous dire qu'elle n'a pas été crue par les uns, pas comprise par les autres. Nos deux pays se ressemblent si peu! Dès votre enfance, on vous élève, vous autres, dans la parfaite conviction que la révolution de 1789 a fait le tour du monde. Malheureusement — ou heureusement, selon les goûts, — c'est une grave erreur; les incidents de mon existence en sont la preuve. L'Orient, tel qu'il est encore aujourd'hui, se trouve tout entier dans ces aventures.

— Je tâcherai de vous comprendre, dis-je à mon compagnon, et je vous promets de vous croire. Parlez. Me voilà devenu tout oreilles.

# I

— Je vais donc vous apprendre comment je suis devenu pacha. Je regrette beaucoup, malgré vos assurances encourageantes, d'avoir pour auditeur un homme qui ne connaît pas l'Orient. Certains incidents de ma vie vous étonneront et, si vous les jugez d'après vos idées européennes, ils vous froisseront, sans nul doute. A cela, je ne vois pas de remède. Vous trouvez probablement le fez ridicule, votre chapeau me semble affreux; c'est dans l'ordre des choses. Mais je n'ai pas la préten-

tion de vous convertir à mon genre de coiffure, tandis que, en votre qualité d'Européen, vous ambitionnez de m'imposer votre chapeau. Toute la question d'Orient est là.

» Vous savez déjà que je suis Arménien. Les Arméniens ne sont pas précisément, chez nous, la partie de la population la plus considérée. Je suis trop philosophe pour m'en étonner et pour m'en plaindre. Notre race est la plus vieille du monde, et, pour les races comme pour les individus, la vieillesse est un malheur dont les plus jeunes profitent souvent pour les opprimer et les rendre ridicules.

» Mon père se nommait Gulbenkjian. Il était banquier et, comme beaucoup de ses pareils, avait sa meilleure clientèle dans les harems des pachas et même dans celui du sultan.

» Je me suis laissé dire que, chez vous, on ne fait pas fortune en prêtant de l'argent aux femmes. C'est le contraire dans nos pays. Derrière leurs grilles, nos dames ont autant de caprices que les vôtres. Ce sont de nouveaux

diamants dont elles ont envie, un petit nègre dont elles veulent se débarrasser, une esclave circassienne qu'elles ont décidé d'avoir. Du matin au soir, ces êtres fantasques et naïfs comme des enfants ne rêvent qu'emprunts et échanges. Je ne vous affirmerai point que le taux pratiqué n'est pas un peu fort. Mais songez qu'il faut se faire ouvrir bien des portes et que les eunuques ne les ouvrent pas pour rien. Au fond de tout, en Orient, on trouve le bakchich. Tant qu'on ne l'a pas compris, rien de ce qui se passe chez nous ne peut être jugé sainement.

» Donc Gulbenkjian-bey était riche. Je me souviens encore de l'opulente maison et du jardin magnifique où s'est écoulée mon enfance à Bechiktache. Nous dominions le bas Bosphore, coup d'œil charmant dont le lac de Zurich, dans la partie qui se rapproche de cette ville, peut vous donner une idée. Maintenant le nouveau palais de Tcheragan a remplacé le domaine paternel.

» Là, jusqu'à dix-huit ans, je menai l'exis

tence sévère de la jeunesse arménienne. Ce n'était pas que je fusse assujetti à des études compliquées et difficiles. On m'apprit à lire et à écrire dans ma langue et dans la langue turque, voilà tout. Mais, selon nos mœurs, j'étais en présence de mon père comme un domestique en face de son maître, ne m'asseyant que si j'en recevais l'ordre, ne fumant pas, n'entrant jamais dans la pièce où se tenait l'auteur de mes jours sans baiser respectueusement le pan de sa pelisse.

» Aujourd'hui que j'ai dépassé les deux tiers de mon existence, je me reporte souvent avec regrets à cette vie sans plaisirs, mais sans préoccupations et sans fatigues. A dix-huit ans, j'en jugeais autrement. Cette atmosphère de servitude oisive m'étouffait et, un beau matin, je voulus voir le monde et faire fortune à mon tour.

» En 1855, je dis adieu à la vieille maison, aux frais ombrages de Bechiktache et, selon le conseil paternel, je partis pour l'Égypte, après avoir reçu du vieux Gulbenkjian d'abondantes

bénédictions et un pécule mesuré, je dois le dire, avec plus de parcimonie. Je pus y joindre heureusement quelques épargnes, car, dès l'âge de douze ans, je thésaurisais en vue de l'avenir, moins sur ce que me donnait mon père, car le pauvre homme n'était pas généreux, que sur les petits profits déjà prélevés çà et là, grâce à l'esprit industrieux qui est l'apanage de notre race.

» Je ne tardai pas, d'ailleurs, aussitôt après mon arrivée au Caire, à en donner des preuves plus sérieuses. Là, tout le monde connut bientôt le jeune Karakache-Gulbenkjianoglou, qu'on voyait aller par les rues, devant les cafés, à la porte des mosquées, suivi d'un domestique qui portait un sac de marchandises. A chaque endroit convenable, je m'arrêtais et, sur un maigre tapis, j'étalais ma boutique : des bouquins en ambre, des tuyaux de pipe, des chapelets, des amulettes.

» Mais je n'aurais pas le plaisir de voyager avec vous dans ce train confortable, si je n'avais eu, pour m'enrichir, que la clientèle des dévots

et des fumeurs. Bientôt je fis connaissance avec quelques compatriotes appartenant au beau sexe; je leur dois le commencement de ma fortune.

» J'ai vu jouer l'*Avare*, Monsieur, et j'ai retrouvé là, avec un plaisir infini, comme une ancienne connaissance, une certaine Frosine qui n'a point l'âme de bronze, ainsi qu'elle le dit elle-même, et qui aime à rendre « de petits services ».

» En Orient, les Frosine se comptent par centaines dans la moindre capitale, et l'on en rencontre peu qui n'aient l'honneur d'être Arméniennes. Ce sont de véritables agents d'affaires, d'affaires amoureuses, bien entendu, ayant leur clientèle et leur quartier, portant un message à un jeune homme, suivant la belle *hanoun* entrevue à la promenade, espionnant pour le compte de celui-ci ou de celle-là, recevant de l'argent de toutes les mains, partageant avec l'eunuque, lui versant parfois plus qu'elles n'ont reçu, quitte à se dédommager plus tard et, au besoin, payant de leur personne pour

donner, à ceux qui les emploient, la consolation dans l'insuccès ou la patience durant l'attente.

» A vingt ans, j'étais joli garçon, mais je ne songeais guère à m'en prévaloir. Nous autres Orientaux, nous ne connaissons pas l'amour tel que vous l'entendez en Europe. Vous verrez tout à l'heure que je fus, plus tard, une exception sous ce rapport, et vous jugerez si j'eus lieu de m'en applaudir. Quoi qu'il en soit, à vingt ans, j'étais Oriental, et surtout *Arménien* dans toute la force du terme. Il n'y avait pas alors, dans toute l'Égypte, une paire d'yeux pour laquelle j'eusse fait la centième partie du chemin que j'aurais parcouru pour gagner une livre turque. On le savait, et cela me conciliait la confiance du public, en général, et de mes bienveillantes compatriotes, en particulier. Bientôt, elles me mirent de moitié dans leurs affaires. Avec mes bouquins et mes chapelets, j'entrais chez les hommes vieux ou jeunes, tandis qu'elles se chargeaient de la contrepartie. Vous jugez bien que je ne manquais

pas d'histoires drôles. J'avais le don, paraît-il, de les raconter d'une façon amusante, tout en les défigurant pour ne trahir personne. Au besoin, j'en inventais. Or, Monsieur, sachez-le bien, si jamais vous venez faire de la diplomatie de nos côtés, on obtient ce qu'on veut d'un Oriental quand on est parvenu à l'amuser. Moi je les amusais et je servais leurs vices. Pensez quel devait être mon crédit!

» Je lis dans vos yeux l'étonnement, — pour ne rien dire de plus — que vous cause le récit de ces commencements obscurs. J'avais raison de prévoir, tout à l'heure, que certains côtés de nos mœurs vous froisseraient. Que voulez-vous que j'y fasse? Je ne vous ai pas promis une histoire parisienne, et mon héros, qui est un Oriental pur sang, c'est-à-dire moi-même, ne peut et surtout ne pouvait avoir, à cette époque de sa vie, ce qu'on appellerait, chez nous, vos préjugés, mais ce que j'appellerai respectueusement vos délicatesses.

» C'est à ce moment que je commençai à connaître la faveur des grands du monde. Le pre-

mier personnage qui me reçut dans son intimité fut un homme que vous avez vu probablement, car il est devenu presque Parisien. Je veux parler d'Ismaïl-Pacha.

» J'ai toujours été renommé pour ma discrétion, et c'est par elle, en partie, que je suis devenu quelque chose. N'attendez donc pas que je trahisse bien des secrets qui me furent confiés alors, quoique la plupart d'entre eux ne soient plus des secrets aujourd'hui. Je sais qu'on en agit autrement chez vous. J'ai lu des livres composés par des Français de beaucoup de talent qui avaient été secrétaires de ministres, de rois, ou même d'impératrices, et qui se sont fait des rentes en traçant le portrait d'après nature, voire même la *charge*, de leurs anciens patrons. Si un écrivain faisait de même, en Orient, vous n'auriez pas de pierres assez grosses pour les lui jeter. Toujours l'histoire du chapeau et du fez !

» Je peux bien dire, cependant, qu'Ismaïl-Pacha était, quand je le connus, un jeune homme tout à la fois fort enclin au plaisir, fort

intelligent et remarquablement ambitieux. C'est lui qui a fait, ou à peu près, l'Égypte actuelle. A vous de décider si c'est, dans ma bouche, un compliment ou un blâme. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Pyramides ne reverront plus un Ismaïl-Pacha, pas plus que Versailles ne reverra un Louis XIV, et pour des raisons semblables : ils ont coûté trop cher.

» Jusqu'à l'époque de ma vie dont je parle, je ne m'étais guère occupé que d'intrigues amoureuses. Peu à peu, mon protecteur étendit mes attributions et m'employa à la politique. La transition fut si naturelle, que nous ne nous en aperçûmes, je crois, ni l'un ni l'autre. C'est que, chez nous, les moyens employés pour satisfaire un caprice ou pour gagner un trône sont les mêmes ; les risques courus, souvent aussi graves.

» Ismaïl-Pacha n'était point, quand je le connus, héritier présomptif du trône d'Égypte. Après la mort de Saïd-Pacha, son oncle, la couronne devait passer à Achmet, frère aîné d'Ismaïl, son aîné de peu, car ils étaient nés à trois

mois de distance. Bien entendu, il s'agit de frères nés d'épouses différentes, et non d'un miracle de la nature.

» Un jour, en vaquant à mes petites affaires, j'appris la grande nouvelle qui bouleversait tant de choses en Égypte. Sans perdre mon temps en questions et en curiosité inutiles, je courus — comme je n'ai jamais couru, sauf le jour où je gagnai mon titre de pacha — jusqu'au palais de mon protecteur. J'entrai comme un fou auprès de lui, et, me jetant à ses pieds, horriblement essoufflé :

» — Monseigneur, m'écriai-je haletant, je dépose mes respects et mes vœux aux pieds du futur khédive. Le prince Achmet vient de se noyer dans le Nil.

» A ce message, bien fait pour le surprendre, Ismaïl eut, dans les yeux, un frémissement que je vois encore, et une vive rougeur couvrit son visage. Mais, se remettant aussitôt, en vrai musulman :

» — Il n'y a de grand qu'Allah ! me répondit-il, car nous n'étions pas seuls.

» J'ai toujours pensé que c'est, entre autres choses, à l'habitude d'invoquer le nom d'Allah que nos hommes d'État doivent leur supériorité en diplomatie. Derrière ce nom sacré, comme derrière un voile impénétrable, ils abritent tout : la joie, la crainte, l'espérance et même le trouble du coupable. *Allah est grand!* C'est comme les lunettes au moyen desquelles certains personnages politiques dissimulent, dit-on, des yeux excellents, mais trop bavards. Allez donc deviner une impression quelconque chez un homme qui vous répond par : *Allah !* que vous lui mettiez de l'or dans la main, un sabre dans la poitrine ou un coup de pied ailleurs.

» Mais pardonnez-moi cette parenthèse. »

## II

« Je ne vous étonnerai pas, Monsieur, en vous disant qu'Ismaïl-Pacha n'oublia jamais qu'il avait appris par moi le trépas d'Achmet. Les grands nous savent souvent plus de gré d'une bonne nouvelle annoncée à propos que d'un service important rendu dans l'ombre.

» Je devins un personnage influent. Le temps était loin où je colportais mes bouquins, mes chapelets et mes pipes. Quant à mes autres talents, je ne les employais plus en faveur du public. Je me contentais de travailler pour

mon patron qui, du reste, m'occupait à lui seul, car c'était un jeune homme aimant le plaisir. Je commençai alors à frayer avec le grand monde et à devenir *quelqu'un*. J'appris le français. On le parlait beaucoup en Égypte à cette époque; autant qu'on y parle l'anglais aujourd'hui, pardonnez cette remarque. Ah! Monsieur, combien de vos compatriotes ont gagné des millions au bord du Nil, au moment où j'y étais, et même depuis! Nos ministres des finances payaient sans compter, ou en comptant fort mal. C'était à croire, ma parole! que ces gens-là y voyaient double! Ils apercevaient douze locomotives là où il n'y en avait que six. Les tonnes de rails, les mobiliers de palais, les coupés à huit ressorts, les mètres cubes de maçonnerie fondaient dans leurs doigts comme les livres de beurre dans le panier de vos cuisinières. Mais quelle époque de luxe féerique! Tenez, j'ai vu jouer *Aïda* dans la loge de M. Vaucorbeil. Eh bien! demandez à Verdi lui-même si son œuvre n'était pas mieux montée à l'Opéra du Caire.

» Malheureusement, les mêmes personnes qui comptaient si largement, quand il s'agissait des Parisiens, y regardaient de fort près, quand il s'agissait de nous autres. Bientôt j'eus des concurrents, surtout lorsque Ismaïl-Pacha fut devenu khédive. Cependant la besogne était de jour en jour plus compliquée. Mon maître avait des frères et des sœurs, sans compter un oncle, Halim-Pacha, qui n'était son cadet que de vingt-quatre heures, et dont vous entendrez peut-être parler quelque jour. Or, vous savez sans doute qu'à cette époque, le trône appartenait à l'aîné de la famille régnante, en prenant indistinctement dans les branches collatérales. Il suffisait d'un accident, — et Dieu sait si les accidents sont communs en Orient ! — pour qu'Halim succédât à Ismaïl, et ainsi de suite.

» Aussi mon royal protecteur ne dormait-il que d'un œil, et surveillait-il de près ses collatéraux ; j'en savais quelque chose. Mais il était moins généreux à reconnaître mes services qu'à rétribuer les entrechats d'une danseuse

italienne. Qu'en résultait-il? Tout naturellement que je demandais aux *surveillés* ce qui me manquait du côté du *surveillant*. La peine était double et le danger considérable; mais les profits augmentaient en proportion. Ce fut, à coup sûr, l'époque la plus laborieuse de ma vie, et, si je voulais publier des mémoires...! Mais, chez nous, il est étrangement dangereux d'écrire les choses, ou même de s'en souvenir. Voilà pourquoi les historiens ont toujours eu tant de peine à se retrouver dans nos affaires.

J'en étais arrivé à reconnaître que je jouais un jeu plein de périls. A passer sa vie entre l'enclume et le marteau, on risque fort d'attraper un mauvais coup. Le frère puîné du khédive, Mustapha-Fazyl, éprouva justement, vers la même époque, et probablement pour les mêmes raisons, le besoin de changer d'air. Il se prépara à partir pour Constantinople et me pressa de l'y suivre.

» Je connaissais beaucoup Mustapha-Fazyl, et même mieux qu'il ne le croyait, puisque

j'avais été payé pour cela. J'aurais pu dire le chiffre de sa fortune, qui était grande, le nom de ses meilleurs amis, qui étaient nombreux, peut-être aussi le but de son ambition, qui n'était pas mince. Je l'aurais probablement fort étonné en lui révélant qu'il se rendait à son château de Tchamlidjah, moins pour y respirer l'air embaumé du Bosphore que pour tâter l'atmosphère de la cour du sultan. Mais je me gardai bien de faire étalage de ma clairvoyance. Connaître les secrets des gens, c'est quelque chose. Leur laisser croire qu'on les ignore, c'est l'habileté véritable, et je crois vous avoir dit qu'on s'accordait à me trouver habile.

» Je ne m'ouvris à personne, pas même à Mustapha-Fazyl, de mes projets de départ. Toutefois, j'allai prendre congé du vice-roi, mais le jour même de mon embarquement, ne trouvant aucun avantage à lui laisser le temps de la réflexion. Je fus, je dois le dire, un peu mortifié du peu d'attention qu'il parut accorder à l'annonce de mon départ.

— Et que vas-tu faire à Constantinople? me

demanda-t-il, en arrêtant sur moi son regard.

— Sire, répondis-je, le vieux Gulbenkjian est malade et chargé d'années. Il me presse d'aller le voir. Dieu maudit ceux qui n'obéissent point à leur père.

Et je partis, un peu inquiet du silence d'Ismaïl-Pacha, derrière lequel je soupçonnais une arrière-pensée, en quoi j'avais raison d'ailleurs. Sans doute il prévoyait déjà de quelle utilité je lui serais à Constantinople.

Quant à mon père, je l'avais un peu négligé depuis sept ans. Il est vrai que, de son côté, il n'avait point paru prendre de son fils un souci extraordinaire. J'avais reçu de temps en temps, de ses nouvelles, mais jamais une piastre, bien que sa richesse allât toujours croissant. La mienne n'était point ce que vous pensez peut-être. Certes, il m'était passé par les mains de jolies sommes. Mais, en Orient, ceux qui gravissent les échelons inférieurs de la fortune doivent partager avec tout le monde; au sommet, c'est le contraire qui a lieu.

» Donc, je rapportais avec moi, au pays

natal, une médiocrité dorée ; toutefois, conformément aux usages de chez nous, j'avais soin de crier ma misère à tout le monde, et je la criai à mon père plus fort qu'aux autres. Voyant qu'il ne semblait pas me comprendre, j'allai jusqu'à lui insinuer clairement que je comptais sur ses bienfaits pour m'aider à vivre.

» — Es-tu fou ? me répondit-il sévèrement. Depuis quand un fils hérite-t-il de son père du vivant de ce dernier ? Crois-tu que j'ignore quelles aubaines tu as trouvées sur les bords du Nil ? Qu'as-tu fait de ce que tu as gagné ? Si tu es un prodigue, penses-tu que j'en serai plus disposé à t'ouvrir ma caisse ?

» Malgré sept ans écoulés, je connaissais encore le vieux Gulbenkjian. J'essayai de trouver le défaut de la cuirasse :

» — Mon père, m'écriai-je d'un air dramatique, si vous me refusez votre assistance, il me reste à laver par ma mort l'honneur terni de notre nom. J'ai tenté des affaires de Bourse qui n'ont pas réussi, et je suis à la veille d'un scandale.

» — La Bourse ! gémit mon père avez fureur. Tu as joué à la Bourse ! Et tu penses m'apitoyer par cet aveu ! Moi qui croyais que tu avais travaillé à mon exemple, demandant la fortune à ta patience, à ton industrie ! Au lieu de cela, tu n'étais qu'un vulgaire agioteur ! Allez, Monsieur, le bien que j'ai péniblement amassé ne servira point à combler le gouffre de vos spéculations malheureuses. Tant pis pour ceux qui l'ont creusé avec vous ! Ils ne verront jamais la couleur de mon argent.

» Je me retirai, peu charmé de cette belle harangue, mais jurant, à part moi, de faire financer le vieux Gulbenkjian. Deux heures plus tard, une vieille femme qui avait été ma nourrice venait, en pleurant, lui annoncer que j'étais fou.

» Vous avez déjà deviné que je l'étais seulement en apparence. Les vêtements en désordre, les cheveux hérissés, l'œil hagard, j'errais de massif en massif dans le parc de Bechiktache, ne reconnaissant personne, m'enfuyant avec des cris aigus si l'on faisait mine

de me poursuivre. Je refusai toute nourriture et passai la nuit à la belle étoile, poussant des gémissements lugubres qui s'entendaient du dehors. Au matin, mon père effrayé, se voyant déjà la fable de la ville et craignant le discrédit pour son nom, voulut entamer des pourparlers. Quand je vis qu'il était sérieux, je me calmai subitement. Une heure après, la raison m'était revenue, en même temps qu'une forte somme était entrée dans mes poches.

» Mais le banquier Gulbenkjian n'était pas un naïf. Il soupçonna que ma folie, venue si vite et guérie si tôt, n'était pas de bon aloi. Nos rapports s'aigrirent et bientôt, me trouvant assez riche pour m'établir à mon compte, je fis l'acquisition d'un *yâli*, à Beïkos. C'est là que je vis encore aujourd'hui et que j'espère vous voir un jour.

» Dans cette tranquille résidence, je m'abandonnai pendant quelque temps au plaisir de vivre à ma guise et loin des affaires. J'avais, cependant, repris avec Mustapha-Fazyl des relations... fructueuses. Comme j'avais con-

servé des attaches au Caire, je le tenais au courant de ce qui se passait chez le khédive, et il s'y passait des choses d'un fâcheux intérêt pour lui. Mais mes loisirs étaient nombreux et je les occupais, de préférence, à chasser dans la forêt d'Alemdagh, qui s'étend entre Tchamlidjah et Beïkos.

» C'est là que prit naissance un épisode romanesque, — le seul de ma vie, d'ailleurs, — qui me fit connaître, pour un instant, le trouble, les joies et les déceptions de l'amour. A l'issue de cette crise, qui me semble un rêve aujourd'hui, je me suis juré de fuir à jamais ces émotions qui ôtent à un homme le calme nécessaire pour faire son chemin dans la vie. Grâce à Dieu ! je me suis tenu parole. »

## III

« J'étais, depuis peu, revenu d'Égypte et tout nouvellement installé à Beïkos. J'avais vingt-six ans et, chose rare parmi nous, j'étais encore célibataire à cet âge. D'une part, le temps m'avait manqué pour penser au mariage; de l'autre, les intrigues auxquelles j'étais mêlé depuis mon extrême jeunesse n'étaient pas de nature à me faire prendre les femmes en haute estime.

» En ce temps-là, on était *francomane* à la cour du khédive, et j'avais rapporté du Caire

un goût prononcé pour tout ce qui était la France. Je parlais votre langue assez facilement, comme vous pouvez voir, et j'aimais à m'habiller selon vos modes, surtout dans mes excursions cynégétiques.

» Un matin, vêtu comme pour aller tirer le faisan à Meudon (c'est un plaisir que j'ai eu plus d'une fois), j'étais à l'affût à la bouche d'un terrier où mon furet venait de disparaître depuis quelques minutes. Je me trouvais dans la partie la plus sauvage et la plus pittoresque de la forêt d'Alemdagh, tournant le dos au bord du chemin, oubliant l'univers entier pour guetter, le doigt sur la détente, le lapin qui ne pouvait tarder à paraître. Il bondit dehors, en effet, et je le roulai d'un coup de fusil. Mais, comme j'allais ramasser mon gibier, j'entendis des cris derrière moi et j'aperçus deux amazones dont le tapis mousseux qui recouvrait le sol m'avait empêché de distinguer l'approche.

» L'une d'elles montait une magnifique bête anglaise, que la détonation avait surprise et

qui avait engagé avec son écuyère une lutte où celle-ci donnait des preuves d'une habileté consommée.

» L'autre femme, qu'on reconnaissait, au premier coup d'œil, pour une gouvernante originaire des bords de la Tamise, criait à sa compagne dans la langue de son pays :

» — Pour l'amour de Dieu ! Mademoiselle, rendez la main. Vous allez vous faire tuer.

» Mais la jeune centauresse ne l'entendait pas ainsi. Elle s'était mis dans la tête de maîtriser son cheval sur place, et, malgré des pointes, des lançades, des sauts de mouton capables de désarçonner un jockey de profession, elle semblait devoir y parvenir. Néanmoins, j'avais jeté mon fusil et je m'étais approché, autant pour empêcher un accident que pour m'excuser d'être la cause involontaire de cette alerte. Et bien m'en prit; car, à un bond plus furieux de l'animal, les sangles se rompirent, la selle tourna, et je reçus, fort à point, l'amazone qui n'avait point lâché les rênes.

J'eus le temps de sentir, sur mon bras droit,

le poids léger du corps gracieux qui s'y était abattu. Mon inconnue prit pied avec une rare souplesse, et, n'ayant plus à s'occuper de sa monture soudainement calmée, me dévisagea, les sourcils froncés, la main crispée sur le manche de sa houssine, ayant l'air de se demander :

» — Convient-il que je remercie ce monsieur pour m'avoir tirée d'affaire, ou que je le cravache d'importance pour venir tirer des coups de fusil dans les oreilles de mon cheval?

» Je crus prudent d'intervenir pendant qu'il en était encore temps.

» — Mademoiselle, dis-je en anglais, me découvrant respectueusement, je vous supplie de me pardonner. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ignorais que vous fussiez si près de moi quand j'ai tiré ce malencontreux lapin. Je tremble encore à la pensée du danger que je vous ai fait courir.

» Tout en parlant, je ne me faisais pas faute de dévisager l'inconnue, qui semblait maintenant fort occupée à remettre en place un grand

voile de gaze bleue roulé autour de son chapeau d'homme, et dont la lutte qu'elle venait de soutenir avait dérangé les plis. Dans cette pose gracieuse, elle cambrait sa taille flexible, d'une élégance rare, et me permettait d'admirer ses mains, d'une étourdissante finesse Ses cheveux noirs étaient d'une abondance extraordinaire. Ses sourcils, au dessin tout oriental, donnaient au regard quelque chose d'impérieux et de dur. Ils partaient presque des tempes et se réunissaient, ou peu s'en faut, à la naissance du nez, dont la forme aquiline appartenait, au contraire, au type européen. La bouche, plutôt grande, légèrement sensuelle, très expressive, s'appuyait sur une mâchoire inférieure un peu lourde. L'habit de cheval, merveilleusement ajusté, devait venir de Londres, comme l'institutrice, qui condamnée à rester sur sa selle faute d'aide pour en descendre, contemplait la scène d'un air de désolation absolument comique, mais que je compris plus tard.

» Bientôt, hélas! le voile bleu fut rattaché,

et le fier visage de l'inconnue n'apparut plus que derrière un épais brouillard d'azur. Mais le mal était fait ; j'étais amoureux, Monsieur, amoureux pour la première et la dernière fois de ma vie.

» Qui pouvait être cette jeune fille égarée, seule avec son institutrice, sous les ombrages d'Alemdagh ?

» Sans doute, la fille de quelque banquier ou de quelque diplomate anglais, habituée à la liberté des *misses*. Ah ! comme elle ressemblait peu, avec ses grands yeux brillants d'intelligence, avec son air d'audace et de résolution indomptée, aux femmes que j'avais vues jusqu'alors, portant, sur les plus beaux traits, parfois, cette expression de servilité et d'indifférence qui semblait les noter comme des êtres inférieurs.

» Elle dut deviner mon admiration et mon trouble, et cela valut mieux pour moi, je pense, que toutes les excuses du monde.

» — Avec tout cela, qu'allons-nous faire? demanda-t-elle dans le plus pur anglais, s'a-

dressant à sa compagne. Nous ne pouvons pas rester ici.

» Hélas! non, elle ne le pouvait pas. Plût au ciel qu'elle eût pu demeurer durant des heures ainsi qu'elle était, adorablement gracieuse, au milieu de cette clairière, avec ce rayon de soleil qui baignait son front comme d'une auréole trahissant l'incognito d'une jeune déesse de la forêt!

— Je vais essayer, dis-je timidement, de réparer le mal dont je suis la cause involontaire.

» Un chasseur ne sort pas de chez lui sans avoir la poche garnie de certains instruments indispensables. M'établissant sur la mousse, avec la selle sur mes genoux, j'entrepris une réparation provisoire qui, heureusement, n'avait rien de difficile. Pendant ce temps-là, assise sur un tronc d'arbre à trois pas de moi, ayant les rênes de son cheval passées à son bras, l'amazone me regardait faire, tandis qu'une raide et anguleuse figure équestre dominait le groupe.

» J'aurais voulu parler et je cherchais quelque chose à dire ; mais je ne trouvais plus ma facilité d'élocution ordinaire.

» — Mademoiselle, questionnai-je — fort indiscrètement, je l'avoue — avez-vous l'habitude de vous promener à cheval dans cette forêt ?

» — Si j'avais cette habitude, répondit ma victime, sans qu'il fût facile de discerner si elle parlait sérieusement, mon aventure de ce matin ne serait pas faite pour l'encourager. Beau plaisir d'être, à chaque instant, exposée à une fusillade !...

» — Ah ! Mademoiselle, m'écriai-je, que je devienne à l'instant comme ce lapin si la cartouche qui l'a tué n'est pas la dernière que je brûle sous ces ombrages ! Tous les lapins de la terre pourraient m'environner, m'attaquer, me dévorer tout vivant, sans que je tire un coup de fusil, même pour sauver ma vie.

» — Vous êtes Français, Monsieur ? fit en riant mon inconnue, trompée à la fois par mon mauvais anglais et mon bavardage.

» Être pris pour un Français ! Sans vouloir vous flatter, c'était le plus beau compliment que je pusse recevoir. Et de quelle bouche! Je ne me sentis pas le courage de redevenir Arménien.

» — Je suis arrivé tout nouvellement, répondis-je d'une façon évasive. Je viens d'Égypte.

» — D'Égypte ! s'écria-t-elle. Entendez-vous, miss Albert ? Il vient d'Égypte.

» Et elle commença à me poser mille questions sur ce pays et les gens que j'y avais connus. Mais j'avais repris mon sang-froid et je gardai un silence prudent sur mon existence au Caire.

Plus mon inconnue voulait me faire causer, plus je répondais de façon à lui faire perdre la piste, en l'amusant, toutefois, par mes observations sur les personnes et sur les choses, si bien qu'elle finit par rire aux éclats.

Je vis bientôt que miss Trois-Étoiles était passablement coquette et qu'elle se divertissait, au fond, de son aventure. Les sangles réparées, je la remis en selle, et je pus constater que

son pied valait sa main. Comme elle allait partir :

» — Eh bien! Mademoiselle, demandai-je plus ému que je ne voulais le paraître, dois-je mettre mon fusil au clou?

» — Rien ne vous y oblige, dit-elle en souriant. Contentez-vous d'aller tuer vos lapins sur un autre point de la forêt, car c'est ici que je préfère me promener.

Et, comme mon visage trahissait une joie évidente à cet espoir donné de nouvelles rencontres :

» — Seulement, ajouta-t-elle, vous allez me jurer deux choses. La première est de ne point chercher à me suivre. La seconde est de ne parler à personne au monde de cette rencontre. Vous le jurez?

» — Je le jure!

» — Foi de Français?

» — Ah! m'écriai-je en posant mes lèvres sur son gant, sais-je en ce moment si je suis Français ou Turc?

Elle partit au galop, celle qui, dans sa vie,

a tourné la tête à tant d'hommes. Mais sa beauté ne produisit jamais de miracle plus grand que celui qu'elle venait d'accomplir, en faisant un être romanesque de l'ambitieux âpre au gain qui se nommait Karakache-Gulbenkjianoglou. »

## IV

« Les jours suivants, je revins dans la forêt d'Alemdagh, vous le devinez sans que je le dise. Pour écarter les soupçons, je prenais mon fusil mais je ne me donnais pas même la peine d'y mettre des cartouches. Souvent, après avoir passé des heures sur ce tronc d'arbre où mon inconnue s'était assise un jour, je rentrais à la maison sans l'avoir vue paraître. Quand elle me rencontrait, c'était pour quelques minutes seulement. Tout en n'étant point fat, je voyais bien que je lui plaisais et, de son côté,

elle n'eût pas été femme si elle n'eût discerné clairement que je l'aimais à la folie. Avec mille précautions, — car elle m'imposait d'une façon extraordinaire, par une sorte de majesté qui perçait même dans ses coquetteries d'enfant gâtée — j'avais essayé d'obtenir la permission de me présenter chez elle. D'après les mœurs anglaises, en agir autrement n'eût pas été d'un homme bien élevé. Mais elle avait accueilli ces tentatives d'une façon moins qu'encourageante et, pas une fois depuis notre première entrevue, son voile bleu ne m'avait laissé voir son visage. D'ailleurs, fidèle à mon serment, je n'avais rien fait pour percer son incognito, tout en commençant à m'en sentir froissé.

» Un jour, au moment de nous séparer, elle me dit brusquement :

» — A propos, vous savez que j'ignore votre nom?

» — Qu'importe, répondis-je avec un dépit d'amoureux mal satisfait, puisque je n'ai pas le droit de chercher à connaître le vôtre?

» Une autre fois, elle me demanda :

» — Eh bien? monsieur l'étranger, que pensez-vous du Bosphore? vous y amusez-vous? les dames turques vous intéressent-elles?

» — Non, certes! ce sont d'agréables petites bêtes, plus ou moins jolies à regarder, mais incapables de rien dire à l'intelligence ou au cœur.

» — Bah! fit-elle. Vous répétez ce qu'on vous a raconté. Les connaissez-vous? avez-vous jamais ébauché d'aventure avec elles?

» — Oh! en fait d'aventure, je suis à la fois trop heureux et trop à plaindre, depuis mon arrivée ici, pour en chercher de nouvelles ou même pour ne pas les fuir.

» — Allons donc! Supposez-vous que je vous croie? Si quelque jolie musulmane vous faisait des avances, nous verrions bien. Mais un étranger, qui ne parle pas le turc...

» — C'est ce qui vous trompe, Mademoiselle. Je parle le turc.

» Et je lui récitai, dans l'idiome original, ces vers d'un poète alors à la mode à Constantinople :

O belle! tes yeux me font mourir
En me disant que tu ne m'aimes pas.
Mais s'ils me disaient : Je t'aime,
Ils me feraient mourir encore bien davantage.

» Elle rougit beaucoup sous son voile. Sans doute elle se doutait bien que je lui citais autre chose qu'un verset du Coran.

» — Savez-vous ce que signifie ce quatrain? lui demandai-je, assez satisfait, au fond, de ma hardiesse.

» — Comment le saurais-je? fit-elle, et quel souci puis-je en avoir? Mais je trouve que, pour un Français, vous parlez un peu trop couramment le turc.

» Ses yeux noirs brillaient de colère tandis qu'elle s'exprimait ainsi. J'allais me jeter à ses pieds et lui faire l'aveu de ma coupable supercherie, mais elle était déjà partie au galop, toujours suivie de l'inévitable miss Albert, qui aurait aussi bien pu parler le chinois, pour l'usage qu'elle faisait de sa langue.

» La semaine se passa, et, à mon profond désespoir, je ne revis pas mon inconnue.

Comme si le hasard, après m'avoir fait la connaître, voulait se charger de me la faire oublier, je tombai sur le premier chapitre d'un nouveau roman, voici dans quelles circonstances.

» J'étais entré dans une boutique européenne, tenue par une veuve grecque et située dans la grande rue de Péra, entre l'ambassade de Russie et la légation de Hollande. On vendait là un peu de tout, principalement les accessoires variés de la toilette féminine. C'est vous dire que le magasin ne désemplissait pas de dames turques, ou même européennes et, bien entendu, les acheteurs du sexe masculin ne se faisaient pas faute de s'y rendre. On a prétendu que la veuve grecque aurait aussi bien pu être Arménienne sous certains rapports, autrement dit que sa boutique abritait, par-ci par-là, des rendez-vous galants. Après ce que je vais vous raconter, vous pourrez en juger vous-même, et je m'attends à ce que vous allez encore faire les gros yeux. Il faut pourtant être juste. Tenez pour certain que les musulmanes ne demanderaient pas mieux que de faire

comme les Parisiennes, c'est-à-dire de s'accorder à domicile, sans l'incommodité d'un déplacement, certaines distractions qui ne sont pas moins fréquentes à Paris qu'à Constantinople. Ce n'est pas leur faute si nos institutions s'y opposent. Faut-il les blâmer de se donner plus de peines et de courir plus de risques, pour ne pas faire plus de mal, après tout?

» En entrant dans la boutique de la rue de Péra, j'avais aperçu, à la porte, un coupé attelé de deux chevaux couverts de harnais éblouissants de cuivreries. Un cocher en livrée, à bottes à revers, à culotte rouge, sommeillait sur le siège, tandis que l'eunuque aux larges flancs, perché sur sa selle, dévisageait les allants et venants de ses gros yeux aux paupières rougies.

» Dans la boutique, je trouvai les deux dames que le coupé avait amenées. Leurs *yachmaks*, plus épais qu'il n'arrive souvent de nos jours, ne laissaient absolument voir que leurs yeux, mais l'on devinait, sous leurs *féridjés*,

que l'une d'elles était beaucoup plus jeune que l'autre.

» Celle-ci, après m'avoir considéré, murmura quelques mots à l'oreille de la marchande, qui lui répondit de même. Puis elle sortit et regagna son équipage qui s'éloigna aussitôt.

» — Vous êtes rare chez nous, Karakache-Gulbenkjianoglou, me dit la veuve grecque, et vous avez tort. Voyez plutôt. Pour une fois que vous y entrez, vous tombez sur une bonne fortune.

» — Une bonne fortune? qu'en savez-vous?

» — Cette jeune dame qui était là m'a demandé votre nom. Il m'a fallu le lui répéter deux fois, ainsi que votre adresse. Tous mes compliments, mon beau seigneur, et à bientôt, sans doute, le plaisir de vous revoir ici.

» — Savez-vous qui est cette aimable personne qui veut bien s'intéresser à moi?

» — Eh! juste ciel! comment le saurais-je? nous voyons tant de monde, et j'ai si mauvaise mémoire!

» — Ajoutez que vous verriez moins de monde si votre mémoire était meilleure.

» Je savais qu'en y mettant le prix, j'avais bien des chances de faire parler la veuve. Mais que m'importait? Je pensais trop à mon Anglaise, si charmante, si spirituelle, si séduisante dans ses rigueurs, pour me soucier d'une de ces intrigues orientales qui suppriment les préliminaires et courent tout de suite au dénouement prévu d'avance.

» Donc je fis mes emplettes, je sortis, et, lorsque je rentrai chez moi, à Beïkos, je ne pensais déjà plus à la rencontre que je venais de faire.

» Mais, pas plus tard que le lendemain, la poste m'apporta ce billet, en turc :

« Karakache-Effendi, n'as-tu donc un cœur
» et des yeux que pour l'étrangère? Faut-il
» être montée sur un cheval pour te séduire,
» et ne saurait-on tirer un regard de toi ailleurs
» que sous les ombrages d'Alemdagh? Voilà ce
» que j'apprendrai demain si tu te trouves, à
» cinq heures, devant la mosquée de Bayazid. »

» Ce billet me causa une agitation véritable, moins par les flatteuses perspectives qu'il ouvrait devant moi que par les révélations dont il était porteur. Ainsi, mon secret n'était pas connu de moi seul ! Je l'avais bien gardé, cependant, et, sauf quelques charbonniers vaquant à leur travail, personne, à ma connaissance, n'avait surpris mes trop courtes entrevues avec la jeune Anglaise.

» D'ailleurs, depuis huit jours, ces entrevues avaient cessé brusquement. N'y avait-il pas là quelque coïncidence mystérieuse ?

» Bref, j'étais intrigué ; plus encore, inquiet. Je résolus d'aller à la mosquée pour tâcher de découvrir quelque chose et, cinq minutes avant cinq heures, j'étais déjà, montant mon meilleur cheval, sur la place qui s'étend entre la mosquée de Bayazid et le Séraskiérat.

» Peut-être savez-vous que cette place est, pendant le *Ramazan*, le lieu de promenade à la mode à Constantinople. Tandis qu'au milieu de l'Esplanade, les saltimbanques et les montreurs de *karagheuz* attirent le populaire, les dames

turques, en grand équipage et en grandes toi lettes, font le tour, au pas de leurs chevaux, regardant, se laissant regarder de leur mieux, paraissant presque toutes jolies sous le *yachmak*. Ah ! Monsieur, le jour où les Orientales ne se voileront plus, — si ce jour arrive, — leur prestige sera perdu !

» Je cherchai longtemps un signe de reconnaissance quelconque dans ce cercle mouvant de voitures massives, d'ornements surchargés et brillants, de *féridjés* aux nuances tendres, de *yachmaks* blancs laissant apercevoir, sous leur transparence, des yeux trop noirs, des lèvres trop rouges, et des chapeaux à la dernière mode de Paris.

» Enfin, j'aperçus le coupé qui avait stationné, la veille, devant la boutique de Samatiadès. Je reconnus les deux femmes, plus voilées que jamais, et je reçus de la plus jeune un salut gracieux avec un regard qui en disait passablement long. Je songeais déjà aux moyens — je les connaissais mieux que personne — de percer l'incognito de mon inconnue *numéro deux* ; mais

des amis survinrent, m'arrêtèrent quelques minutes et, quand je repris mes recherches, le coupé et les deux dames avaient disparu.

» Le lendemain, comme les jours précédents, personne dans la forêt. Mais, si mes affaires languissaient en Europe, elles allaient bon train en Orient. Comme je finissais ma sieste, on me remit un nouveau billet apporté durant mon sommeil par une Iris arménienne. Il ne contenait que ce peu de mots; mais, quand il s'agit de messages galants, les plus courts sont généralement les meilleurs :

« Au soleil couchant, chez Samatiadès. »

» A l'heure dite, j'étais en tête à tête, dans l'arrière-boutique de la veuve grecque, avec ma princesse mystérieuse. Mais je ne songeais guère à profiter de ma bonne fortune. Ces longs jours passés sans revoir la jeune Anglaise avaient redoublé ma passion pour elle. Je me demandais quel rapport pouvait exister entre sa disparition et le fait évident que notre secret était connu de la femme qui était devant moi.

» Je l'avais trouvée assise, plus complètement voilée encore que la veille, dissimulant, sous son *féridjé*, ses mains et toute sa personne, à l'exception de ses yeux.

» D'une voix un peu sourde, elle me demanda, en turc, naturellement :

» — Ainsi donc, Karakache-Gulbenkjianoglou, vous n'avez pas dédaigné les attentions d'une pauvre musulmane, vous qui êtes habitué à l'esprit et à la grâce des étrangères ?

» — Beauté mystérieuse, répondis-je, vous voulez rire de votre esclave. Comment une fille de l'Europe ferait-elle attention à un pauvre Arménien, sans nom et sans fortune ?

» — Par Allah ! reprit-elle, vous aviez pris le bon moyen de vous faire remarquer ! Entrer en matière en faisant parler la poudre, c'est une manière certaine de ne point passer inaperçu.

» Cette allusion mit le comble à mon trouble. Je pressai ma nouvelle conquête de questions, auxquelles on se garda bien de répondre, et je finis par avouer, assez peu galamment, que

j'étais amoureux fou d'une inconnue dont je ne savais même pas le nom.

» — Au moins avez-vous dit le vôtre ? interrogea la dame turque, qui semblait prendre, d'assez bonne grâce, son parti du rôle de simple confidente.

» Je croyais même comprendre, à sa manière de parler et d'agir, qu'elle n'en eût point accepté un autre.

» — J'avoue que non, répondis-je. Nous autres Arméniens, nous sommes vus d'un si mauvais œil par les étrangers.

» — Eh bien ! que vous importe ? Qu'avez-vous besoin de songer aux étrangers... et aux étrangères ?

» Mais ce retour offensif me laissa froid. J'oubliai à qui je parlais et, d'ailleurs, depuis longtemps j'étais habitué à tenir peu de compte des sentiments des musulmanes, si tant est qu'elles en aient. Je fis à celle que j'avais devant moi un panégyrique ardent des femmes de l'Europe, de la délicatesse de leur éducation, de l'élévation de leurs idées.

» — Vous savez quelle est ma religion, dis-je en finissant, puisque vous me connaissez. Mais si j'étais né dans la vôtre, une chose me la ferait abjurer sur l'heure : c'est le sort qu'elle vous fait, à vous autres, pauvres créatures sans liberté, sans âme et sans amour !

» — Que feriez-vous donc, à notre place? demanda-t-elle d'une voix où l'on sentait une grande amertume.

» Cette simple question, dans une pareille bouche, me jeta dans le plus grand étonnement. Trouver une femme de l'Orient comprenant la misère de son sort? Je ne croyais pas que ce fût possible.

» — Ce que je ferais?... répétai-je après elle. Ce que je ferais?...

» Et comme elle se taisait, ses beaux yeux noirs un peu humides :

» — Pardonnez-moi ! lui dis-je. Je n'en aurais pas dit si long, si j'avais prévu que nous nous entendrions si bien. Le lieu où nous sommes n'a pas dû être témoin de beaucoup d'entretiens semblables. Encore une fois, pardon! Ne sau-

rai-je pas qui vous êtes, ô vous dont j'ai fait pleurer les beaux yeux?

» — A quoi bon? répondit-elle d'une voix très grave. A quoi bon, puisque je dois vivre et mourir musulmane?

» Elle se leva et sortit, me laissant fort étonné du résultat inattendu de mon éloquence.

» Le lendemain, je reçus une lettre écrite en anglais irréprochable, d'une écriture élégante et déliée, dont l'enveloppe portait la marque d'un papetier de Piccadilly. Une petite boîte accompagnait la missive.

« Ne venez plus à Alemdagh avec l'intention
» de m'y rencontrer, disait-on. Vous m'avez
» vue pour la dernière fois.

» Je pourrais vous laisser croire que je vous
» punis de m'avoir trompée sur votre nais-
» sance. Mais je vous ai pardonné, parce que
» j'ai compris ce qu'on souffre, parfois, d'*être*
» *ce qu'on est*. Dans un mois, je serai mariée
» et loin du Bosphore. Cette raison suffit pour
» nous séparer; mais il y en a d'autres encore.

» Peut-être un jour, apprendrez-vous le,

» nom de l'amazone d'Alemdagh. Quelle que » puisse être alors votre surprise, restez tou» jours, pour moi, tel que vous vous êtes mon» tré : un ami dévoué et respectueux.

» Adieu, et gardez, en mémoire de moi, le » souvenir qui accompagne cette lettre. »

» J'ouvris la boîte ; elle contenait cette bague que vous voyez à mon doigt et qui ne pourrait plus en sortir sans être coupée. Aussi sera-t-elle clouée avec moi dans mon cercueil.

» Quant à la lettre, je ne puis vous la montrer, mais je l'ai toujours chez moi à Beïkos. J'en ai reçu d'autres depuis, de la même écriture facilement reconnaissable, signées d'un nom que vous saurez tout à l'heure et que vous auriez déjà deviné probablement, si vous connaissiez Constantinople. »

## V

« Obligé de renoncer à l'amour, je me tournai, avec plus d'énergie que jamais, du côté de la politique et de l'ambition. Dans les premiers temps, je m'étais attaché, comme je vous l'ai dit, à Mustapha-Fazyl, dont les projets ambitieux semblaient m'offrir les chances d'un avenir brillant, d'autant plus qu'il s'était mis subitement à me témoigner une confiance qu'il ne m'avait pas encore montrée jusque-là. Mais ce n'est point par une fidélité opiniâtre à la même cause que l'on parvient, chez nous, —

ni chez vous non plus, d'ailleurs, — au comble de la fortune.

» Vers ce temps-là (nous étions en 1864), mon ancien patron, le khédive, entreprit une tâche pour laquelle il crut que je pouvais lui être utile; et je dois dire, toute modestie à part, que les événements ont confirmé l'opinion qu'il avait de moi.

» Il s'agissait de négocier avec le sultan ces modifications qui ont augmenté, dans une certaine mesure, l'indépendance égyptienne, et d'établir, comme règle de l'accession au trône de ce pays, l'hérédité en ligne directe, telle qu'elle existait chez vous sous l'ancienne monarchie.

» C'était, naturellement, marcher de front contre les intérêts de Mustapha-Fazyl. Je ne vous raconterai point de quelle façon ni à la suite de quels arguments expédiés du Caire j'exécutai cette évolution. Vous seriez injuste en l'appelant une trahison. Car, s'il me fallut, dès lors, abandonner les intérêts du frère du khédive, sa personne me resta toujours sacrée

et je ne me servis jamais, pour nuire à sa sûreté, de certains secrets qui étaient de nature à la compromettre, s'ils fussent sortis de mes mains. Trouveriez-vous beaucoup d'hommes, dans nos pays, qui en auraient fait autant?

» Donc, on cessa de me voir au palais de Tchamlidjah. Il faut vous dire qu'à l'une des dernières visites que j'y avais faites, je n'avais pas été peu surpris de rencontrer miss Albert dans un des couloirs voisins de l'appartement de Mustapha-Fazyl. Que faisait-elle là, cette institutrice anglaise, sans chapeau, en costume d'intérieur, dans la tenue d'une personne qui est chez elle ? Qu'était devenue son élève, la belle amazone d'Alemdagh? J'aurais donné gros pour pouvoir l'interroger ; mais les mœurs de l'Orient ne me permettaient pas de le faire, ni même d'avoir l'air de la reconnaître. Ellemême s'était montrée fort désireuse d'éviter tout entretien et avait disparu, sans témoigner qu'elle sût qui j'étais.

» Mais il est temps que je vous révèle le mystère avec lequel je vous intrigue.

» A quelque temps de là, j'allai faire une visite à la femme d'un ambassadeur chez laquelle j'avais mes entrées, tout petit personnage que j'étais alors, parce que j'avais eu l'honneur de prêter de l'argent à... l'ami intime de madame l'ambassadrice.

» Je la trouvai fort amusée d'une lettre qu'elle venait de recevoir et qu'elle montrait, avec beaucoup d'éclats de rire, à quelques personnes réunies dans son salon. L'ayant interrogée sur la cause de son hilarité :

» — Lisez vous-même, répondit-elle. Lisez la dernière ligne, et dites-moi ce que vous pensez de ce pluriel.

» Je pris le papier qu'on me tendait et mes yeux se troublèrent un peu, je l'avoue, car je retrouvais l'écriture de l'inconnue d'Alemdagh. Mais j'avais déjà pris l'habitude de voiler mes impressions. Je courus à la phrase qu'on me désignait, ainsi conçue :

« *My mammas send you their loves.* »

» En français littéral, cela veut dire :

» *Mes* mamans vous envoient *leurs* amitiés. »

» La lettre était signée : « Nazli. »

» — Mon Dieu ! m'écriai-je, — car je n'osais pas encore comprendre, — voilà, en effet, un pluriel bien... singulier. Il doit y avoir là-dessous quelque mystère.

» — Oh ! c'est un mystère fréquent dans ce pays-ci. La princesse Nazli peut dire, avec un peu de bonne volonté, qu'elle a plusieurs mamans, puisque son père a plusieurs femmes.

» — Quoi ! m'écriai-je confondu. La princesse Nazli ! C'est elle qui a écrit cette lettre ? La fille de Mustapha-Fazyl ?

» — Sans doute. Vous devez en avoir entendu parler, car vous êtes l'homme de confiance de son père, je l'oubliais. Vous allez nous dire ce que vous savez de cette originale personne.

» Déjà j'avais eu le temps de me remettre d'une émotion facile à comprendre.

» — Il est vrai, répondis-je, que Mustapha-Fazyl veut bien me témoigner quelque amitié. Mais fussé-je son égal et son intime, cela ne

me donnerait pas le droit, vous le savez bien, de faire une simple allusion à une femme de sa famille. J'ai entendu dire, seulement, qu'une de ses filles est élevée un peu à l'européenne...

» — Un peu! vous êtes difficile. Vous ne connaissez donc pas les histoires de la princesse Nazli?

» — J'arrive tout récemment d'Égypte; j'ai vu peu de monde depuis mon arrivée. Au Caire, sous les yeux du khédive, sa nièce ne pouvait avoir la même liberté qu'à Tchamlidjah, où elle est seulement depuis quelques mois.

» — Aussi elle en profite, je vous assure! Il paraît qu'elle sort à cheval, en amazone, seule avec sa gouvernante, quelquefois suivie d'un groom, pas toujours. Elle parle anglais comme une véritable miss, lit les romans nouveaux à mesure qu'ils paraissent à Londres, joue du piano, reçoit le *Truth*. D'ailleurs, si c'est une jeune fille excentrique au point de vue musulman, c'est à coup sûr une intelligence élevée et un bon cœur. Je puis ajouter qu'elle est fort belle, car j'ai été la voir plusieurs fois, et j'en

raffole. Les billets qu'elle m'écrit de temps à autre sont charmants. Celui-ci m'annonce son prochain mariage.

» — Oui, répondis-je un peu étourdiment, je le savais.

» — Ah! vous voyez bien que vous n'êtes pas si ignorant. Moi qui croyais avoir appris la nouvelle une des premières!

» — Mon Dieu! Madame, mes informations sont bien incomplètes, puisque le nom du futur m'est inconnu.

» L'ambassadrice m'apprit qui allait être le gendre de Mustapha-Fazyl. C'était un personnage en vue à la cour égyptienne, mais vieilli avant l'âge et peu digne de la charmante et gracieuse femme que le sort lui donnait. Ma pauvre princesse! je comprenais maintenant les raisons qui nous séparaient. Je devinais aussi que l'amazone anglaise d'Alemdagh et la musulmane voilée de la boutique de Samatiadès n'étaient qu'une seule et même personne.

» Je quittai l'ambassade le plus tôt qu'il me

fut possible. J'avais besoin d'être seul. Ainsi, cette jeune inconnue que j'avais soutenue dans mes bras et dont j'avais aperçu une seule fois l'adorable visage, c'était une princesse ! C'était Nazli-Hanoun !

» Je revoyais sa rougeur quand je lui avais parlé d'amour dans une langue que je croyais inintelligible pour elle Je revoyais ses larmes, quand je lui peignais la triste situation des femmes de l'Orient. Et surtout, il me prenait des envies de me moquer de moi-même, quand je songeais à certains rèves...

» Maintenant les rêves étaient loin !

» Cet incident ne fit d'ailleurs que me confirmer dans la résolution de me séparer de Mustapha-Fazyl. Je n'aurais pas eu le courage de rentrer à Tchamlidjah. »

## VI

« Peu de mois après, les événements avaient marché. Les questions se serraient et les instructions reçues du Caire ne m'enjoignaient rien moins que d'approcher du sultan par tous les moyens possibles.

» Déjà Ismaïl-Pacha, conseillé par moi, s'était acquis la faveur impériale en envoyant au maître des présents d'oiseaux rares, des faisans, des pigeons d'espèces inconnues, des coqs de combat. Telle était, en effet, au moment dont je parle, la passion d'Abdul-Aziz.

Vous n'auriez pas trouvé, dans toute l'Angleterre, d'amateur plus enragé pour le *cock fighting*. Même, pour augmenter son plaisir, il avait imaginé de donner aux champions des noms de guerriers fameux, comme Napoléon ou Alexandre, et de les décorer de l'*Osmanié* ou du *Medjidié*. Je vois que vous hésitez à me croire. Serai-je plus vraisemblable en vous racontant que j'ai vu ce prince faire venir des troupes de dindons sur la terrasse du palais, et leur trancher la tête à coups de yatagan, comme vous fauchez, de votre canne, les fleurs d'une prairie? Vous dirai-je que sa passion — concurremment avec les coqs — était sa propre personne? qu'il passait des heures à se promener devant des glaces, en prenant des poses, tandis que ses courtisans, stylés d'avance, poussaient des *ah!* d'admiration? Vous apprendrai-je que, dans un mouvement d'humeur, il jeta, du haut des escaliers, une jeune femme qu'il adorait et que l'adoration prit fin du coup, avec l'existence de l'idole? Ajouterai-je qu'un *moukassib*, qui lui avait

agacé les nerfs, reçut un coup de pied si malheureux, que le pauvre diable s'en fut tout droit au paradis de Mahomet, du moins je veux le croire, puisqu'il y était adressé par le successeur du Prophète en personne?

» Ce mouvement de vivacité m'intéressa d'autant plus qu'à cette époque, j'avais souvent affaire aux *moukassibs*, ou « conteurs » du sultan, personnages chargés d'amuser Sa Majesté, — à leurs risques et périls, comme vous venez de le voir — et possédant le privilège de l'approcher à toute heure.

» Le moment était venu, en effet, pour Ismaïl-Pacha, de faire succéder, aux pigeons et aux faisans rares, d'autres présents plus substantiels. Mais, d'abord, il fallait que je me misse en mesure de les offrir directement. Les faire passer par des mains tierces eût été désastreux; les espèces métalliques auraient fondu en route et Abdul-Aziz n'aurait pas eu son compte. D'ailleurs, s'il devait y avoir du déchet, ne valait-il pas mieux que ce fût à mon profit? Le donateur ni le donataire n'y per-

daient rien et moi j'y trouvais mon bénéfice.

» Donc un *moukassib*, que j'ai perdu de vue depuis longtemps (j'ai peur qu'il n'ait mal fini, comme beaucoup de ses collègues), s'éprit pour moi d'une amitié dont j'étais, mieux que personne, à même de connaître le *prix*. Et un beau jour, apprenant que j'étais de première force au trictrac, — encore une passion d'Abdul-Aziz !

» — Voilà notre affaire ! s'écria-t-il. Maintenant je me charge de vous. Que je perde mon nom si, avant huit jours, Sa Majesté ne vous appelle au palais pour faire sa partie.

» — Fort bien, dis-je; mais je suppose qu'il me faudra la perdre souvent?

» — Le grand point n'est pas de perdre, car vous sentez bien que nous serions tous de force à en faire autant. Le sultan n'aime point qu'on le batte, mais il ne souffre pas davantage qu'on se laisse battre par lui. C'est un dilemme dangereux, et moi, qui vous parle, je ne m'assieds jamais au trictrac impérial sans qu'une sueur froide me coule entre les deux

épaules. Aussi ne serai-je point fâché de passer la main à un autre.

» Quelques jours après, comme l'avait annoncé mon excellent ami, j'étais convié à l'honneur, au périlleux honneur, de secouer les dés en face d'Abdul-Aziz. Connaissant le personnage comme je le connaissais, mes pensées n'étaient point couleur de rose. A mon air recueilli, vous eussiez dit un homme confondu par l'excès de la faveur, tandis qu'au fond je me livrais aux mêmes réflexions sérieuses que si l'heure fût venue pour moi de traverser le Bosphore sur la corde raide.

» Je perdis la première partie, sans y tâcher le moins du monde, je n'ai pas besoin de vous le dire. Je jouais comme une mazette, mais il me parut que le sultan s'amusait beaucoup de mes angoisses, car il était trop fin pour ne pas les voir. Bref, pour abréger cette portion de mon récit, j'en arrivai à passer des après-midi entiers à jouer au trictrac, étudiant l'art difficile d'inventer sans cesse des fautes inédites, me hasardant à gagner à propos et m'ingéniant à

laisser paraître un dépit concentré à chaque défaite nouvelle.

» Entre temps, je ne négligeais point les petites affaires d'Ismaïl-Pacha. Le sultan me permit un jour de lui parler de l'Égypte entre deux parties. Il soupçonna bientôt, je pense, que j'étais autre chose qu'un joueur de trictrac ordinaire. Il n'en douta plus, quand je me fus acquitté envers lui des messages... financiers auxquels j'ai fait allusion plus haut. J'avais commencé par être un passe-temps agréable, j'en arrivai très vite à la situation d'un personnage fort utile. Ismaïl obtint ce qu'il voulait, mais c'est une vieille histoire à laquelle personne ne pense plus, sauf le maître actuel d'Yildiz-Kiosk, toutefois, qui n'a pas trouvé l'idée du changement dans la succession de son goût, et qui en garde à mon ancien patron une jolie rancune. Mais passons. D'ailleurs, comme vous allez voir, ce n'est point la politique qui a fait de moi un pacha.

» Un jour, absorbé par les questions sérieuses qui me remplissaient l'esprit, je poussai la dis-

traction jusqu'à infliger trois défaites successives à mon impérial adversaire qui, cédant tout à coup à un de ces mouvements de vivacité qui coûtaient si cher à son entourage, bondit sur son yatagan et se mit en devoir de gagner la belle d'une façon qui m'eût ôté à tout jamais l'espoir d'une revanche.

» Je me suis demandé si Abdul-Aziz ne s'était point fait, ce jour-là, un jeu de m'effrayer. Mais, dans le moment, je ne songeai point à vérifier l'hypothèse, car je me souciais peu de jouer le rôle d'un simple dindon. Aussi, abandonnant précipitamment les dés, je me mis à fuir à travers la salle, serré de près par mon adversaire qui me commandait de m'arrêter avec des imprécations peu faites pour m'inspirer l'obéissance. Fort heureusement, nous étions au rez-de-chaussée. Une fenêtre était là. J'en profitai et, courant vers le Bosphore avec toute l'agilité que Dieu m'a donnée, je sautai dans mon caïque, au risque de le faire chavirer. Vous pouvez croire que mes caïkjis ne s'amusèrent pas en route, ce jour-là. Enfin,

je débarquai à Beïkos et je me barricadai chez moi, donnant l'ordre de répondre à toute question que j'étais gravement malade, et de ne recevoir aucun visiteur, fût-ce le prophète Mahomet en personne.

» Durant trois fois vingt-quatre heures, je n'entendis point parler du monde entier, car je ne me hasardais même pas à mettre le pied dans mon jardin. Le quatrième jour, le sultan me fit mander pour sa partie.

» — Qu'on informe Sa Sublime Majesté, répondis-je, que son indigne esclave Karakache-Gulbenkjianoglou est entre la vie et la mort, et incapable de quitter son lit, même pour obéir aux ordres de son gracieux maître.

» Le lendemain, nouveau message du palais impérial. Cette fois, on m'apportait le grand cordon de l'Osmanié. La situation devenait grave, car, d'après l'étiquette de la cour du sultan, je devais, à l'instant même et toute affaire cessante, aller me prosterner à ses pieds et le remercier. Mais on voit, chez nous, des aventures si étranges, que tous les grands cor-

dons du monde n'auraient point suffi à m'enlever ma méfiance. Je fis donc savoir au palais que je touchais à mes derniers moments, et je poussai la précaution jusqu'à fournir un certificat médical en forme.

» — Si l'on insiste, pensais-je en moi-même, je ferai dire que je suis mort, plutôt que de rentrer dans l'antre du lion.

» Mais, soit que le sultan n'eût trouvé personne pour me remplacer à son trictrac, soit qu'il me crût vraiment malade et voulût employer les grands moyens pour me guérir, soit enfin que l'aventure lui parût drôle et qu'il se fût juré de s'en amuser jusqu'au bout, ses envoyés revinrent encore à Beïkos, apportant, cette fois, un pli scellé au grand sceau de l'État.

» On me remit la cédule dans mon lit, où j'agonisais par précaution, et, savez-vous ce que j'y trouvai ? Un brevet parfaitement en règle, par lequel j'étais nommé *mouchir*, c'est-à-dire maréchal de l'empire, par suite pacha.

» Notez bien qu'il ne s'agissait pas d'un de ces titres honorifiques accordés assez facile-

ment, même à des étrangers. J'étais pacha, aussi pacha qu'un homme peut le devenir, et j'avais, de plus, l'honneur d'être, ou à peu près, le seul Arménien revêtu de cette dignité. Pour le fils du banquier Gulbenkjian, quel rêve!

» Seulement, je ne pouvais oublier qu'un pacha n'a pas la vie plus dure qu'un autre, et l'invraisemblance de mon élévation m'inspirait, malgré moi, des craintes que vous devinez. Que fallait-il faire? Me déclarer guéri et courir au palais, sauf à ne plus revoir jamais les beaux ombrages de Beïkos? Refuser la faveur inespérée que la Fortune m'envoyait et dire adieu, pour toujours, à tout espoir d'avenir?

» Après une hésitation qui vous paraîtrait plus naturelle si vous connaissiez l'Orient, l'ambition l'emporta sur le soin de ma sûreté personnelle. Le jour même, je me prosternais devant le sultan en l'assurant de ma reconnaissance, et le *menchour* de ma nomination était lu avec la solennité d'usage.

» Mais le plus beau moment de cette journée

mémorable fut certainement celui où je rentrai à Beïkos. Vous le comprendrez, si je vous dis que j'avais fait mon testament avant d'en sortir.

» Depuis lors, la faveur d'Ábdul-Aziz ne m'a jamais quitté. Il m'en donna un éclatant témoignage lorsqu'il me chargea, au moment de la dernière guerre, de transporter en Europe les énormes valeurs métalliques qui payèrent les frais de la campagne et que j'eus à convertir en espèces au cours du jour. Ce fut la plus importante et la plus belle de mes opérations. Peu de temps après, mon bienfaiteur disparaissait, victime de ce singulier *suicide* qui causa, depuis, la condamnation à mort de mon collègue Midhat et de ses deux complices. Pauvres gens ! après avoir vu leur peine commuée, ils sont morts tous trois, dans la même prison, le même jour, de trois maladies différentes !

» Ma vie publique prit fin avec l'existence de mon maître.

» Maintenant, retiré dans ma résidence de

Beïkos, qui n'est pas, au dire des étrangers, la moins agréable du Bosphore, je passe doucement les années qui me restent à vivre.

» Souvent, comme je viens de le faire, j'aime à retourner dans ce Paris où je retrouve des personnages avec qui je me plais à parler des jours anciens passés au Caire. Pauvre Égypte!

» Et, quelquefois, lorsque l'été a rendu aux chênes d'Alemdagh leur parure verdoyante, je retourne dans la vieille forêt pour y chasser le lapin, comme jadis. De temps en temps, il m'arrive d'y rencontrer quelque fringante amazone et, alors, je redeviens jeune pour un instant et je pense à la seule femme pour laquelle mon cœur ait jamais battu, à ma pauvre chère princesse Nazli, si gracieuse, si élégante et si belle. »

---

L'histoire de Karakache-Pacha était finie. Il garda quelque temps un silence que je respectai, devinant vers quels souvenirs ses pensées l'entraînaient.

— Voulez-vous me permettre, dis-je enfin, de faire lire à d'autres le récit que je viens d'entendre?

— Oui, répondit-il, à deux conditions. La première, c'est que vous n'en ferez pas un roman, que vous le reproduirez tel qu'il est sorti de ma bouche, sans changer les faits ni les noms; comme un chapitre de mémoires, en un mot. La seconde... c'est que vous me donnerez votre parole de venir me voir à Beïkos.

Pour peu qu'il soit familier avec les événements d'Orient, le lecteur reconnaîtra que la première des deux conditions a été fidèlement observée.

Avant quelques mois, si Dieu me prête vie, j'aurai accompli la seconde.

FIN

# TABLE

Pages.

L'ATTELAGE DE LA MARQUISE............ 1

LE SECRET DE L'ABBÉ CÉSAIRE.......... 61

COMMENT ON DEVIENT PACHA........... 319

676-09. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 11-09.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 7344-4-05. — (Encre Lorilleux).